
VITT. EMANUELE III


NAZIONALE
FONDO
DORIA
I
5
57
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI


Digitized by Google



MANZONI.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vieille-Monnaie, n° 12.

LES FIANCÉS,

HISTOIRE MILANAISE

DU

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE,

PAR

ALEXANDRE MANZONI.

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR M. GOSSELIN.

Seconde Édition, revue et corrigée.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

CHEZ LEDENTU, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, Nº 31.

1838.


Biblioteca Nazionale V. E. III - NAPOLI

LES FIANCÉS.

CHAPITRE XXXIII.

Une nuit, vers la fin du mois d'août, précisément au plus fort de la peste, Don Rodrigo retournait à Milan, accompagné de son fidèle Griso, l'un des trois ou quatre domestiques de sa maison qui avaient résisté à l'épidémie. Il sortait d'une assemblée d'amis qui avaient coutume de se réunir pour dissiper la mélancolie que leur causaient les malheurs des temps : chaque fois il s'y en trouvait quelques-uns de nouveaux, et plusieurs des anciens avaient disparu. Ce jour-là Don Rodrigo avait été l'un des plus enjoués, et, entre autres choses, il avait beaucoup amusé la compagnie, en prononçan une espèce d'oraison funèbre sur le comte

Attilio, que la peste avait enlevé deux jours auparavant.

Cependant il éprouvait en marchant un malaise, un abattement, une faiblesse de jambes, une difficulté à respirer, une chaleur interne, qu'il aurait bien voulu pouvoir attribuer entièrement au vin, à la veille, à la saison. Il ne dit pas un mot durant le trajet; et sa première parole, lorsqu'il fut arrivé, fut d'ordonner à Griso de l'éclairer jusqu'à sa chambre. Quand ils y furent entrés, Griso observa la figure de son maître, et vit qu'elle était décomposée, enflammée; que ses yeux, extrêmement brillants, sortaient de leur orbite, et il s'éloigna; car, dans ces circonstances, les hommes les plus simples avaient dû, comme on dit, se faire l'œil médecin.

« Je me porte bien, dit Don Rodrigo, qui avait deviné la pensée de Griso par le mouvement que celui-ci avait fait; je me porte très-bien; mais j'ai bu peut-être avec un peu d'excès : il y avait un si excellent vin de vernaccia!... Mais, au moyen d'une bonne nuit,

tout sera réparé. Je me sens accablé de sommeil... Ote-moi cette lumière..... elle me gêne... elle me fatigue !... »

« Ce sont là des tours de la vernaccia, dit Griso en se tenant toujours à l'écart ; mais vous devriez vous coucher à l'instant ; le sommeil vous ferait du bien. »

« Tu as raison : si je puis dormir... Du reste je me trouve bien. Mets auprès de moi cette sonnette, afin que je puisse t'avertir si durant la nuit tes services me deviennent nécessaires, et sois attentif, si par hasard tu entends sonner. Mais je n'aurai besoin de rien... Emporte vite cette maudite lumière, » ajouta-t-il ensuite pendant que Griso exécutait l'ordre qu'il venait de lui donner, en s'approchant le moins possible. « Diable ! c'est singulier comme elle m'incommode ; elle me fait mal ! »

Griso emporta la lumière ; puis, ayant souhaité une bonne nuit à son maître, il se retira précipitamment, pendant que celui-ci s'arrangeait sous sa couverture.

Mais la pesanteur de cette couverture lui

semblait insupportable : il s'en débarrassa et s'endormit presque aussitôt, car il mourait de sommeil. A peine avait-il fermé l'œil qu'il se réveilla en sursaut, comme si on l'eût heurté brusquement, et il sentit s'augmenter la chaleur et s'accroître son mal. Il en accusait l'influence de l'été, la vernaccia, la débauche, et il aurait voulu pouvoir y trouver la cause de la souffrance qu'il endurait ; mais à ces idées venait s'en substituer une autre qui s'associait alors à toutes les pensées, qui entrait, pour ainsi dire, par tous les sens, et qui s'était mêlée à tous les discours de la joyeuse assemblée d'où il sortait, parce qu'il était plus facile de la tourner en plaisanterie que de l'éloigner : la peste.

Après avoir longtemps combattu, il finit par se rendormir ; mais son sommeil fut agité par les songes les plus étranges et les plus extraordinaires. Il lui sembla qu'il se trouvait au milieu d'une vaste église, entouré d'une foule de peuple, sans pouvoir se rendre compte comment la pensée lui était venue d'y entrer, surtout dans de pareilles circon-

stances ; et il en éprouvait une peine extrême. Il promena ses regards étonnés sur ceux qui l'environnaient : ils avaient tous des figures décharnées, livides, les yeux hagards ou éteints, les lèvres décolorées ; leurs habits tombaient en lambeaux, et l'on apercevait à travers les signes funestes de la contagion. Alors il lui semblait leur crier : « Retirez-vous, misérables ! » en se tournant vers la porte qui était très-éloignée, et en accompagnant ce cri des expressions menaçantes du visage, mais sans faire aucun mouvement, et en serrant même ses bras près de son corps, pour ne point toucher ces hommes repoussants, qui ne le touchaient que trop de toutes parts. Aucun de ces malheureux ne semblait se mouvoir, ni même l'entendre ; ils paraissaient au contraire le serrer davantage, et surtout il lui semblait que l'un d'entre eux lui pressait du coude le côté gauche près du cœur, où il ressentait une douleur aiguë. Il s'agitait pour s'arracher à cette cruelle situation, et tout à coup la douleur recommençait produite par une autre cause.

Furieux, il veut porter la main à son épée : il lui semble qu'elle a glissé le long de son corps, et que c'est le pommeau qui le blesse en cet endroit ; mais, en y mettant la main, il ne trouve plus cette épée, et, à son toucher même, il éprouve une douleur plus vive. Frémissant, hors de lui, il s'efforce de crier, quand ces horribles figures se tournent toutes du même côté de l'église. Il y jette les yeux lui-même ; il découvre une chaire, et, sans pouvoir le distinguer, un objet changeant et mobile ; puis il voit s'élever une tête chauve, un visage avec une barbe longue et blanche, et reconnaît frère Cristofore. Celui-ci, après avoir promené ses regards sur toute l'assemblée, paraît les arrêter sur Don Rodrigo en levant les mains et dans l'attitude même qu'il avait prise au milieu de cette salle basse de son palais. Élevant alors la main avec fureur, Don Rodrigo fait un effort comme pour saisir ce bras qui le menace ; puis il pousse un cri étouffé, et il s'éveille. Bientôt il laissa retomber ce bras qu'il avait levé en effet, et il

eut quelque peine à reprendre tout à fait le sentiment, à ouvrir les yeux ; car la lumière du jour, qui déjà s'avançait, ne le fatiguait pas moins que celle de la bougie : il reconnut son lit, sa chambre ; il comprit que ce n'était qu'un songe; l'église, le peuple, le religieux, tout s'était évanoui, tout, excepté cette douleur qu'il ressentait au côté gauche. Son cœur battait avec précipitation, ses oreilles étaient frappées d'un sourd bourdonnement, un feu intérieur le consumait, et ses membres lui semblaient plus affaissés qu'au moment où il s'était couché. Il hésita quelques instants avant d'examiner la partie souffrante; enfin il la découvrit, et y jeta, en frissonnant, un regard qui lui fit distinguer les signes non équivoques de l'épidémie.

Don Rodrigo se vit perdu : la crainte de la mort s'empara de lui, et, avec un sentiment plus fort peut-être, la crainte de devenir la proie des monatti, d'être transporté, traîné au lazaret. Pendant qu'il délibérait sur les moyens d'éviter cette horrible destinée, il

sentait ses pensées se troubler et s'obscurcir; il sentait s'approcher le moment où il ne lui resterait de sentiment que pour désespérer : alors il saisit la sonnette et l'agita violemment. Griso, qui se tenait sur ses gardes, se présenta aussitôt; il s'arrêta à quelque distance du lit, regarda son maître avec attention, et acquit la certitude de ce qu'il avait conjecturé la veille.

« Griso, dit Don Rodrigo en se mettant avec peine sur son séant, tu as toujours été mon favori. »

« Oui, seigneur. »

« Je t'ai toujours fait du bien. »

« Ç'a été un effet de votre bonté. »

« Je puis compter sur toi!... »

« Diable! »

« Je me sens mal, Griso. »

« Je m'en étais aperçu. »

« Si je guéris, je te ferai plus de bien encore que je ne t'en ai jamais fait. »

Griso ne répondit rien, et il attendit, afin de voir où aboutirait ce préambule.

« Je veux ne me fier à personne qu'à toi,

reprit Don Rodrigo; fais-moi un plaisir, Griso. »

« Ordonnez, » dit celui-ci en répondant par la formule ordinaire à cette question, faite d'une manière inaccoutumée.

« Sais-tu où demeure le chirurgien Chiodo? »

« Je le sais parfaitement. »

« C'est un galant homme, qui, lorsqu'on le paie généreusement, garde le secret aux malades. Va le chercher: dis-lui que je lui donnerai quatre, six écus par visite, davantage s'il l'exige; mais qu'il vienne à l'instant même, et fais en sorte que personne ne s'aperçoive de ta démarche. »

« Bien imaginé, dit Griso; je pars, et dans un moment je serai de retour. »

« Écoute, Griso: donne-moi d'abord un verre d'eau; je brûle, et je ne puis résister au feu qui me dévore. »

« Non, seigneur, répondit celui-ci: je ne dois rien faire sans l'avis du médecin. Ce sont des maladies violentes; il n'y a pas de temps à perdre. Soyez tranquille; dans un

clin d'œil, je serai ici avec le docteur Chiodo. »

A ces mots, il sortit en fermant la porte sur lui.

Don Rodrigo le suivait en imagination à la maison du médecin, comptait les pas, mesurait le temps. Par intervalle, il se retournait pour envisager ce mal qui le tourmentait; mais il en détournait aussitôt la vue en frémissant. Au bout de quelque temps il commença à prêter une oreille attentive, afin de s'assurer si le médecin arrivait; cet effort d'attention suspendait le sentiment du mal, et lui rendait l'usage de ses pensées. Tout à coup il entend le bruit lointain d'une sonnette, mais qui semble venir de ses appartements, et non de la rue. Il prête l'oreille plus attentivement encore; le bruit augmente, devient plus intense, plus répété, et il distingue les pas de plusieurs personnes: un horrible soupçon s'empare de lui. Il se lève sur son séant, il écoute de nouveau, il entend une rumeur sourde dans la chambre voisine, comme le bruit d'un fardeau qu'on

vient d'y déposer avec précaution ; il veut en vain se lever, il fixe les yeux sur la porte : elle s'ouvre, et il voit paraître et s'avancer vers lui deux hommes revêtus d'habits rouges, deux figures affreuses, en un mot, deux monatti : il aperçoit aussi à moitié la figure de Griso, qui, caché derrière la porte, attendait le résultat de cette scène.

« Ah ! traître infâme !... Sortez d'ici, misérables ! Biondino ! Carlotto ! au secours, on m'assassine ! » s'écrie Don Rodrigo ; il porte la main sous son chevet pour chercher un pistolet, et il s'en saisit ; mais, à ses premiers cris, les monatti s'étaient élancés vers le lit ; le plus prompt est déjà sur lui avant qu'il puisse faire un autre mouvement ; il lui arrache des mains le pistolet, le force de se recoucher, et le tient étroitement serré, en lui disant d'un ton furieux et moqueur : « Ah ! scélérat ! tu veux assassiner les monatti, les ministres du tribunal ! ceux qui accomplissent les œuvres de miséricorde ! »

« Tiens-le ferme jusqu'à ce que nous puissions l'emporter, » dit l'autre compagnon,

en se dirigeant vers un coffre-fort. Dans ce moment, Griso entra, et se mit, avec le monatto, en devoir de forcer la serrure.

« Scélérat! » s'écria Don Rodrigo, en jetant sur lui un regard furieux, et en se débattant sous les bras nerveux de l'homme qui le retenait. « Laissez-moi tuer cet infâme serviteur, disait-il ensuite aux monatti, et quand je l'aurai puni, vous ferez de moi ce que vous voudrez. » Puis il recommençait à appeler à grands cris ses autres domestiques; mais c'était inutilement, car l'abominable Griso les avait éloignés en leur donnant des commissions sur des ordres supposés de son maître, avant d'aller faire aux monatti la proposition de venir l'enlever et de se partager ses dépouilles.

« Reste tranquille, reste tranquille, » disait au malheureux Rodrigo l'homme qui le tenait étendu sur son lit. Puis se tournant vers ceux qui enlevaient l'argent, il leur criait: « Faites du moins les choses comme d'honnêtes gens! »

« C'est donc toi! » poursuivait Don Ro-

drigo, en voyant Griso occupé à briser les serrures, à tirer l'argent et les effets, et à en faire le partage : « C'est donc toi ! après le bien... Ah ! démon échappé de l'enfer ! je puis encore guérir ! » Griso ne soufflait pas un mot, et autant qu'il le pouvait, il ne tournait pas les yeux vers l'endroit d'où partaient ces menaces.

« Tiens-le ferme, disait l'autre monatto : il est frénétique. »

L'infortuné le devint en effet. Après un dernier et plus violent effort, il tomba accablé et comme insensible ; il regardait cependant encore, mais, comme un insensé, et, par intervalle seulement, il jetait quelques cris, poussait quelques gémissements.

Les monatti le saisirent, l'un par les pieds, l'autre par les épaules, et ils allèrent le déposer sur un brancard qu'ils avaient laissé dans la pièce voisine; puis l'un des deux revint pour s'emparer du butin; lorsqu'il eut fini, ils soulevèrent leur misérable fardeau, et l'emportèrent.

Griso demeura, dans le dessein de choisir

à la hâte les effets qui pouvaient le mieux lui convenir ; il en fit un paquet, et s'éloigna. Il avait eu la plus grande attention à ne pas toucher les monatti et à ne pas se laisser toucher par eux ; mais dans l'empressement qu'il avait mis à chercher, il avait pris auprès du lit les habits de son maître, et les avait secoués sans réflexion, afin de s'assurer s'ils ne renfermaient pas quelque argent. Il eut cependant sujet d'y réfléchir le lendemain ; car, tandis qu'il passait joyeusement le temps dans un cabaret, le frisson s'empara de lui, ses yeux s'obscurcirent, les forces lui manquèrent, et il se laissa tomber. Abandonné de ses compagnons, il passa dans les mains des monatti, qui, après l'avoir dépouillé, le jetèrent sur un char ; et il expira avant d'arriver au lazaret, où son maître avait été transporté.

Laissons maintenant cet homme dans ce séjour des douleurs, pour aller à la recherche d'un autre dont l'histoire n'eût jamais été mêlée à la sienne, s'il ne l'avait voulu absolument, et sans lequel on peut même dire

avec certitude qu'ils n'auraient eu d'histoire ni l'un ni l'autre : nous voulons parler de Renzo, que nous avons laissé dans une nouvelle filature, sous le nom d'Antonio Rivolta.

Il y était demeuré environ cinq ou six mois, au bout desquels, une rupture ayant eu lieu entre la république et le roi d'Espagne, et toute appréhension ayant cessé pour lui, Bortolo s'était empressé de le reprendre avec lui, tant parce qu'il lui était affectionné que parce que Renzo, doué de beaucoup d'intelligence et très-habile dans son métier, était, dans une manufacture, d'un grand secours au *factotum*, sans pouvoir jamais aspirer à le devenir lui-même, puisqu'il ne savait pas écrire. Et comme ce motif était entré pour quelque chose dans la conduite du cousin, nous avons dû en tenir compte. Le lecteur eût peut-être mieux aimé un Bortolo plus idéal ; nous n'y pouvons que faire : qu'il s'en crée un autre, celui-ci était fait de cette manière.

Depuis ce moment Renzo était toujours

resté à travailler avec lui. Plus d'une fois, et particulièrement après avoir reçu quelqu'une de ces bienheureuses lettres d'Agnès, il s'était senti une violente envie de se faire soldat et d'en finir; les occasions ne manquaient pas, car, dans cet intervalle de temps, la république avait plusieurs fois éprouvé le besoin de lever des troupes. La tentation avait été d'autant plus vive chez Renzo, qu'il avait été question d'envahir le Milanais; et naturellement il trouvait que c'eût été pour lui quelque chose de glorieux que de revenir vainqueur dans son village, de revoir Lucie, et de pouvoir une bonne fois s'expliquer avec elle. Mais Bortolo, en s'y prenant adroitement, était toujours parvenu à le détourner de ce projet.

« S'ils doivent y aller, lui disait-il, ils sauront bien y aller sans toi, et tu pourras t'y rendre ensuite à ton aise; et s'ils reviennent les os brisés, ne vaudra-t-il pas mieux ne t'être pas trouvé parmi eux? Sois tranquille, il ne manquera pas de désespérés qui voudront faire ce voyage, et qui, ayant

de mettre les pieds dans ce pays... ! Quant à moi, je suis incrédule : je vois bien que ceux-ci aboient ; mais pour mordre, c'est une autre affaire. L'État de Milan n'est pas un morceau que l'on puisse avaler si facilement. Il s'agit de l'Espagne, mon cher ami : sais-tu bien quelle est sa puissance? Saint-Marc est fort sur son territoire, mais ce n'est point assez. Prends patience : ne te trouves-tu pas bien ici...? Je comprends ce que tu veux me dire ; mais s'il est écrit là-haut que la chose doit réussir, sois certain qu'en ne faisant pas d'imprudences, elle réussira mieux encore. Quelque bon saint viendra à ton secours. Et d'ailleurs ce n'est pas là un métier qui te convienne : comment, tu renoncerais à filer la soie pour aller assassiner tes semblables ? Que voudrais-tu faire avec ces diables de gens ? Il leur faut des hommes faits tout exprès. »

Une autre fois Renzo voulait retourner en secret dans son pays, travesti et sous un faux nom ; mais Bortolo l'avait encore fait

renoncer à ce dessein par des raisons faciles à deviner.

Cependant la peste s'étant répandue dans le Milanais, et étant, comme nous l'avons dit, parvenue aux frontières du Bergamasque, elle ne tarda pas.... Que le lecteur se rassure : notre dessein n'est pas de faire encore l'histoire de celle-ci, et ceux qui voudront en connaître les circonstances pourront consulter l'ouvrage de Lorenzo Ghirardelli, qui l'a décrite par ordre du gouvernement, livre rare et ignoré, quoiqu'il renferme peut-être plus de matières que toutes les histoires réunies des pestes les plus fameuses : la célébrité d'un livre dépend de tant de circonstances! Ce que nous voulions dire, c'est que Renzo fut atteint par la contagion, et qu'il se guérit lui-même, c'est-à-dire en n'usant d'aucun remède. Il se vit sur le point de mourir ; mais son excellente constitution triompha de la force du mal, et, en peu de jours, il se trouva hors de danger. En revenant à la vie, ses peines, ses désirs, ses espérances,

ses souvenirs, ses projets, se représentèrent avec plus de vivacité et d'exigence; c'est-à-dire qu'il recommença à penser plus que jamais à Lucie. Qu'était-elle devenue dans ces cruelles circonstances, où vivre était comme une exception? Et à si peu de distance ne pouvoir en rien savoir! et rester, Dieu sait combien de temps, dans une si douloureuse incertitude! Et lors même que cette incertitude serait dissipée, que tout danger aurait cessé, qu'il aurait l'assurance que Lucie vivait encore, il lui restait toujours cette autre difficulté, cette obscurité du vœu. — Je partirai, j'irai m'éclaircir en une seule fois de tout ce qu'il m'importe de connaître, — se disait-il, et il le disait avant d'être encore en état de se soutenir. — Pourvu qu'elle existe encore! Ah! qu'elle vive! et je saurai bien la retrouver; je l'entendrai une fois enfin m'expliquer elle-même ce que signifie cette promesse; je lui prouverai qu'il faut y renoncer, et je l'amènerai ici avec moi, elle, et, si elle existe encore, cette pauvre Agnès, qui m'a toujours

voulu du bien, et qui, j'en suis certain, voudrait encore m'en faire... Et la prise de corps? Bah! ceux qui ont échappé à la contagion ont bien autre chose à penser en ce moment; et l'on voit même, tous les jours, dans ce pays vivre en sécurité des individus qui étaient poursuivis avec bien plus de rigueur.... Est-ce qu'il n'y aurait de sauf-conduit que pour les brigands? Et à Milan, ils disent tous qu'il y règne une bien autre confusion. Si je laisse échapper une aussi bonne occasion — (la peste! voyez un peu comment nous fait quelquefois employer les expressions ce bienheureux instinct qui nous conduit à rapporter, à subordonner toutes choses à nous-mêmes!) — il ne s'en présentera plus une semblable.

Il faut espérer, mon cher Renzo.

A peine fut-il en état de marcher, qu'il se mit à la recherche de Bortolo, qui jusqu'alors était parvenu à éviter la peste, et se tenait renfermé soigneusement. Il n'entra pas dans la maison, mais l'ayant appelé de la rue, il le fit venir à la fenêtre.

« Ah ah ! lui dit Bortolo, tu en es donc réchappé : c'est très-heureux pour toi ! »

« Je ne suis pas encore entièrement rétabli, comme tu vois ; mais je suis tout à fait hors de danger. »

« En vérité, je voudrais pour beaucoup être sur tes jambes. Autrefois, lorsqu'on disait : je me porte bien, cela voulait tout dire ; mais aujourd'hui cela ne signifie plus rien, et celui qui peut dire : je me porte mieux, a déjà proféré une belle parole ! »

Renzo, après avoir adressé à son cousin quelques paroles de bon augure, lui fit part de sa résolution.

« Pars cette fois, et que le Ciel te soit favorable ! répondit celui-ci : tâche d'éviter la justice comme je tâcherai d'éviter l'épidémie ; et si Dieu permet que tout aille pour le mieux, nous nous reverrons un jour. »

« Oh ! je reviendrai bien certainement, et si, comme je l'espère, je pouvais ne pas revenir seul, je serais l'homme le plus heureux. »

« Reviens avec tes amies ; nous travaille-

rons tous ici, et nous vivrons ensemble, pourvu que tu me retrouves, et que cette maudite influence ait cessé! »

« Nous nous reverrons, nous nous reverrons, j'en ai la certitude. »

« Je ne puis que te répondre : Dieu le veuille! »

Pendant quelques jours, Renzo prit de l'exercice pour éprouver et faire revenir ses forces; et à peine se crut-il en état de supporter la fatigue du voyage, qu'il se disposa à partir. Il renferma dans sa ceinture les cinquante écus d'or auxquels il n'avait jamais touché, et dont il n'avait parlé à personne, pas même à Bortolo; il prit aussi quelque argent qu'il avait épargné en vivant avec économie; puis il mit sous son bras un petit paquet de hardes, et dans sa poche un certificat que, par précaution, il s'était fait donner sous le nom d'Antonio Rivolta par son second maître; enfin il plaça dans une des poches de son haut-de-chausses un grand couteau, qui était l'arme la moins offensive que pût porter un galant homme dans ces

malheureuses circonstances, et il se mit en route vers la fin du mois d'août, trois jours après que Don Rodrigo eut été transporté au lazaret. Il se dirigea vers Lecco, parce qu'il avait l'intention, avant de s'aventurer dans Milan, de passer par son village, où il espérait trouver Agnès vivante et commencer à apprendre d'elle quelques-unes des choses si nombreuses qu'il brûlait de connaître.

Les individus qui avaient eu le bonheur de guérir de la peste étaient en si petit nombre, qu'ils se trouvaient au milieu du reste de la population comme une classe privilégiée. Une grande partie des autres languissaient ou mouraient, et ceux qui jusqu'alors avaient été épargnés par la maladie vivaient dans une continuelle inquiétude d'en être atteints; ils marchaient à pas mesurés, d'un air soupçonneux, avec autant d'empressement que d'hésitation, car tout pouvait être contre eux des armes qui leur feraient des blessures mortelles. Ceux, au contraire, qui avaient payé le tribut au fléau (avoir deux fois la peste était un cas plutôt prodigieux

que rare) s'avançaient au milieu des dangers avec courage et témérité, comme les chevaliers du moyen âge, couverts de leurs armures et montant des coursiers également cuirassés, couraient à l'aventure (ce qui leur mérita la glorieuse dénomination de chevaliers errants) au milieu d'une multitude pédestre de pauvres villageois et de vilains, qui, pour repousser et amortir les coups, n'avaient d'autres boucliers que leurs haillons. Beau, sage et utile métier! bien digne d'occuper la première place dans un traité d'économie politique.

C'est avec une pareille sécurité, troublée pourtant par quelques inquiétudes que nous connaissons, par le spectacle non interrompu et la continuelle pensée de la calamité publique, que Renzo s'acheminait vers sa chaumière, sous un ciel pur et dans un beau pays; mais il ne rencontrait, à de longs intervalles d'une affreuse solitude, au lieu d'hommes, que quelques ombres errantes ou des morts que l'on transportait dans l'éternel asile, sans honneurs funèbres, sans que l'on en-

tendit les hymnes du deuil retentir autour d'eux. Vers le milieu de la journée, il s'arrêta dans un petit bois pour y faire un léger repas au moyen des provisions qu'il avait emportées. Pour des fruits, il en avait à sa disposition sur toute l'étendue de sa route, et beaucoup plus qu'il ne lui en fallait : des figues, des pêches, des pommes, des prunes, à volonté ; il lui suffisait d'entrer dans un champ et d'élever la main pour les détacher de l'arbre, ou de la baisser pour recueillir les plus mûrs sur la terre qui en était couverte ; car l'année était extrêmement abondante en fruits de toute espèce, et il ne restait plus qu'un petit nombre de villageois pour en faire la récolte. Les raisins cachaient, pour ainsi dire, les pampres de la vigne, et livraient leurs grappes vermeilles aux atteintes du premier voyageur.

Vers le soir, Renzo découvrit son village. A cette vue, bien qu'il dût y être préparé, il sentit son cœur battre avec violence dans son sein : il fut tout à coup assailli par une foule de souvenirs douloureux et de doulou-

reux pressentiments; il lui semblait entendre encore résonner à son oreille les coups répétés de ce sinistre tocsin qui l'avaient comme accompagné, poursuivi, lorsqu'il s'exilait de sa terre natale, et il sentait en même temps, pour ainsi dire, le silence de mort qui y régnait actuellement. Il éprouva une agitation bien plus grande en arrivant sur la place de l'église : mais ce qui rendait sa situation plus mélancolique, c'étaient les désastres qu'il s'attendait à découvrir au terme de son voyage; car il avait l'intention de s'arrêter dans cette maison qu'autrefois il avait coutume d'appeler la maison de Lucie. Maintenant ce ne pouvait être tout au plus que celle d'Agnès, et la seule grâce qu'il demandait au Ciel était de l'y trouver vivante et en bonne santé. C'était là qu'il comptait réclamer un asile; car il pensait bien que la sienne ne pouvait être habitable que pour les rats et les belettes.

Pour arriver jusqu'à ce point sans traverser le village, il prit un sentier qui se trouvait en dehors, celui-là même par où il

était venu si bien accompagné, dans cette malheureuse nuit où il avait cherché à surprendre son pasteur. Vers le milieu à peu près, se trouvaient situées, d'un côté la vigne, et de l'autre la maison de Renzo; de manière qu'en passant il pouvait y entrer un moment, afin de se rendre compte de l'état dans lequel se trouvaient ses petites propriétés.

En avançant, il promenait un œil attentif sur tout ce qui l'entourait, désireux et tremblant à la fois de rencontrer quelque habitant; et après avoir fait quelques pas, il aperçut en effet un homme en chemise, assis à terre, le dos appuyé contre une haie de jasmins, dans l'attitude d'un insensé: à l'air de ce malheureux et au lieu où il le rencontrait, il crut reconnaître ce pauvre Gervaso, qui l'avait accompagné comme second témoin dans sa désastreuse expédition. Mais, s'en étant approché, il dut se convaincre que c'était au contraire ce Tonio, si vif et si alerte, qui avait conduit Gervaso chez le curé. La maladie, en le privant à la fois

de la force du corps et de celle de l'esprit, avait développé la légère ressemblance qui existait entre les deux frères.

« Oh! mon cher Tonio! lui dit Renzo, en s'arrêtant devant lui, est-ce bien toi? »

Tonio leva les yeux sur lui, mais sans faire aucun mouvement.

« Tonio! tu ne me reconnais donc pas? »

« Il n'y a pas de remède, » répondit Tonio, en restant ensuite la bouche ouverte.

« C'est bien toi, pauvre Tonio; mais tu ne me reconnais plus? »

« Il n'y a pas de remède, » répliqua celui-ci avec un sourire stupide.

Renzo, voyant qu'il n'en pouvait rien tirer, s'en éloigna plus attristé encore. Mais bientôt il vit paraître au détour d'un sentier et venir à sa rencontre un homme noir, qu'il reconnut à l'instant pour Don Abondio. Le curé marchait à pas lents, appuyé sur un bâton, comme quelqu'un qui a peine à se soutenir; et à mesure qu'il s'approchait, on pouvait mieux conjecturer, à la pâleur de son visage, et à toute sa contenance, qu'il

avait eu sa part de la tempête. Don Abondio, de son côté, examinait avec beaucoup d'attention le jeune villageois, que par instant il croyait reconnaître, et dans l'habillement duquel il voyait quelque chose d'étranger qui appartenait aux habitants de Bergame.

— C'est bien lui! — se dit-il en lui-même; et il leva les mains vers le ciel, avec un air de surprise et de mécontentement; et l'on voyait ses pauvres bras être au large dans des manches où autrefois ils ne pouvaient entrer qu'avec peine. Renzo s'empressa d'aller au-devant de lui, et il lui fit une profonde salutation; car, bien qu'ils se fussent séparés comme le lecteur s'en souvient sans doute, c'était pourtant toujours le curé du jeune campagnard.

« Comment, vous ici! » s'écria Don Abondio.

« J'y suis, comme vous le voyez. Ne sait-on rien du sort de Lucie? »

« Que voulez-vous que l'on en sache? on n'en a rien appris. Elle est à Milan, si toutefois elle est encore de ce monde. Mais vous... »

« Et Agnès, existe-t-elle encore? »

« Cela peut être ; qui voulez-vous qui le sache? Elle n'est point ici ; mais vous... »

« Où donc est-elle ? »

« Elle s'est réfugiée dans la Valsassine, auprès de ses parents, à Pasturo ; car on dit que, dans ce pays, la peste ne fait pas autant de ravages que dans le nôtre. Mais vous, dis-je... »

« Oh! cela me contrarie bien. Et le père Cristofore... »

« Il est parti depuis longtemps. Mais vous... »

« Je le savais ; on me l'a fait écrire. Je vous demandais seulement s'il n'était pas revenu dans son couvent. »

« Oh! mon Dieu non! on n'en a plus entendu parler. Mais vous... »

« Je suis bien fâché aussi que l'on n'ait point eu de ses nouvelles. »

« Mais vous, dis-je, pour l'amour du Ciel, que venez-vous faire dans ce village? ne savez-vous pas qu'il existe une prise de corps contre vous? »

« Que m'importe? Ils ont bien autre chose à penser. J'ai voulu venir ici encore une fois, pour voir dans quelle situation se trouvaient mes affaires. Mais on ne sait donc pas au juste... »

« Que voulez-vous voir maintenant? il n'existe plus personne, il n'y a plus rien. Et, je vous le demande, avec cette prise de corps, y a-t-il du bon sens à venir ici, dans votre village, et n'est-ce pas vous mettre dans la gueule du loup? Croyez-en l'expérience d'un vieillard qui est obligé d'en avoir plus que vous, et qui vous parle par l'attachement qu'il vous porte : sauvez-vous le plus vite que vous pourrez, et, avant que personne ne vous ait aperçu, retournez dans le pays d'où vous venez ; et si par malheur vous avez été aperçu, retournez-y plus vite encore. Croyez-vous donc que l'air que l'on respire ici soit bon pour vous? Vous ne savez pas que les sbires sont venus vous chercher, qu'ils ont fait des perquisitions partout, et mis sens dessus dessous votre maison... »

« Je ne le sais que trop, les brigands ! »

« Mais puisque vous le savez... »

« Mais si je vous dis que cela m'est égal. Et notre persécuteur, existe-t-il encore? est-il ici ? »

« Je vous répète qu'il n'y a plus personne, qu'il ne faut plus penser aux choses de ce pays-ci. »

« Je vous demande s'il est encore ici, ce scélérat. »

« Juste Ciel ! parlez-en autrement. Est-il possible que vous ayez conservé tant de courroux, après de si tristes événements? »

« Y est-il, oui ou non ? »

« Il n'y est plus. Et la peste, mon garçon, la peste ! Qui est-ce qui ose courir les champs à l'heure qu'il est ? »

« S'il n'y avait que la peste en ce monde... Je parle pour moi ; je l'ai eue, et je ne crains plus rien. »

« Mais justement, c'est parce que vous l'avez eue, que vous devriez avoir de l'expérience. Quand on a eu le bonheur d'échapper à une épidémie aussi terrible, il me sem-

ble qu'on devrait rendre grâce au Ciel, et... »

« Je lui rends grâce du fond de mon cœur. »

« Et ne pas aller chercher d'autres malheurs. Suivez mes conseils... »

« Si je ne me trompe, vous l'avez eue aussi, monsieur le curé. »

« Si je l'ai eue! la plus perfide et la plus infâme qu'on puisse imaginer! C'est par miracle que j'existe encore; il me suffit de vous dire qu'elle m'a mis dans l'état où vous me voyez. Maintenant j'aurais besoin d'un peu de repos pour me rétablir; je commençais même à me sentir un peu mieux. Mais...! au nom du Ciel, que venez-vous faire ici? repartez à l'instant. »

« Mais vous en revenez toujours à me renvoyer. Pour m'en retourner si promptement, autant valait-il ne pas venir. Vous me demandez ce que je viens faire? Eh bien, je rentre dans ma maison. »

« Dans votre maison... »

« Dites-moi, je vous prie, y a-t-il eu beaucoup de morts dans notre village...? »

« Hélas ! » s'écria Don Abondio ; et, en commençant par Perpétue, il lui fit une longue énumération de personnes et de familles entières. Renzo ne s'attendait que trop à un pareil désastre ; mais en entendant proférer les noms d'un si grand nombre de connaissances, d'amis, de parents (il était depuis longtemps orphelin), il se sentait pénétré d'une douleur profonde, baissait la tête, et s'écriait de temps en temps : « Oh ! les infortunés ! »

« Vous le voyez ! poursuivait Don Abondio, et ce n'est pas fini. Si ceux qui restent ne montrent pas un peu de prudence à présent, et ne répriment pas les caprices qui leur passent par la tête, ce sera infailliblement la fin du monde. »

« Soyez sans inquiétude, je n'ai pas le projet de m'arrêter ici. »

« Ah ! que le Ciel soit loué de vous avoir inspiré une si bonne pensée ! Vous avez l'intention de repartir sur-le-champ... »

« Ne vous mettez pas en peine de moi. »

« Comment ! voudriez-vous déjà faire

quelque sottise plus forte que celle de revenir ici? »

« Ne vous en occupez pas, vous dis-je; c'est mon affaire. J'ai maintenant assez de raison pour me conduire. J'espère, monsieur le curé, que vous ne direz à personne que vous m'avez vu. Vous êtes mon pasteur, je suis une de vos brebis; vous ne voudriez pas me trahir. »

« Je comprends, dit Don Abondio en soupirant et d'un air courroucé, je comprends. Vous voulez vous perdre, et me perdre avec vous. Vous n'avez pas assez de vos souffrances et des miennes, il vous faut encore de nouveaux malheurs. Je comprends.» Et, continuant à murmurer entre ses dents, il poursuivit son chemin.

Renzo, plein de tristesse et d'inquiétude, interrogeait ses souvenirs, afin de savoir où il pourrait aller chercher un autre asile. Dans la liste funèbre que lui avait déroulée Don Abondio, se trouvait une famille qui avait été frappée tout entière par l'épidémie, à l'exception d'un jeune homme, à peu près de

l'âge de Renzo, son camarade d'enfance, et dont la maison était située en dehors du village, et à une petite distance. Ce fut là qu'il se décida à se rendre pour y réclamer l'hospitalité.

Cependant il était arrivé près de sa vigne, et déjà il pouvait juger dans quel état elle se trouvait. Les jeunes arbres, la charmille, qui existaient à son départ, ne s'élevaient plus au-dessus du mur d'enceinte; on n'y voyait que des arbustes et des plantes qui avaient grandi en son absence. Parvenu à l'ouverture (il ne restait plus de vestiges de la porte), il promena tristement ses regards autour de lui, en s'écriant dans son cœur : Pauvre vigne! Durant deux hivers consécutifs, les gens du pays étaient, comme ils disaient, venus faire du bois « dans le champ de ce pauvre garçon. » Les vignes, les mûriers, les arbres à fruit, avaient tous été cruellement arrachés ou coupés jusqu'au pied. Toutefois, quelques vestiges de l'ancienne culture apparaissaient encore. Çà et là, on voyait de tendres rejetons de vignes, de jeu-

nes rameaux de mûriers, de figuiers, de pêchers, de cerisiers, de pruniers; mais ils étaient épars, étouffés, au milieu d'une épaisse et nouvelle génération d'espèces diverses, qui étaient nées et avaient grandi sans réclamer les secours de la main de l'homme. L'ortie, le chiendent, la fougère, la folle avoine, l'amarante, la chicorée, se trouvaient mêlées à une foule d'autres plantes semblables, c'est-à-dire de celles dont les habitants de chaque pays ont fait une grande famille à leur mode, sous la dénomination de mauvaises herbes. C'était une confusion de tiges de diverses grandeurs, qui, s'élevant à l'envi, cherchaient à se disputer l'air et l'espace de toutes parts; c'était un mélange de feuilles, de fleurs, de fruits de mille couleurs, de mille formes, de mille hauteurs différentes; de grappes, d'épis, de panaches, d'aigrettes blanches, rouges, jaunes, azurées. Quelques plantes, plus remarquables, plus distinguées, mais qui ne valaient guère mieux pour la plupart, se détachaient de la foule commune : la vigne

d'Amérique, au-dessus des autres, avec ses larges rameaux rougeâtres, avec ses belles feuilles d'un vert foncé, et déjà en quelques endroits ornées de pourpre à leur extrémité, avec ses petites grappes recourbées garnies de baies perses, pourprées ou vertes, puis de petites fleurs blanchâtres à son sommet; la molène, avec ses grandes feuilles laineuses, traînantes, son style dirigé vers le ciel, et ses longs épis ouverts, étoilés de fleurs d'un jaune brillant; des chardons, aux feuilles hérissées, avec leurs calices d'où sortaient des touffes de fleurs blanches ou pourprées, et d'où s'échappait, enlevé par les zéphyrs, un duvet transparent et argenté. Ici, une chaîne de liserons des haies s'était attachée aux nouveaux rameaux d'un mûrier, les avait recouverts de ses feuilles pendantes, et balançait de leur cime ses blanches et gracieuses campanules; là, une brioine, aux baies vermeilles, s'était mariée aux nouveaux rejetons d'une vigne, qui, après avoir en vain cherché un plus ferme soutien, avait, à son tour, enlacé ses rameaux à ceux de

la plante ; et, mêlant leurs tiges chancelantes et leurs feuillages presque semblables, elles s'attiraient à l'envi vers la terre, comme il arrive souvent à des êtres faibles, qui se prennent réciproquement pour appui. La ronce s'était mêlée partout ; elle courait d'une plante à l'autre, grimpait, serpentait à l'entour, repliait ses rameaux ou les déployait suivant qu'il fallait surmonter les obstacles ; puis elle s'était établie devant le seuil de la porte, comme si elle eût voulu en disputer l'entrée au maître lui-même.

Mais celui-ci n'éprouvait pas la moindre envie de pénétrer dans une pareille vigne ; et peut-être employa-t-il moins de temps à l'examiner que nous n'en avons mis à en donner cette légère esquisse. Il s'arracha à ce triste spectacle, et se dirigea vers sa maison, qui se trouvait à peu de distance ; il en traversa le jardin, en foulant aux pieds par milliers les herbes dont il était couvert comme la vigne. Il mit le pied sur le seuil d'une des deux pièces qui composaient le rez-de-chaussée : au bruit de ses pas, à son

approche, une troupe de rats effrayés s'enfuirent, et coururent se cacher sous la paille qui couvrait tout le plancher; c'était encore le lit des lansquenets. Il promena ses regards sur les murailles; elles étaient dégradées, salies, enfumées : il les porta sur le plafond; de longues toiles d'araignées y pendaient de toutes parts. C'était tout ce que cette pièce renfermait. Il en sortit aussitôt portant la main à son front; puis il retourna par le jardin, suivant de nouveau le sentier qu'il s'était frayé un moment auparavant; après un court intervalle, il prit à main gauche une petite ruelle qui conduisait dans les champs, et, sans voir ni entendre personne, il arriva près de la maison où il avait résolu de réclamer l'hospitalité. La nuit approchait. Son ami était assis à la porte de la maison sur un banc de bois, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux fixés vers le ciel, comme un homme aigri par la solitude et accablé sous le poids de ses malheurs. Au bruit des pas de quelqu'un qui s'avance, il tourne la tête, regarde; et comme l'épaisseur du feuillage

et l'obscurité ne lui permettent pas de bien distinguer les objets, il s'écrie d'une voix forte, en se levant et en agitant les mains : « Est-ce qu'il n'y a que moi? N'en ai-je pas assez fait hier? Laissez-moi un peu me reposer ; ce sera aussi une œuvre de miséricorde. »

Renzo, ne sachant pas ce que cela signifiait, lui répondit en l'appelant par son nom.

« Renzo...? » s'écria celui-ci d'un ton qui semblait interroger.

« Moi-même, » dit Renzo. Et ils s'avancèrent avec empressement l'un vers l'autre.

« Est-ce bien toi? dit l'ami, quand ils furent assez près ; oh ! que j'ai de plaisir à te revoir ! qui aurait pu le penser? Je t'avais pris pour Paulin le fossoyeur qui vient sans cesse me tourmenter pour que je l'aide à enterrer les morts. Sais-tu bien que je suis resté seul ici, absolument seul, comme un pauvre ermite? »

« Je ne le sais que trop, » dit Renzo : puis, au milieu des témoignages d'une amitié ré-

ciproque et d'un échange de questions et de réponses, ils entrèrent ensemble dans la chaumière. Là, sans interrompre leur entretien, l'ami se mit en devoir de faire quelques préparatifs, afin de recevoir Renzo aussi bien qu'il le pouvait dans une visite si peu prévue et en de pareilles circonstances. Il plaça l'eau devant le feu, et commença une polenta; mais il laissa ensuite à Renzo le soin de la continuer, et il sortit en disant: « Je suis seul, absolument seul. »

Il revint bientôt avec un vase rempli de lait, un peu de viande salée, deux fromages et quelques fruits; puis quand tout fut prêt ils se mirent à table en s'adressant des remerciements réciproques, l'un pour la visite qu'il recevait, l'autre pour la bienveillante réception qui lui était faite. Et après une absence de près de deux ans, ils se trouvèrent tout d'un coup plus amis qu'ils n'avaient jamais cru l'être, à l'époque où ils se voyaient tous les jours, parce que, dit ici le manuscrit, ils avaient enduré des maux qui font sentir combien l'affection a de douceurs,

tant pour celui qui l'éprouve, que pour celui qui en est l'objet.

Personne, sans doute, ne pouvait tenir la place d'Agnès auprès de Renzo, ni le consoler de son absence, non-seulement à cause de l'affection ancienne et particulière qu'elle lui avait toujours témoignée, mais aussi parce qu'au nombre des choses qu'il désirait éclaircir, il y en avait une dont elle seule avait la clef. Il resta un moment incertain s'il ne devrait pas, alors qu'il s'en trouvait si peu éloigné, aller d'abord à sa recherche; mais, en considérant qu'elle ne saurait rien sur le sort de Lucie, il s'arrêta à son premier projet, qui était d'aller directement s'informer de sa fiancée, d'essayer cette grande épreuve, et d'en porter ensuite des nouvelles à sa mère. Cependant, il apprit de son ami beaucoup de choses qu'il ignorait, et il s'éclaircit de beaucoup d'autres qu'il savait mal, et sur les aventures de Lucie, et sur les persécutions dont elle avait été la victime, et sur la manière dont Rodrigo s'était retiré couvert de honte sans jamais reparaître

depuis. Il apprit encore (et ce n'était pas pour lui une acquisition sans importance) à prononcer correctement le nom de famille de Don Ferrante : Agnès le lui avait, il est vrai, fait écrire par son secrétaire; mais le Ciel sait comment il avait été écrit, et l'interprète bergamasque le lui avait lu d'une manière si singulière, l'avait tellement dénaturé, que s'il était allé, ce nom à la bouche, pour découvrir ce seigneur dans Milan, il n'aurait probablement trouvé personne qui pût deviner de qui il voulait parler. Et pourtant c'était le seul indice qui pût le conduire à la découverte de Lucie. Quant à la justice, il put se convaincre, de plus en plus, que ce danger était assez éloigné pour ne lui pas donner trop d'inquiétude : le podestat était mort de la peste, et personne ne savait quand on le remplacerait; les sbires avaient péri en grande partie, et ceux qui restaient encore avaient tout autre chose à faire que de s'occuper des anciennes poursuites.

Il raconta, à son tour, ses aventures à son ami, et il en apprit en échange cent histoires

sur le passage de l'armée, sur la peste, sur les onctueurs et les prodiges. « Ce sont des choses horribles, dit l'ami à Renzo en le conduisant dans une petite pièce que l'épidémie avait privée d'habitants, des choses qu'on n'aurait jamais cru voir, et qui seraient capables de troubler la joie de toute la vie; mais pourtant c'est un soulagement d'en parler avec un ami. »

Au point du jour, ils étaient tous deux sur pied, Renzo prêt à se mettre en route, sa ceinture cachée sous son pourpoint, et son couteau dans sa poche; du reste, dispos et léger. Il laissa son paquet en dépôt chez son hôte. « Si tout va bien comme je l'espère, lui dit-il, si je la retrouve vivante... je repasserai ici, j'irai à Pasturo annoncer cette heureuse nouvelle à la bonne Agnès, et puis... Mais si par un malheur que Dieu veuille empêcher... alors j'ignore ce que je deviendrai, où j'irai; mais sois sûr qu'on ne me reverra plus dans ce pays. » En disant ces mots, debout sur la porte qui conduisait dans la campagne, il promenait

ses regards autour de lui, et contemplait avec un mélange de tendresse et de peine l'aurore de son pays qu'il n'avait pas vue depuis si longtemps. Son ami lui donna quelques encouragements, le força de prendre quelques provisions pour sa journée, l'accompagna durant un court intervalle, et le laissa aller en lui adressant de nouveaux vœux pour la réussite de son entreprise.

Renzo marchait à son aise, parce qu'il lui suffisait d'arriver auprès de Milan dans la journée, afin d'y entrer le lendemain de bonne heure, et de commencer sur-le-champ ses recherches. Son voyage eut lieu sans accidents; aucun objet n'attira particulièrement ses regards, si ce n'est les misères et les douleurs accoutumées. Comme il l'avait fait le jour précédent, il s'arrêta dans un petit bois pour se reposer et faire un léger repas. En passant par Monza, devant une boutique ouverte, sur laquelle il y avait des pains en étalage, il en acheta deux pour ne pas se trouver au dépourvu dans un besoin inattendu. Le marchand lui défendit d'entrer,

lui tendit sur une petite pelle une écuelle remplie d'eau et de vinaigre, en lui disant d'y jeter le prix de ses pains ; puis il les lui passa l'un après l'autre avec des pincettes, et Renzo en mit un dans chacune de ses poches.

A la chute du jour, il arriva à Greco, sans cependant en savoir le nom ; mais, au moyen de quelques souvenirs des lieux qu'il avait conservés de son premier voyage, et en calculant le chemin qu'il avait fait depuis Monza, il jugea qu'il ne devait pas être éloigné de la ville, et il quitta la grande route pour aller dans les champs à la recherche de quelque *cascinotto* où il pourrait passer la nuit, car il ne voulait pas se compromettre en logeant dans une hôtellerie. Il trouva mieux qu'il n'avait espéré : il aperçut une ouverture dans une haie qui bordait la cour d'une ferme, et il y entra sans hésitation. Il n'y avait personne : il vit dans un coin un large hangar rempli de foin, auprès duquel se trouvait une échelle de bois ; il jeta encore un coup d'œil autour de lui, puis ayant monté

à tout hasard, il s'y arrangea pour passer la nuit, et s'endormit aussitôt pour ne s'éveiller qu'au point du jour. Dès qu'il eut ouvert les yeux, il se traîna doucement vers l'extrémité de ce vaste lit, mit la tête dehors, et n'apercevant personne, il descendit, sortit, et se jeta dans un chemin de traverse, en prenant pour son étoile polaire le dôme de la cathédrale. Après un très-court trajet, il vint déboucher sous les murs de Milan, entre la Porte-Orientale et la Porte-Neuve, et à une petite distance de cette dernière.

CHAPITRE XXXIV.

Arrivé sous les murs de Milan, Renzo devait songer aux moyens de pénétrer dans la ville : il avait entendu raconter confusément qu'on avait pris des mesures sévères pour n'y laisser entrer personne sans un bulletin de santé, mais qu'avec un peu d'adresse et en choisissant un moment favorable, il était possible de s'y introduire aisément ; et c'était la vérité. Sans parler des causes générales qui faisaient qu'à cette époque les ordres étaient mal exécutés, sans parler des causes particulières qui rendaient si difficile la rigoureuse exécution de celui-ci, Milan se trouvait alors dans une situation tellement critique, qu'il eût été impossible de dire à qui et pour quelle raison il eût été utile de le garder ; et quiconque y venait, pouvait plutôt pa-

raître indifférent à la conservation de sa propre santé que dangereux pour celle des autres.

D'après ces renseignements, le dessein de Renzo était de tenter le passage à la première porte où il arriverait, et, s'il rencontrait quelques obstacles, de suivre le chemin extérieur jusqu'à ce qu'il en trouvât un autre d'un accès plus commode. Et le Ciel sait combien d'issues il s'imaginait devoir exister dans l'enceinte de Milan.

Pendant quelques instants, il examina soigneusement cette enceinte dans l'attitude d'un homme qui, ne sachant pas bien le chemin qu'il doit suivre, semble attendre et solliciter quelques indications. Mais, à droite et à gauche, il ne découvrait que le débouché d'une rue tortueuse, et, vis-à-vis, que les murailles; d'aucun côté il n'apercevait le moindre indice d'habitants, si ce n'est que, sur un point des remparts, il voyait s'élever une épaisse colonne de fumée, qui, à une certaine hauteur, se déployait en vastes tourbillons, et allait ensuite se perdre dans une

atmosphère sombre et immobile. C'étaient des vêtements, des lits et d'autres effets infectés qu'on livrait aux flammes ; et l'on voyait continuellement de ces tristes feux, non-seulement dans cet endroit, mais sur toute l'étendue des remparts.

Le temps était couvert, l'air pesant, le ciel voilé par un immense nuage, égal, immobile, qui semblait refuser le soleil sans promettre la pluie ; la campagne environnante était inculte et aride, la verdure anéantie, et l'on ne voyait pas une seule goutte de rosée sur les feuilles desséchées et tombantes. Cette solitude, ce silence si voisins d'une immense population, ajoutaient une tristesse nouvelle à l'inquiétude de Renzo, et rendaient toutes ses pensées plus mélancoliques.

Il demeura quelque temps dans cette situation, puis il prit à droite au hasard, se dirigeant ainsi, sans le savoir, vers la Porte-Neuve, qu'il n'avait pu apercevoir, bien qu'elle ne fût pas éloignée, parce qu'elle se trouvait masquée par un des bastions. Après

avoir fait quelques pas, son oreille commença à être frappée par un bruit de sonnettes, qui cessait et reprenait par intervalle, et ensuite par le son de quelques voix humaines. Il s'avance, il tourne l'angle du bastion; et la première chose qu'il découvre sur l'esplanade qui précède la porte, c'est une guérite, avec une sentinelle appuyée sur son mousquet, d'un air indifférent et ennuyé : derrière, existait une palissade, puis la porte, c'est-à-dire deux pilastres surmontés d'un toit pour préserver les battants, qui étaient ouverts ainsi que la barrière de la palissade. Mais précisément à l'ouverture, se trouvait un douloureux obstacle, un brancard, sur lequel deux monatti étendaient un malheureux pour l'emporter : c'était le chef des employés aux gabelles, qui venait d'être atteint de la peste. Renzo resta dans l'endroit où il était pour attendre la fin de cette triste opération. Le convoi étant parti, et personne ne se présentant pour refermer la barrière, le moment lui parut propice, et il y courut précipitamment; mais la sentinelle

lui cria : « Halte-là ! » Il s'arrêta sur-le-champ, et, lui ayant fait signe adroitement, il tira un demi-ducat qu'il fit briller à ses yeux. Ce soldat, soit qu'il eût déjà eu la peste, ou qu'il la craignît moins qu'il n'aimait les demi-ducats, à son tour fit signe à Renzo de le lui jeter, et, l'ayant vu voler à ses pieds, il lui dit : « Passe vite. » Renzo ne se le fit pas répéter ; il franchit la palissade, puis la porte, et s'avança dans la ville sans que personne fît attention à lui. Mais lorsqu'il eut fait environ quarante pas, il entendit un autre : halte-là ! que lui criait un gabelou en le poursuivant. Pour celui-là, il fit semblant de ne pas l'entendre, et, au lieu de se retourner, il doubla le pas. « Halte-là ! » cria de nouveau le gabelou d'une voix qui annonçait plus de courroux que d'envie de se faire obéir ; et, voyant que sa menace ne produisait aucun effet, il leva les épaules et revint à son poste, comme un homme à qui il importait bien plus de ne pas s'approcher des passants que de s'informer de leurs affaires.

La rue intérieure qui partait de cette porte courait alors, comme aujourd'hui, en ligne droite jusqu'au canal dit le *Naviglio :* elle était bordée de haies et de murs de jardins, d'églises et de couvents; mais elle renfermait peu de maisons. A l'extrémité de cette rue, et au milieu de celle qui longe le canal, s'élevait une croix appelée la croix de Saint-Eusèbe. Bien que Renzo promenât ses regards devant lui, il n'apercevait que cette croix. Arrivé au carrefour qui partage la rue en deux parties, et jetant un coup d'œil à droite et à gauche, il découvrit, dans celle qu'on appelle la Grande-Rue de Sainte-Thérèse, un habitant qui venait justement de son côté. — Ah! voici enfin un chrétien, — se dit-il en lui-même, et il prit aussitôt cette rue, avec l'intention de lui demander quelques renseignements. Cet homme regardait fixement et d'un air ombrageux l'étranger qui s'approchait, et il parut s'alarmer davantage, quand il s'aperçut qu'au lieu d'aller à ses affaires, cet étranger venait à sa rencontre. Lorsqu'il fut à peu de distance,

Renzo, comme un montagnard qui sait vivre, ôta son chapeau, et, le tenant de la main gauche, il mit l'autre main dans la coiffe, et s'avança plus directement vers l'inconnu. Mais celui-ci, les yeux enflammés, recula de quelques pas, leva un bâton noueux armé d'un dard, et, le dirigeant contre Renzo, il lui cria : « Passez de l'autre côté. »

« Oh ! oh ! » s'écria le jeune homme à son tour ; puis il se couvrit, et ayant une tout autre envie, comme il le disait dans la suite en racontant cette circonstance, que de se faire une querelle en ce moment, il tourna le dos au passant discourtois, et continua son chemin, ou, pour mieux dire, celui dans lequel il s'était engagé.

Le bourgeois prit de l'autre côté, frémissant de colère et regardant à tout moment derrière lui. Et lorsqu'il fut rentré au logis, il raconta comment un onctueur s'était approché de lui d'une manière humble, polie, mais avec l'air d'un infâme imposteur, ayant une fiole de poison ou une boîte de poudre (il ne pouvait dire au juste laquelle des deux)

dans la forme de son chapeau, pour lui jouer un tour s'il n'avait pas su s'en garantir. « S'il avait fait un pas de plus, ajouta-t-il, j'aurais tué ce scélérat avant qu'il eût eu le temps de me toucher. Ce qu'il y a de malheureux, c'est que nous nous trouvions dans un lieu très-écarté; car, si nous eussions été au centre de Milan, j'aurais appelé du secours, et je l'aurais fait assommer. Bien certainement on aurait trouvé dans son chapeau des matières vénéneuses. Mais, seul avec lui, j'ai dû m'estimer heureux de m'en préserver sans risquer de m'attirer quelque malheur, car un peu de poudre est bientôt jeté; ces coquins-là ont une adresse toute particulière, et puis ils ont le diable pour eux. Maintenant il doit être à courir dans Milan; qui sait quels ravages il y fait! » Et tant qu'il vécut, et il vécut un grand nombre d'années, lorsqu'on venait à parler des oncteurs, il racontait son aventure, et il avait coutume d'ajouter : « que ceux qui soutiennent encore qu'il n'en existait point ne viennent pas me le dire à moi, parce que, pour

parler des choses, il faut les avoir vues. »

Renzo, loin de soupçonner à quel danger il venait d'échapper, et plutôt ému de courroux que de crainte, pensait, en cheminant, à l'accueil étrange qu'il venait de recevoir, et il devinait à peu près l'opinion qu'avait donnée de lui au bourgeois le mouvement qu'il avait fait. Mais la chose lui paraissait tellement hors de raison, qu'il finit par conclure que cet homme devait être à moitié fou. — Mon début n'est pas heureux, se disait-il pourtant, et il semble qu'il y ait un sort contre moi dans cette ville. Pour y entrer, tout s'arrange comme je le désire, et puis, dès que je me vois dedans, j'y éprouve des désagréments. Allons, du courage... avec l'aide de Dieu... si je parviens à trouver... tout cela sera compté pour rien. —

Parvenu au pied du pont, il tourna à gauche sans hésiter, et prit la rue dite de San-Marco, comme celle qui lui paraissait devoir le conduire dans l'intérieur de la ville. En s'avançant, il regardait autour de lui s'il ne pourrait pas découvrir quelque créature hu-

maine ; mais il ne vit qu'un cadavre défiguré dans le petit fossé longeant les maisons peu nombreuses de cette rue, qui alors étaient moins nombreuses encore. Tout à coup il entend des cris qui semblaient dirigés vers lui, et ayant jeté les yeux sur l'endroit d'où venaient ces cris, il aperçoit à peu de distance, au balcon d'une maison isolée, une pauvre femme entourée d'un groupe de petits enfants, qui, en l'appelant toujours, lui faisait signe de la main pour qu'il s'approchât. Il y courut, et lorsqu'il fut assez près : « O bon jeune homme, lui dit cette femme, au nom des infortunés que vous avez perdus, faites-moi la charité d'aller informer le commissaire que nous sommes ici entièrement oubliés. On nous a renfermés comme suspects, parce que mon pauvre mari est mort frappé par la contagion ; on a condamné la porte de notre maison comme vous le voyez, et, depuis hier matin, personne n'a cherché à nous procurer un peu de nourriture : depuis tant d'heures que je suis dans cette cruelle position, je n'ai pas pu trouver un

homme charitable qui me rendît ce service, et ces pauvres innocents meurent de faim. »

« De faim ! » s'écria Renzo ; et ayant aussitôt porté les mains sur ses poches, « voici un léger secours, lui dit-il en en tirant les deux pains. Jetez-moi quelque chose pour les mettre. »

« Que Dieu vous récompense : attendez un moment, » dit la femme. Puis elle alla chercher un panier et une corde pour le descendre. Dans cet instant, Renzo se rappela ces pains, qu'il avait trouvés près de la croix de Saint-Denis, lors de son premier voyage : — C'est une restitution, pensait-il, et meilleure peut-être que si j'en avais trouvé le propriétaire : car ici c'est véritablement une œuvre de miséricorde. —

« Quant au commissaire dont vous me parlez, ma chère dame, lui dit-il ensuite en plaçant les deux pains dans le panier, je ne puis vous être d'aucune utilité, car je dois vous avouer qu'étant étranger je ne connais pas du tout cette ville. Cependant si je rencontre quelque homme qui la connaisse

mieux que moi, qui ait un peu d'humanité, et à qui l'on puisse parler, je ne manquerai pas de l'informer de votre position. »

La femme lui adressa de nouvelles prières, et elle lui donna le nom de la rue, afin qu'il pût lui-même l'indiquer.

« Vous pourriez peut-être aussi, reprit Renzo, me rendre un important service, me faire une véritable charité. Ne vous serait-il pas possible de m'enseigner où se trouve situé l'hôtel de ***, qui est habité par de grands seigneurs milanais? »

« Je sais qu'il existe dans la ville un hôtel de ce nom; mais je ne saurais vous dire dans quel quartier il se trouve. En vous avançant dans l'intérieur par cette rue, vous rencontrerez quelqu'un qui vous l'enseignera. N'oubliez pas de lui parler aussi de nous. »

« Soyez bien sûre que je n'y manquerai pas, » dit Renzo; et il continua son chemin.

A chaque pas, il voyait s'accroître et s'approcher une rumeur qu'il avait déjà commencé à entendre lorsqu'il s'était arrêté sous

les fenêtres de la pauvre femme, un bruit de voitures et de chevaux, mêlé au tintement des sonnettes, et, par intervalles, au claquement des fouets et à de grands cris. Il regardait, mais ne découvrait rien. Parvenu à l'extrémité de cette rue tortueuse, et arrivé sur la place de San-Marco, le premier objet qui frappa ses regards furent deux poutres élevées avec une corde et des poulies; et il ne tarda pas à reconnaître (c'était une chose ordinaire à cette époque) l'horrible instrument de la torture. On l'avait placé non-seulement dans cet endroit, mais encore sur toutes les places et dans les rues les plus spacieuses, afin que les délégués de chaque quartier, revêtus à cet effet de l'autorité la plus arbitraire, pussent y faire appliquer immédiatement quiconque leur aurait paru coupable, soit parmi les habitants séquestrés qui sortiraient de leur maison, soit parmi les employés qui refuseraient d'obéir, soit enfin parmi les autres individus: c'était un de ces remèdes extrêmes et inefficaces dont, à cette époque, et surtout dans ces circon-

stances, on faisait usage avec si peu de modération.

Or, tandis que Renzo regarde cette fatale machine, en cherchant à deviner dans quelle intention on l'a élevée en cet endroit, il entend s'approcher le bruit, et voit paraître à l'angle de l'église un homme qui agitait une sonnette : c'était un appariteur, et, derrière lui, on apercevait deux chevaux qui, allongeant le cou et tremblant sur leurs jambes, s'avançaient avec peine, traînant un char rempli de morts, à la suite duquel en venait un second, puis trois semblables; des monatti, qui marchaient à côté des chevaux, les pressaient tour à tour du fouet, de l'aiguillon et de leurs jurements. Ces morts étaient la plupart nus, quelques-uns enveloppés sans précaution dans des linceuls en lambeaux, et ils étaient tous amoncelés, entrelacés, semblables à un amas de couleuvres qui se déploient lentement aux premières chaleurs du printemps : à chaque obstacle, à chaque secousse, on voyait ces monceaux funestes trembler et s'écrouler hideusement :

des têtes suspendues, des chevelures de femme renversées, des membres traînant sur les roues, prouvaient à l'œil épouvanté comment un pareil spectacle pouvait devenir plus misérable et plus horrible encore.

Le jeune homme s'était arrêté dans l'angle de la place, près de la barrière du canal, et il priait pour ces morts inconnus. Une affreuse pensée vint le glacer d'effroi. — Là, peut-être, sous cet amas d'infortunés.... ô mon Dieu ! faites que ce malheur ne soit point arrivé ! détournez de moi une si cruelle idée. —

Lorsque le convoi funèbre eut disparu, il se remit en marche et traversa la place, en prenant la rue qui longe le canal à main gauche, sans autre motif de préférence, que de ne pas suivre les chars qui étaient passés de l'autre côté. Bientôt il arriva, par le Pont-Marcellino, dans la rue de Borgo-Nuovo. En observant attentivement, toujours dans le dessein de trouver une personne à laquelle il pût demander quelques renseignements, il aperçut à l'autre extrémité un prêtre en

pourpoint, ayant un bâton à la main, arrêté près d'une porte entr'ouverte, la tête penchée et prêtant l'oreille; et peu d'instants après, il le vit lever la main et donner sa bénédiction. Il conjectura, ce qui était vrai en effet, que cet ecclésiastique venait de confesser quelque malade, et il se dit: — Voici mon homme. Si un prêtre, au moment où il remplit ces augustes fonctions, n'a pas un peu de douceur et de charité, il faut qu'il n'y en ait plus dans ce monde.

Cependant le prêtre, après avoir quitté la porte, venait à la rencontre de Renzo, en marchant avec beaucoup de précaution dans le milieu de la rue. Lorsqu'il ne se trouva plus qu'à cinq ou six pas de lui, Renzo ôta son chapeau, et lui fit signe qu'il désirait lui parler, en s'arrêtant toutefois, afin de lui faire comprendre qu'il ne voulait pas l'aborder d'une manière trop indiscrète. Celui-ci, à son tour, s'arrêta pour l'écouter, inclinant son bâton devant lui, comme pour s'en faire un rempart contre son interlocuteur. Renzo lui adressa sa demande, à la-

quelle le prêtre satisfit non-seulement en lui indiquant le nom de la rue où la maison était située, mais encore en lui traçant un peu la route qu'il devait suivre, parce qu'il vit bien que le pauvre garçon en avait besoin, c'est-à-dire, en lui nommant à droite et à gauche les places et les sept ou huit rues qu'il devait traverser pour y arriver.

« Que Dieu veille sur vous dans ces temps de misère et pour toujours, » dit Renzo ; et comme l'ecclésiastique se disposait à s'en aller : « J'ai encore une grâce à vous demander, » ajouta-t-il, et il lui fit part de l'abandon dans lequel avaient été laissés cette pauvre femme et ses petits enfants. L'homme de bien le remercia de lui avoir fourni cette occasion de porter un secours si nécessaire, et il s'éloigna, en lui disant qu'il allait avertir ceux que ce soin regardait.

Renzo, après l'avoir salué, s'éloigna de son côté ; et en marchant, il cherchait à se faire à lui-même une répétition de son itinéraire, afin de se trouver le moins possible dans la né-

cessité de prendre de nouvelles informations. Mais on ne pourrait imaginer combien cette opération lui fut pénible, moins peut-être pour les erreurs qu'il pouvait commettre, qu'à cause d'un nouveau trouble qui s'était élevé dans son âme. Le nom de cette rue, l'indication du chemin, avaient redoublé ses alarmes. C'était une instruction qu'il avait souhaitée, qu'il avait demandée, et sans laquelle il ne pouvait rien faire, et en la lui donnant, on ne lui avait rien dit qui pût lui faire présager, lui faire soupçonner même quelque malheur; mais, hélas! cette idée plus distincte d'un terme plus rapproché où il sortirait d'un doute important, où il pourrait s'entendre dire: Elle existe encore, ou s'entendre dire : Elle n'est plus; cette idée s'était présentée à lui avec tant de puissance, que, dans cet instant, il aurait préféré se trouver encore dans une entière obscurité, être au début du voyage dont il touchait le terme. Cependant, il recueillit son courage, et se dit à lui-même : — Si je commence à faire l'enfant, les choses n'en iront

pas mieux ; allons ; — et, un peu ranimé, il poursuivit son chemin, et s'enfonça dans la ville.

Quelle ville ! et quel était en comparaison de son état actuel celui où elle avait été, dans le cours de l'année précédente, par suite de la famine !

Renzo se trouvait précisément dans l'un des quartiers les plus ravagés, dans celui que l'on appelle le *Carrobio* de la Porte-Neuve. (Il y avait alors une croix à l'entrée du cours, et en face, dans l'emplacement où se trouve aujourd'hui Saint-François de Paule, une vieille église dédiée à sainte Anastasie.) Les effets de la contagion y avaient été si terribles, que le petit nombre de malheureux qui avaient survécu au fléau avaient été forcés de s'éloigner. Ainsi, tandis que le regard du voyageur était frappé à l'aspect de cette triste solitude, l'âme était douloureusement affectée par les signes et les vestiges de cette population qui n'existait plus. Renzo doubla le pas, ranimé par la pensée que le terme de sa course ne devait pas être si rap-

proché, et avec l'espoir qu'avant d'y parvenir, il trouverait, du moins en partie, la scène changée; et, en effet, non loin de là il arriva dans un lieu que l'on pouvait encore appeler la cité des vivants ; mais quelle cité encore ! et quels vivants ! Toutes les portes étaient fermées par le soupçon et par la terreur, à l'exception de celles qui avaient été ouvertes, soit par la fuite des habitants, soit par l'envahissement des malfaiteurs ; d'autres étaient condamnées en dehors, parce que les maisons renfermaient des gens morts ou malades de la peste; d'autres encore étaient marquées d'une croix noire, destinée à faire connaître aux monatti qu'il y restait des morts à enlever : et ces indications avaient été placées au hasard selon qu'il s'était trouvé ici plutôt que là un commissaire de la Santé ou un autre officier pour remplir les mesures prescrites. Partout on voyait des meubles infects, des vêtements, des linceuls jetés des fenêtres ; quelquefois les corps d'infortunés frappés d'une mort soudaine dans la rue, et qui y demeuraient

jusqu'à ce qu'un char passât pour les recueillir, ou des corps tombés des chars mêmes, ou jetés par les croisées, tant la persévérance et la fureur du désastre avaient endurci les âmes et les avaient privées de tout sentiment de pitié, de tout respect humain! Partout avait cessé le bruit des travaux, le fracas des voitures, les cris des marchands, le murmure des voyageurs, et il était rare que ce silence de la mort fût interrompu par une autre cause que le bruit des chars funèbres, les plaintes des mendiants, les gémissements des malades, les cris des frénétiques, les vociférations des monatti. Au point du jour, à midi et le soir, la cloche de la cathédrale invitait les habitants à réciter les prières ordonnées par l'archevêque; les cloches des autres églises répondaient à ce signal; et alors on voyait des personnes paraître à la fenêtre et prier en commun : on entendait un murmure confus de paroles et de gémissements, qui inspirait une tristesse mêlée de quelque soulagement.

Les deux tiers environ des habitants avaient succombé ; la plupart des autres étaient languissants ou avaient pris la fuite, et le concours du dehors était réduit presque à rien : parmi le petit nombre de ceux qui restaient, l'on n'en eût, dans un long intervalle, rencontré que par hasard un seul qui ne portât pas quelques signes étranges annonçant un funeste changement de choses. On voyait les hommes du plus haut rang, sans cape ni manteau, partie alors indispensable de leur costume ; les prêtres sans soutane, les moines sans froc ; enfin on avait abandonné tous les vêtements qui, par leurs plis flottants, pouvaient produire un contact plus facile, ou fournir aux onctueurs (ce que l'on craignait encore plus que tout le reste) les moyens d'exécuter leurs criminels desseins. Indépendamment du soin que l'on prenait de ne porter que le moins de vêtements possible et de les faire très-étroits, chacun était négligé dans sa personne. Chez ceux qui avaient continué de porter la barbe longue, elle était deve-

nue d'une grandeur démesurée, et les autres, qui d'ordinaire la rasaient, l'avaient laissée croître ; tous avaient les cheveux longs et en désordre, non-seulement à cause de la négligence que produit un long abattement, mais parce que les barbiers étaient devenus suspects depuis que l'un d'eux, Giangiacomo Mora, avait été arrêté et condamné comme un onctueur fameux, et ce nom, longtemps après, conserva une infâme célébrité, tandis qu'il méritait les souvenirs et les regrets de la pitié. La plupart des habitants portaient d'une main un bâton et quelquefois un pistolet pour avertir et menacer quiconque aurait tenté de s'approcher d'eux, tandis que dans l'autre ils tenaient des pastilles odorantes, des boules de métal ou de bois, creuses et remplies d'éponges imbibées de vinaigres préparés, et en marchant ils en respiraient de temps en temps, ou les tenaient toujours à leur visage. Quelques-uns portaient, suspendue à leur cou, une petite fiole remplie de mercure, persuadés qu'il avait la vertu d'absor-

ber les émanations pestilentielles, et ils avaient soin de le renouveler de temps en temps. Les gentilshommes non-seulement parcouraient les rues sans leur cortége ordinaire, mais on les voyait, un panier sous le bras, aller recueillir les provisions nécessaires à leur subsistance. Quand, par hasard, deux amis se rencontraient vivants dans la rue, ils se saluaient de loin avec précipitation et en silence. En cheminant, chacun trouvait une occupation pénible à éviter les obstacles dégoûtants et mortifères qui étaient épars sur le sol et l'encombraient même par intervalle. Chacun cherchait à tenir le milieu de la rue par la crainte des objets plus funestes qu'on pouvait jeter des fenêtres, par la crainte des poudres empoisonnées que l'on disait avoir été répandues de ces fenêtres sur les passants, par la crainte des murailles qui pouvaient être enduites de substances vénéneuses. Ainsi l'ignorance, sage, prudente à contre-temps, ajoutait des misères aux misères, et excitait de fausses terreurs en com-

pensation des craintes raisonnables et salutaires qu'elle avait comprimées dans le principe.

Tel était le spectacle le moins horrible et le moins digne de compassion qu'offraient les habitants préservés, et qui jouissaient de quelque aisance ; mais, après tant de scènes de misère, et en songeant à celle plus profonde qui doit encore frapper nos regards, nous les détournerons des malades, des mendiants, des enfants, des femmes qui se traînaient sur la voie publique. Et pourtant le voyageur devait trouver un triste soulagement dans ce qui nous paraît le comble des maux, en voyant à quoi était réduite la population de la ville.

Renzo avait déjà fait une grande partie de son chemin au milieu de cette immense scène de désolation, lorsqu'il entendit, à quelque distance d'une rue par laquelle il devait passer, un bruit confus, dans lequel on distinguait le tintement horrible et habituel des sonnettes.

A l'entrée de cette rue, qui était une des

plus spacieuses de la ville, il découvrit quatre chars arrêtés, et, comme dans un marché aux grains, il vit des hommes aller et venir, charger et renverser des sacs: c'étaient des monatti qui entraient dans les maisons, ou qui en sortaient avec un fardeau sur les épaules, et le déposaient sur les chars, quelques-uns revêtus de leurs habits rouges, quelques autres sans cette marque distinctive, et beaucoup en ayant une autre plus odieuse encore, des plumes et des rubans de diverses couleurs, que ces misérables portaient comme des signes de joie au milieu de ce deuil public. Par intervalles, on entendait une voix lugubre crier de quelque fenêtre: « Par ici, monatti! » Et d'un ton encore plus sinistre, on entendait sortir de cette triste foule une voix rude qui répondait: « Dans un moment! » Et l'on entendait même les voisins se plaindre et les exciter à mettre plus d'empressement; mais les monatti leur répondaient par des injures.

Entré dans cette rue, Renzo pressa le pas, détournant ses regards de ce douloureux

spectacle, et n'y prêtant d'attention que celle qui était nécessaire pour l'éviter, lorsque ses yeux se portèrent sur un objet qui excitait une pitié singulière, une pitié qui forçait l'âme à le contempler, de sorte qu'il s'arrêta, pour ainsi dire, malgré lui.

Une femme dont l'aspect annonçait une jeunesse avancée, mais non passée entièrement, sortait de l'une de ces maisons, et s'avançait vers le convoi : on distinguait dans ses traits les restes d'une beauté voilée et obscurcie, mais non détruite par l'excès des chagrins et une langueur mortelle, cette beauté à la fois douce et majestueuse que l'on voit briller dans le sang milanais. Sa démarche était pénible, mais non chancelante ; ses yeux ne répandaient pas de larmes, mais ils paraissaient en avoir beaucoup versé ; il y avait dans cette douleur je ne sais quoi de calme et de profond qui annonçait une âme qui en était abreuvée et y était livrée tout entière. Mais ce n'était pas seulement son aspect qui, parmi tant de misères, la recommandait aussi particulièrement à la

commisération, et ranimait en sa faveur ce sentiment désormais affaibli ou presque éteint dans tous les cœurs. Elle portait dans ses bras une petite fille d'environ neuf ans, morte, mais parée, dont les cheveux étaient séparés sur le front, vêtue d'une robe d'une éclatante blancheur, comme si ses mains l'eussent ornée pour une fête promise depuis longtemps, en récompense de sa sagesse. Elle ne la tenait pas couchée, mais appuyée sur un de ses bras, le cœur placé contre son cœur; et l'on aurait pu croire qu'elle respirait encore, si sa main délicate et blanche comme la cire n'eût tombé languissamment, et si sa tête n'eût reposé sur l'épaule de sa mère avec un abandon plus puissant que celui du sommeil: de sa mère! car alors même que la ressemblance de leurs visages ne l'eût pas révélé, on l'aurait lu dans les traits de celui où se peignait encore le sentiment de l'existence.

Tout à coup un affreux monatto s'approche de cette femme et cherche à lui enlever son précieux fardeau, toutefois avec l'expres-

sion d'un respect inaccoutumé et d'une hésitation involontaire. Mais celle-ci se retirant en arrière et dans une attitude qui n'annonçait ni courroux ni mépris : « Non, lui dit-elle, ne m'en privez pas encore; je veux la déposer moi-même sur le char funèbre. » Puis, laissant tomber une bourse dans les mains du monatto, elle ajouta : « Prenez cet or, et promettez-moi de ne lui rien ôter ni de sa parure ni de ses vêtements, de ne pas souffrir que des étrangers osent porter la main sur elle, et de la déposer ainsi dans la tombe. »

Le monatto mit sa main droite sur son cœur; puis, ému et subjugué, bien plus par ce nouveau sentiment que par cette récompense inattendue, il s'empressa de faire sur le char un peu de place pour cette pauvre petite créature. L'infortunée mère, après avoir donné à sa fille un baiser sur le front, la plaça sur le char comme sur un lit, l'y arrangea avec soin, la couvrit d'un linceul, et lui adressa ces tristes paroles : « Adieu, Cécile! repose en paix! ce soir, nous irons

te retrouver pour ne plus nous séparer de toi. En attendant, adresse pour nous tes innocentes prières à l'Éternel, tandis que je prierai pour toi et pour les autres infortunés. » Puis, se tournant de nouveau vers le monatto : « Ce soir, lorsque vous reviendrez, lui dit-elle, vous monterez pour me prendre, et peut-être ne serai-je pas seule. »

A ces mots, elle rentra dans sa maison ; et, un instant après, elle parut à la fenêtre, tenant dans ses bras une autre de ses filles, plus jeune et encore vivante, mais dont le visage portait les empreintes de la mort. Elle resta à contempler ces indignes obsèques de la première, jusqu'à ce que le char se mît en mouvement, et aussi longtemps qu'elle put le suivre de ses regards, puis elle disparut. Et que pouvait-elle faire, sinon déposer sur son lit l'unique enfant qui lui restait, s'y placer et mourir avec elle? Comme la fleur qui, élevant sa tige majestueuse, tombe, avec le bouton encore caché dans son calice, sous les coups de la faux qui détruit toutes les herbes de la prairie.

« O mon Dieu ! s'écria Renzo, exaucez sa prière ! et recevez-la dans votre sein, elle et cette innocente créature : elles ont assez souffert pour mériter votre miséricorde ! »

Revenu de cette émotion profonde, et tandis qu'il cherchait à se rappeler son itinéraire, Renzo vit, d'un autre côté, une foule confuse qui s'avançait, et il s'arrêta pour la laisser passer. C'étaient des malades que l'on conduisait au lazaret : les uns, qu'on y menait par force, résistaient inutilement, criaient en vain qu'ils voulaient mourir dans leur lit, et répondaient par des imprécations impuissantes aux menaces et aux ordres des monatti qui les dirigeaient ; les autres marchaient en silence, sans aucune apparence de douleur, sans espoir, comme des insensés : c'étaient des femmes avec de petits enfants dans leurs bras ; de jeunes enfants épouvantés par ces cris, par ces menaces, par cette foule, bien plus que par l'idée confuse de la mort, qui imploraient tout en larmes les secours de leur mère, et demandaient à rester près du foyer domes-

tique. Hélas! cette mère, peut-être, qu'ils appelaient à grands cris, qu'ils croyaient avoir laissée reposer sur son lit, s'y était jetée tout à coup oppressée par la maladie, privée de sentiment, pour être transportée sur un char funèbre au lazaret ou dans la tombe, si ce char avait trop tardé à venir. Peut-être, ô malheur digne de larmes encore plus amères! cette mère, accablée sous le poids de ses souffrances, avait tout oublié, même ses enfants, et n'avait plus eu qu'une pensée, celle de mourir en paix. Cependant, au milieu de cette immense confusion, on voyait encore quelques exemples de constance et de piété: des pères, des frères, des fils, des époux, soutenaient les êtres qui leur étaient chers, et les accompagnaient en leur donnant de tendres consolations; de jeunes garçons, de jeunes filles suivaient aussi leurs plus jeunes frères, et, avec la sagesse et la pitié d'un autre âge, les excitaient à l'obéissance, et leur assuraient qu'on les conduisait dans un lieu où des hommes pleins d'humanité prendraient soin de les guérir.

Au milieu de la tristesse et de l'attendrissement que de pareilles scènes produisaient en lui, notre voyageur éprouvait une sollicitude plus vive pour des intérêts qui le touchaient plus directement. La maison qu'il cherchait devait être voisine de cet endroit, et qui sait si parmi ces infortunés?... Mais la foule, en s'écoulant tout entière, ayant mis fin à ce doute, il s'adressa à un monatto qui venait derrière lui, et il lui demanda où était située la maison de Don Ferrante. « Vas-t'en au diable, rustaut! » fut la réponse qu'il en reçut. L'envie ne lui vint pas de répliquer; mais ayant aperçu à quelques pas un commissaire qui fermait la marche et avait l'air un peu plus humain, il lui adressa la même question. Celui-ci, lui montrant avec son bâton la partie d'où il venait, lui dit: « La première rue à droite et le dernier hôtel à gauche. »

Le jeune homme, dont le trouble s'était augmenté, se dirige précipitamment vers ce point. Dès qu'il se trouve dans la rue, il distingue aussitôt cette maison parmi les

autres, moins apparentes et plus modestes. Il s'approche de la porte qui est fermée, pose la main sur le marteau et l'y tient suspendue comme s'il tirait de l'urne un bulletin d'où dépendrait le sort de son existence. Enfin il lève le marteau et frappe avec fermeté.

Au bout de quelques instants, on entr'ouvre une fenêtre; une femme s'y montre à peine, regardant vers la porte d'un air ombrageux qui semble dire : Sont-ce des monatti? des voleurs? des commissaires? des onctueurs? ou des démons?

« Madame, dit Renzo en levant la tête, mais d'une voix mal-assurée, n'y a-t-il pas au service de cette maison une jeune villageoise que l'on nomme Lucie? »

« Elle n'y est plus, retirez-vous, » répondit la femme, en montrant l'intention de fermer la fenêtre.

« Un moment, par charité! dites-moi, je vous prie, où est-elle maintenant? »

« Au lazaret; » et elle voulait fermer de nouveau.

« Attendez un seul instant, pour l'amour

du Ciel ! Est-elle atteinte de la peste ? »

« Sans doute : voilà quelque chose de bien rare, n'est-ce pas ? allons, retirez-vous. »

« Encore un mot, je vous en supplie. Était-elle bien malade ? Depuis combien de temps est-elle... ? »

Mais cette fois la femme referma la fenêtre.

« Madame ! ma bonne dame ! un mot par charité ! au nom de ceux que vous avez perdus ! je ne réclame de vous aucun bienfait. » C'était comme s'il eût parlé à des rochers.

Affligé de cette nouvelle, et contrarié de la prompte retraite de cette femme, Renzo saisit encore le marteau, et, appuyé sur la porte, il le serrait avec force, et le levait pour frapper de nouveau, puis il le tenait suspendu. Dans cette agitation, il se retourna pour voir s'il n'apercevrait pas un voisin dont il pourrait obtenir une meilleure information, quelques renseignements, quelques lumières. Mais la première, l'unique personne qu'il découvrit, fut une autre femme, distante d'environ vingt pas, et qui, avec un visage où se peignaient la terreur, la colère, l'im-

patience et la méchanceté, ouvrait la bouche comme pour crier de toutes ses forces ; mais retenant sa voix et levant ses deux bras décharnés, elle semblait vouloir appeler du monde, sans que quelqu'un s'en aperçût. Quand le regard de Renzo vint à rencontrer le sien, elle devint encore plus affreuse, et tressaillit comme une personne qui se trouverait surprise. « Comment diable... ! » commençait Renzo, en levant les mains vers cette femme ; mais celle-ci, ayant perdu l'espoir de le faire saisir à l'improviste, laissa échapper le cri qu'elle avait comprimé jusqu'alors : « C'est un onctueur ! arrêtez-le ! c'est un onctueur ! »

« Qui ? moi ? maudite sorcière ! Tais-toi ! » s'écria Renzo ; et il courut sur elle pour l'effrayer et la contraindre à se taire. Mais il jugea bientôt qu'il serait plus prudent de songer à sa sûreté. Au cri de cette femme, des gens accouraient de toutes parts, non pas en aussi grand nombre que cela aurait eu lieu, trois mois auparavant, dans une circonstance semblable, mais beaucoup plus

qu'il n'en fallait pour assommer un homme. Dans le même instant, on ouvrit de nouveau la fenêtre, et la femme désobligeante s'y montra cette fois plus à découvert, et se mit aussi à crier : « Arrêtez-le! c'est un de ces scélérats qui se répandent dans la ville pour empoisonner les portes des honnêtes gens. »

Après un léger examen, Renzo reconnut qu'il valait mieux leur échapper que de chercher à se justifier : il jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer de quel côté il y avait le moins de monde, et il s'enfuit de toutes ses forces. Il renversa d'un coup de poing un homme qui lui barrait le passage : d'un second coup dans la poitrine, il fit reculer de plusieurs pas un autre individu qui venait sur lui, et il continua sa course, prêt à repousser ceux qui tenteraient de l'interrompre. La rue était déserte devant lui ; mais derrière ses épaules, il entendait résonner plus violemment à ses oreilles ces cris menaçants : « Arrêtez-le ! c'est un onctueur ! » et il distinguait le bruit des pas des plus agiles de ses ennemis. Sa colère alors devint de la

fureur; ses craintes se changèrent en désespoir, ses yeux se voilèrent; il saisit son couteau et s'arrêta; puis, d'un ton menaçant, se tournant vers ceux qui le poursuivaient et leur montrant la lame étincelante, il leur cria : « Que celui d'entre vous qui a du cœur vienne me trouver, misérables! voici l'instrument dont je me servirai pour lui faire une onction. »

Mais il vit avec surprise et avec un sentiment confus de satisfaction que ceux qui le poursuivaient s'étaient arrêtés à quelque distance, comme s'ils éprouvaient de l'hésitation, et qu'ils continuaient leurs cris, en faisant des signes à des gens qui se trouvaient derrière lui. Il se retourna, et il découvrit (le trouble qui l'agitait ne lui avait pas permis de s'en apercevoir un instant auparavant) un char qui s'avançait, et puis une file de ces chars funéraires avec leurs accessoires accoutumés; et plus loin, il vit un petit groupe d'individus qui auraient bien voulu, de leur côté, tomber sur l'onctueur; mais le même obstacle les retenait. En se voyant

ainsi entre deux feux, il lui vint dans l'esprit que ce qui était pour ces gens un sujet d'épouvante, pouvait devenir pour lui un moyen de salut; il remit son couteau, reprit sa course vers les chars, dépassa le premier, et, apercevant dans le second un large espace vide, il prit ses mesures et sauta dedans.

« Bravo ! » s'écrièrent d'une commune voix les monatti qui suivaient le convoi les uns à pied, les autres assis sur les chars, et d'autres enfin, pour dire la vérité, tout horrible qu'elle soit, assis sur les cadavres mêmes, en vidant une énorme bouteille qui circulait à la ronde. « Bravo ! c'est un coup de maître ! »

« Tu es venu te mettre sous la protection des monatti : sois sûr que tu es en sûreté comme si tu t'étais réfugié dans une église, » lui dit l'un des deux qui se trouvaient sur le char dans lequel il s'était jeté.

A l'approche du convoi, les ennemis avaient, pour la plupart, fait volte-face, et ils s'en allaient en criant toujours : « Arrêtez-le ! c'est un onctueur ! » Quelques-uns se

retiraient plus lentement, et, s'arrêtant par intervalle, ils grinçaient les dents, et menaçaient Renzo, qui, du haut de son char, leur répondait en leur montrant le poing.

« Laisse-moi faire, » lui dit un monatto ; puis, arrachant aussitôt un des lambeaux qui couvraient un cadavre, il y fait un nœud, le prend par un des bouts, le lève comme une fronde vers ces gens opiniâtres, et semble vouloir le lancer contre eux, en leur criant : « Attendez, canailles ! » En voyant ce mouvement, ils s'enfuirent tous saisis d'horreur.

Parmi les monatti, il s'éleva un cri de triomphe, un bruyant éclat de rire, une exclamation commune, comme pour accompagner la déroute des adversaires du montagnard.

« Ah ! ah ! vois-tu comme nous savons protéger les braves gens ? dit ce monatto à Renzo. Un seul de nous vaut mieux que cent de ces poltrons. »

« Bien certainement, je puis dire que je vous dois la vie, répondit celui-ci ; et je vous en rends grâces de tout mon cœur. »

« Ce n'est rien, répliqua le monatto, tu le mérites bien, et l'on voit que tu es un brave garçon. Tu fais bien d'empoisonner cette canaille ; empoisonne, détruis tous ces misérables, qui n'ont de valeur qu'après leur mort ; qui, pour nous récompenser de la vie que nous menons, nous maudissent, et disent sans cesse que, quand la peste aura cessé, ils nous feront pendre jusqu'au dernier. Il faut qu'ils partent tous avant la contagion ; il faut que les monatti restent seuls pour chanter victoire et se divertir dans Milan. »

« Vive la peste et meure la canaille ! » s'écria l'autre ; et en portant ce beau toast, il approcha la bouteille de ses lèvres, et, la tenant des deux mains au milieu des cahots du char, il but à longs traits ; puis il l'offrit à Renzo en lui disant : « Tiens, bois à notre santé. »

« Je vous la souhaite à tous de bon cœur, dit Renzo ; mais je n'ai pas soif, et je n'ai pas du tout envie de boire en ce moment. »

« Tu as eu une belle peur, à ce qu'il pa-

raît, dit le monatto; tu m'as l'air d'un pauvre garçon : il faut avoir plus de fermeté quand on veut faire l'onctueur. »

« Chacun se tire d'affaire comme il peut, » dit l'autre.

« Passe-moi un peu la bouteille, dit un de ceux qui marchaient à côté du char : je veux boire aussi à la santé de son propriétaire, qui se trouve en si belle compagnie.... là, justement, je crois dans ce magnifique équipage. »

Et avec un rire affreux il désignait le char qui précédait celui où se trouvait le pauvre Renzo. Puis, composant son visage pour lui donner une expression sérieuse, plus horrible encore, il s'inclina devant le char, et reprit : « Permettez-vous, mon cher monsieur, qu'un pauvre monatto goûte du vin de votre cave? vous le voyez, nous avons une rude existence, et c'est nous qui vous avons mis en carrosse pour vous conduire à la campagne. Et puis, pour peu qu'ils en prennent, le vin fait mal à ces messieurs, tandis que les monatti ont un bon estomac. »

Et, au milieu des éclats de rire de ses compagnons, il prit la bouteille et la souleva ; mais avant d'y porter les lèvres, il se tourna vers Renzo, le regarda fixement, et lui dit avec l'accent d'une compassion moqueuse : « Il faut que le diable avec qui tu as fait un pacte soit bien jeune ; car, si nous ne nous étions pas trouvés là pour te sauver, il te donnait un pauvre secours. » Et parmi les nouveaux éclats de rire de ses camarades, il porta vigoureusement sa bouche sur la bouteille.

« Et nous ? » cria-t-on à haute voix du char qui précédait. Le coquin, après en avoir pris à son aise, remit à deux mains la bouteille à ses compagnons, et ils la firent circuler jusqu'à l'un d'entre eux, qui, l'ayant vidée, la saisit par le cou, la fit tourner en l'air deux ou trois fois, et la brisa sur le pavé, en s'écriant : « Vive la peste ! » Puis il entonna une horrible chanson, que tous les autres accompagnèrent en chœur. L'affreuse musique, mêlée au tintement des sonnettes, au bruit des roues et des chevaux, résonnait

dans le vide silencieux des rues, retentissait dans les maisons, et venait remplir d'amertume le cœur du petit nombre d'infortunés qui les habitaient encore.

Mais de quel inconvénient ne peut-on pas quelquefois tirer avantage? quel est celui qui ne peut paraître bon à quelque chose? Le danger qu'avait couru Renzo un moment auparavant lui avait rendu plus que tolérable la présence de ces morts et de ces vivants; et alors cette musique fut, pour ainsi dire, agréable à son oreille, parce qu'elle lui ôtait l'embarras d'une pareille conversation. Encore rempli d'agitation, il remerciait cependant en son cœur la Providence de l'avoir préservé de ce danger, sans éprouver ni faire le moindre mal, et il la suppliait de l'aider maintenant à se délivrer de ses libérateurs; puis il se tenait sur ses gardes et observait tour à tour les monatti et la rue, afin de saisir le moment favorable pour descendre doucement du char, sans leur fournir l'occasion de faire quelque rumeur, quelque scandale qui attirât les passants.

Au détour d'une rue, il crut reconnaître les lieux par où il passait: il les examina plus attentivement, et il les reconnut en effet à des indices certains. Savez-vous où il se trouvait? Sur le cours de la Porte-Orientale, sur cette route par laquelle il était arrivé si paisiblement et s'était sauvé avec tant de précipitation, environ vingt mois auparavant. Il se rappela aussitôt qu'elle conduisait directement au lazaret; et ce bonheur de se trouver justement sur son chemin, sans recherche, sans indication, il le regarda comme un bienfait particulier de la Providence, et comme un présage favorable. Sur cette route, venait à l'encontre des chars un commissaire qui criait aux monatti de s'arrêter : ils firent halte, et la chanson se changea en une bruyante conversation. Un des monatti qui se trouvaient sur le char de Renzo en était descendu. Le jeune montagnard dit à l'autre: « Je vous remercie de votre charité; que Dieu vous en récompense! » Et il sauta légèrement de l'autre côté.

« Va, sauve-toi, pauvre onctueur, répondit celui-ci, ce n'est pas toi qui dépeupleras Milan. »

Par bonheur, personne ne l'entendit. Le convoi était arrêté sur la gauche du cours : Renzo se dirige précipitamment vers la droite, et rasant le mur, il gagne le pont, le traverse, suit la route du faubourg, reconnaît le couvent des capucins, et, près de la porte, il aperçoit l'angle du lazaret et en découvre l'entrée. Déjà la scène extérieure qui se déploie à ses yeux lui donne une faible idée d'une scène plus vaste, plus diverse, et que la plume ne saurait décrire.

Le long des deux avenues qui, de ce côté, se présentent au voyageur, on voyait une affluence considérable : c'étaient des malades qui se rendaient au lazaret ou en revenaient; les uns, qui arrivaient, s'asseyaient ou tombaient sur les bords des fossés qui bornent la route, parce que leurs forces épuisées n'avaient pu les conduire jusque dans cet asile; les autres, qui en étaient sortis par désespoir, avaient également manqué de for-

ces pour aller plus loin. D'autres malades erraient à l'abandon comme des insensés, et la plupart étaient en effet privés de leur raison; celui-ci était occupé à dépeindre ses terreurs imaginaires à un malheureux qui succombait sous les efforts du mal; celui-là était en proie à la fureur, tandis qu'un troisième montrait de la joie comme s'il eût assisté à un spectacle agréable. Mais ce qui produisait l'effet le plus étrange au milieu de cette douloureuse allégresse, c'était une voix dont on entendait le chant non interrompu, et qui, ne paraissant pas sortir de ce misérable rassemblement, dominait cependant toutes les autres; elle répétait une chanson d'amour devenue populaire, gaie, vive, de celles que les Milanais nomment villanelles; et si, en se laissant guider par le son, on cherchait à découvrir ce joyeux chanteur, on voyait un infortuné assis paisiblement dans le fond du fossé qui borde l'enceinte du lazaret.

Renzo avait à peine fait quelques pas en suivant la partie méridionale de l'édifice,

lorsqu'une rumeur extraordinaire s'éleva dans le sein de cette multitude, et que l'on entendit un cri lointain. Il se leva sur la pointe des pieds, et vit un cheval qui courait d'une vitesse extrême, pressé par un pâle cavalier : c'était un frénétique qui, ayant vu l'animal en liberté près d'un char, avait sauté dessus ; il lui frappait le cou de son poing, et se servant de ses talons en guise d'éperons, il le pressait de toutes ses forces. Les monatti couraient après ce malheureux pour l'arrêter, et un nuage de poussière enveloppait cette scène.

Ainsi, le cœur déchiré par tant de misères, le jeune homme arriva devant la porte de cet édifice où s'en trouvaient rassemblées un plus grand nombre qu'il n'en avait vu d'éparses dans tout l'espace qu'il avait parcouru. Il en franchit le seuil, pénétra sous la voûte, et resta un moment immobile au milieu du portique.

CHAPITRE XXXV.

Que le lecteur se représente l'enceinte du lazaret peuplée de seize mille malades ; cette aire immense, encombrée, ici de cabanes et de tentes, là de chars et d'hommes ; ces deux longues files de loges à droite et à gauche, remplies de mourants ou de morts étendus sur des matelas ou sur de la paille, et, dans toutes les parties de cet asile des douleurs, un murmure, une agitation semblable au bruit lointain des flots. Au milieu de cette enceinte, on voyait s'agiter sans cesse, et de mille manières différentes, des convalescents, des frénétiques, des agents de l'administration. Tel fut le douloureux spectacle qui frappa les regards de Renzo et le força de s'arrêter comme malgré lui, spec-

tacle que nous n'avons pas l'intention de décrire en détail, parce qu'aucun de nos lecteurs ne nous en saurait gré; mais, en suivant notre jeune montagnard dans sa pénible course, nous nous arrêterons avec lui pour rendre compte de ses actions et des événements qui lui seront arrivés.

Depuis la porte, où il s'était arrêté, jusqu'au temple élevé au centre de l'enceinte, et de là jusqu'à la porte opposée, il existait un espace vide de cabanes et de constructions, dans lequel Renzo vit un grand nombre de chars qui enlevaient les morts, ainsi que des officiers et des capucins, qui dirigeaient cette opération et éloignaient les individus inutiles; craignant d'être lui-même écarté de cette manière, il se glissa entre les cabanes situées dans la partie droite, où il se trouvait accidentellement.

A mesure qu'il rencontrait un peu d'espace, il s'avançait de cabane en cabane, en y jetant un coup d'œil attentif, et observait ces visages abattus par les souffrances et glacés par la mort, afin de découvrir celui que

pourtant il frémissait d'y rencontrer. Mais déjà il avait parcouru un assez long intervalle et renouvelé souvent ce douloureux examen sans avoir aperçu une seule femme, et il conjectura qu'elles devaient se trouver dans un quartier particulier, sans pouvoir toutefois deviner dans quelle partie de cet immense établissement. De temps en temps il rencontrait des agents de l'administration aussi divers d'aspect et de costume, qu'était divers et opposé le principe qui donnait aux uns et aux autres la force de vivre en remplissant de pareils devoirs, l'anéantissement de tout sentiment de pitié dans les uns, dans les autres une pitié surnaturelle. Mais il n'était tenté de demander à aucun d'eux quelques renseignements pour ne pas se créer des difficultés, et il résolut de continuer ses recherches jusqu'au moment où il rencontrerait des femmes ; et en poursuivant sa course, il ne cessait d'observer les objets qui l'environnaient, contraint par instants de détourner ses regards de tant de misères. Mais de quel côté les porter, où les

reposer, si ce n'était sur des misères semblables?

L'air même et le ciel accroissaient encore, si quelque chose pouvait l'accroître, l'horreur de ce tableau. Le brouillard s'était peu à peu épaissi et changé en gros nuages qui, en se condensant de plus en plus, paraissaient présager un orage; mais, au milieu de ce ciel triste et sombre, apparaissait, comme au travers d'un voile épais, le disque du soleil, pâle, privé de rayons, qui jetait une lueur incertaine et répandait une chaleur pesante et morte. De moment en moment, au milieu de ce murmure immense et confus, on entendait le roulement du tonnerre, mais sourd, interrompu, inachevé, et, en prêtant l'oreille, on n'aurait pu distinguer de quel endroit il partait; on aurait cru entendre le bruit lointain de chars qui s'arrêteraient soudainement dans leur marche. Dans la campagne environnante, on ne voyait pas s'agiter une branche d'arbre, ni un oiseau aller s'y reposer ou s'en éloigner : l'hirondelle seule, s'élançant des toits du

lazaret, plongeait dans l'intérieur, comme pour raser la terre ; mais, effrayée par le mouvement qu'elle y rencontrait, elle reprenait rapidement son vol et s'enfuyait. C'était un de ces temps où, parmi une troupe de voyageurs, on n'en voit aucun rompre le silence; où le chasseur chemine pensif, les yeux fixés sur la terre ; où la jeune villageoise, en sillonnant son champ, interrompt sa chanson sans s'en apercevoir ; un de ces temps précurseurs de la tempête, où la nature, comme immobile au dehors et agitée d'un travail intérieur, semble oppresser tous les êtres, et ajoute je ne sais quoi de pénible à toute occupation, au loisir, à l'existence même. Mais, dans ces lieux, habités par les souffrances et par la mort, on voyait l'homme, déjà aux prises avec le mal, succomber sous le poids de cette oppression nouvelle ; on voyait les malades empirer visiblement, et, dans cette augmentation des douleurs, la dernière agonie devenait plus cruelle, les gémissements plus étouffés : peut-être ne s'était-il pas encore écoulé dans

ces lieux une heure si pleine d'amertume.

Déjà le jeune homme avait parcouru sans succès un grand nombre de ces cabanes, quand, dans la diversité des gémissements et dans la confusion du murmure, il commença à distinguer un mélange singulier, produit par le cri des enfants et le bêlement des chèvres, et il s'approcha d'une enceinte brisée, d'où partait ce son extraordinaire. Il y jeta un regard et aperçut, dans l'intérieur, des cabanes éparses, et, comme dans la grande enceinte, non pas les malades habituels, mais des enfants étendus sur des couvertures, des oreillers ou des morceaux de toile, ainsi que des nourrices et d'autres femmes occupées à leur prodiguer des soins; mais ce qui surtout attirait et fixait le regard, était un troupeau de chèvres mêlées à ces femmes généreuses et qui venaient à leur aide dans ce touchant emploi : c'était un hospice d'orphelins tel que les lieux et les circonstances avaient permis de l'établir. C'était vraiment un spectacle nouveau de voir quelques-unes de ces chèvres se

tenir tranquillement au-dessus de ces enfants, et leur abandonner leur lait, quelques autres accourir à leurs cris, comme guidées par un instinct maternel, s'arrêter auprès des pauvres petits solliciteurs, se placer au-dessus d'eux, bêler, s'agiter, comme si elles eussent demandé que l'on vînt au secours de l'un et de l'autre.

Çà et là se trouvaient des nourrices, assises et tenant des enfants dans leurs bras; quelques-unes les allaitaient avec une tendresse si vive, que l'on aurait pu douter si elles remplissaient ce doux soin par l'espoir d'une récompense, ou par cette charité spontanée qui vole au-devant des besoins et des douleurs. Une d'entre elles, dont les traits étaient empreints d'une profonde tristesse, ayant inutilement cherché l'aliment épuisé dans son sein, appelait tristement l'animal qui pouvait remplir ses devoirs. Une autre jetait un regard de complaisance sur le nourrisson qui s'était endormi dans ses bras, le baisait doucement, et allait le coucher dans une cabane. Mais une troi-

sième, abandonnant son sein à un nourrisson étranger, non pas avec négligence, mais d'un air préoccupé, levait les yeux vers le ciel : à qui s'adressait la pensée de cette femme, dans cette attitude, avec cette expression, si ce n'est à un enfant chéri qui peut-être, quelques instants plus tôt, avait rendu le dernier soupir en pressant le sein maternel ?

D'autres femmes plus âgées étaient occupées d'autres soins. Celle-ci accourait aux cris d'un petit innocent affamé, le recueillait dans ses bras et le portait auprès d'une chèvre qui broutait un tas d'herbe fraîche ; elle lui présentait l'aliment nourricier, grondant et caressant à la fois l'animal inhabile, pour qu'il se prêtât avec douceur à rendre le service qu'elle réclamait de lui. Celle-là courait éloigner une autre chèvre, qui maltraitait un petit malheureux, tout occupée à en nourrir un autre, tandis qu'une troisième promenait un enfant, et, le balançant dans ses bras, cherchait tantôt à l'endormir par ses chansons, tantôt à le calmer

par de douces paroles en l'appelant d'un nom qu'elle lui avait donné. Dans ce moment, un capucin, ayant une longue barbe blanche, vint, portant deux pauvres petits innocents qu'il venait de recueillir auprès de leurs mères inanimées, et l'une de ces femmes courut pour les recevoir, en jetant tour à tour les yeux sur les nourrices et sur le troupeau, afin de pouvoir sur-le-champ leur procurer les secours qu'ils ne pouvaient plus attendre de leur mère.

Plus d'une fois le jeune villageois, pressé par le soin qui l'occupait, avait détaché ses regards de cet intéressant spectacle, et plus d'une fois il les y avait reportés pour en jouir encore quelques instants.

Après s'y être arraché, il suivit l'enceinte jusqu'à ce qu'un groupe de cabanes qui s'y appuyait le forçât de changer de direction. Il suivit alors ces cabanes avec l'intention de regagner l'enceinte, de la tourner, et de découvrir du terrain. Mais tandis qu'il promenait ses regards pour s'éclairer sur le chemin qu'il devait prendre, une apparition

soudaine, passagère, instantanée, vint frapper ses yeux et troubler son esprit. Il vit, à cent pas de distance, passer et se perdre aussitôt à travers les tentes un capucin qui, même d'aussi loin, lui paraissait avoir la démarche, la contenance et la tournure du père Cristofore. Hors de lui, il court de ce côté, cherche dans tous les sens, et revoit enfin avec une joie extrême ce même religieux qui, s'éloignant d'une vaste marmite, une écuelle à la main, se dirigeait vers une cabane; puis il le voit s'asseoir sur le seuil, faire le signe de la croix sur l'écuelle qu'il tenait, et jetant un regard autour de lui, comme un homme qui est toujours sur ses gardes, commencer un modeste repas : c'était le père Cristofore lui-même.

Il nous suffira de peu de mots pour raconter l'histoire de ce bon religieux depuis l'instant où nous l'avons perdu de vue jusqu'à cette rencontre. Il n'avait pas quitté Rimini, et n'avait pas même songé à s'en éloigner, jusqu'au moment où la peste, qui avait éclaté à Milan, lui offrit l'occasion

qu'il avait si longtemps désirée de faire à ses semblables le sacrifice de son existence. Il demanda donc avec instance d'y être envoyé pour servir et assister les pestiférés. L'oncle de Rodrigo était mort ; et d'ailleurs les malheurs des temps réclamaient bien plus des infirmiers que des politiques, en sorte qu'il obtint sans difficulté l'emploi dangereux qu'il avait sollicité comme une faveur. Il se rendit aussitôt à Milan, et entra dans le lazaret, où il se trouvait depuis environ trois mois.

Mais la joie qu'éprouva Renzo en retrouvant son généreux protecteur ne fut pas un seul moment sans mélange ; en même temps qu'il acquérait la certitude que c'était bien lui, il recevait une douloureuse impression du terrible changement qui s'était opéré dans sa personne. Son corps était courbé, sa démarche lente et pénible, son visage éteint et décharné, et tout en lui annonçait une nature souffrante, épuisée, qui ne se soutenait que par un puissant effort de l'âme.

De son côté, le vieillard portait ses regards sur le jeune homme qui s'avançait vers lui, et qui, n'osant pas élever la voix, cherchait du geste à se faire remarquer et reconnaître. « Oh! père Cristofore! » lui dit-il ensuite, lorsqu'il fut assez près du religieux pour en être entendu sans crier.

« Est-ce bien toi? » dit celui-ci en posant son écuelle à terre et en se levant.

« Comment vous portez-vous, mon père? »

« Beaucoup mieux que tant d'infortunés qui nous environnent, » répondit le religieux; et sa voix était faible, éteinte, changée comme ses traits. Son œil seul avait conservé son ancienne vivacité; il avait même je ne sais quoi de plus brillant et de plus animé encore, comme si la charité, devenue sublime au terme de son œuvre, et heureuse de se sentir voisine de son principe, lui eût restitué un feu plus ardent et plus pur que celui que la maladie affaiblissait à chaque instant. « Mais toi, poursuivit-il, par quel événement te trouves-tu

dans ces lieux? Pourquoi viens-tu ainsi affronter la peste? »

« Grâce au Ciel, je l'ai eue, et je viens ici... pour y chercher... Lucie. »

« Lucie? quoi! elle serait au lazaret? »

« Elle y est : du moins j'espère que Dieu aura permis qu'elle y soit encore. »

« Mais est-elle devenue ta femme? »

« Oh! mon père! nous n'avons pas été mariés. Mais vous ne savez donc rien de ce qui nous est arrivé? »

« Non, mon enfant : depuis que Dieu m'a éloigné de vous, je n'ai plus rien appris à votre sujet; mais aujourd'hui qu'il t'envoie vers moi, je désire vivement savoir ce qui te concerne. Mais... et le décret de bannissement? »

« Vous savez donc quelque chose de la persécution que j'ai éprouvée? »

« Mais toi, qu'avais-tu donc fait? »

« Écoutez; si je prétendais dire qu'à Milan, ce jour-là, je n'ai pas manqué de jugement, je mentirais; mais je ne me suis rendu coupable d'aucune méchante action. »

« Je te crois, et j'en étais même déjà convaincu. »

« Maintenant je pourrai donc tout vous dire. »

« Attends un moment, » dit le religieux; et ayant fait quelques pas hors de la cabane, il appela : « Père Victor ! » Peu d'instants après, parut un jeune capucin auquel il dit : « Faites-moi la charité, père Victor, de veiller encore pour moi sur ces pauvres malheureux, pendant que j'en serai éloigné; et si quelqu'un d'eux venait à me demander, veuillez bien m'appeler, principalement celui que vous savez; s'il venait à donner le plus léger signe de connaissance, faites que j'en sois averti sur-le-champ. »

Le jeune religieux répondit qu'il n'y manquerait pas, et le vieillard, se tournant vers Renzo : « Entrons ici, lui dit-il. Mais, ajouta-t-il aussitôt en s'arrêtant, tu me parais bien fatigué, tu dois avoir besoin de prendre un peu de nourriture. »

« C'est vrai, dit Renzo : maintenant que

vous m'y faites songer, je me souviens que je suis encore à jeun. »

« Attends, » dit le religieux; et ayant pris une autre écuelle, il alla la remplir à la marmite et la mit entre les mains de Renzo: il le fit asseoir sur une paillasse qui lui servait de lit, puis il versa un verre de vin, qu'il plaça sur une petite table à côté de son convive, reprit son écuelle, et s'assit auprès de lui.

« Oh! père Cristofore! dit Renzo, est-ce vous qui devriez prendre tous ces soins? Mais vous êtes toujours le même, et je vous en remercie de tout mon cœur. »

« Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, dit le religieux: c'est la nourriture des pauvres, et, dans cet instant, on peut te compter parmi eux. Maintenant, apprends-moi ce que j'ignore de tes aventures; parle-moi de cette pauvre Lucie, et fais-le en peu de mots; le temps est précieux, et j'ai, comme tu vois, beaucoup d'occupation. »

Alors Renzo commença l'histoire de Lucie; il apprit au vieillard comment elle avait

trouvé un asile dans le monastère de Monza, comment elle en avait été enlevée..... A l'image de pareilles souffrances et de pareils dangers, en se rappelant que c'était lui qui avait conduit la pauvre innocente dans cette retraite, le bon religieux éprouva la plus vive inquiétude ; mais bientôt il se rassura en apprenant comment elle avait été miraculeusement délivrée, rendue à sa mère, et placée par elle auprès de Donna Praxède.

« Maintenant, je vais vous parler de moi, » poursuivit le narrateur ; et il lui raconta en abrégé la journée de Milan et sa fuite ; comment il avait toujours été depuis éloigné de sa maison, et comment aujourd'hui, que tout était en désordre, il s'était décidé à y aller ; comment il n'avait plus trouvé Agnès dans le pays; et enfin comment à Milan il avait su que Lucie se trouvait au lazaret. « Et je viens ici, ajouta-t-il, pour la chercher, pour m'assurer si elle existe encore, et si... elle veut encore m'épouser... parce que... quelquefois... »

« Mais quels renseignements t'a-t-on donnés ? demanda le religieux ; as-tu quelques

indices du quartier où elle a été conduite, de l'époque où elle a été amenée au lazaret ? »

« Pas le moindre, mon père ; si ce n'est qu'elle est ici, si Dieu a permis qu'elle s'y trouve encore. »

« Oh ! mon pauvre ami ! mais quelles recherches as-tu faites jusqu'à ce moment. »

« J'ai erré dans tous les sens, et je n'ai presque jamais rencontré que des hommes. J'ai bien supposé que les femmes devaient être dans un quartier séparé; mais je n'ai jamais pu parvenir à le découvrir. S'il en est ainsi, maintenant vous pourrez me l'enseigner. »

« Ne sais-tu pas, mon enfant, qu'il est défendu de pénétrer dans ce quartier aux hommes qui n'y sont pas appelés par leurs devoirs ? »

« Eh bien, si j'y allais, que pourrait-il m'en arriver ? »

« La règle est juste et sacrée, mon cher ami ; et si le nombre et le poids des maux ne permettent pas de la faire respecter dans toute sa rigueur, est-ce une raison pour qu'un honnête homme ose l'enfreindre ? »

« Mais, père Cristofore, dit Renzo, Lucie devait être ma femme; vous savez comment nous avons été séparés; vingt mois se sont écoulés pendant lesquels je n'ai fait qu'attendre et souffrir; je suis venu ici après avoir couru mille dangers, et... à présent...»

« Je ne sais que dire, » reprit le religieux, répondant plutôt à ses pensées qu'aux paroles du jeune homme, « tu es animé d'intentions pures, et il serait à désirer que tous ceux qui ont un libre accès dans ces lieux voulussent s'y comporter comme je suis certain que tu le feras. Dieu qui, assurément, bénit la persévérance de ton affection, ta fidélité à aimer et à rechercher celle qu'il t'avait donnée, Dieu qui est plus sévère que les hommes, mais aussi plus indulgent, n'examinera pas ce qu'il peut y avoir d'irrégulier dans cette manière de la chercher. Souviens-toi seulement que nous aurons tous deux à rendre compte de ta conduite en ces lieux, non pas aux hommes mais, à Dieu même. Allons, suis-moi. » A ces mots, il se leva, et avec lui

Renzo, qui, en prêtant toujours l'oreille à ses paroles, avait cependant résolu de ne pas lui parler, comme il se l'était proposé d'abord, de la promesse de Lucie. — S'il apprend cette circonstance, avait-il pensé, il me fera certainement d'autres difficultés. Ou bien je la trouverai, et nous aurons toujours le temps d'en parler ; ou... et alors !... à quoi cela servirait-il? —

Après l'avoir conduit à l'ouverture de la cabane qui se trouvait vers le nord, le religieux reprit : « Écoute-moi ; notre père Félix, qui est le supérieur du lazaret, conduit aujourd'hui dans un autre endroit, pour y passer la quarantaine, le petit nombre d'infortunés que l'on est parvenu à guérir. Tu vois cette chapelle dans le centre... » Et, levant sa main tremblante, il lui montrait à gauche la coupole du temple qui dominait les misérables tentes et se dessinait sur le fond grisâtre du ciel ; puis il ajouta : « C'est là qu'ils vont se réunir, afin de sortir processionnellement par la porte par laquelle tu dois être entré. »

« Ah ! c'est donc pour cela qu'on travaillait à désencombrer la route? »

« Justement : et tu dois aussi avoir entendu quelques coups de cette petite cloche. »

« J'en ai entendu un. »

« C'était le second : au troisième, ils seront tous rassemblés; le père Félix leur adressera une courte instruction, puis il se mettra en marche avec eux. Toi, à ce signal, tu iras te placer sur le bord du chemin que doit suivre la procession, et là, sans causer de trouble et sans être remarqué, tu pourras les voir passer et reconnaître si.... elle est parmi eux. Si Dieu n'a pas permis qu'elle s'y trouve, il faudra visiter ce quartier; » et il leva de nouveau la main en désignant la partie de l'édifice qu'il avait devant lui, et qui, avec le terrain qui l'avoisinait, était destinée aux femmes. « Tu verras une palissade qui sépare ce quartier de celui où nous sommes; mais elle est interrompue, ouverte en plusieurs endroits, de sorte que tu ne trouveras aucune difficulté à pénétrer! Une fois dans l'intérieur,

en ne faisant rien qui puisse éveiller le soupçon, on ne te dira probablement rien à toi-même; si cependant on te faisait quelques questions, tu répondrais que le père Cristofore de *** te connaît, et qu'il répond de toi. Alors tu la chercheras avec confiance..... avec résignation; car il ne faut pas oublier tout ce qu'a d'extraordinaire la demande que tu viens faire ici : tu demandes une personne vivante au lazaret! Sais-tu combien de fois j'ai vu se renouveler cette malheureuse population! combien j'ai vu périr de ces infortunés, et combien peu j'en ai vu se rétablir!... Va donc, et sois préparé à faire un sacrifice... »

« Je comprends, » interrompit Renzo, dont le visage devint sombre, et dont les yeux se troublèrent: « je comprends! je vais faire une soigneuse recherche dans toutes les parties du lazaret, d'une extrémité à l'autre... et si je ne la trouve pas!... »

« Si tu ne la trouves pas? » dit le religieux du ton sérieux de l'interrogation, et

avec un regard qui renfermait un avertissement.

Mais Renzo, à qui l'irritation de son cœur ôtait le jugement et le respect, poursuivit : « Si je ne la trouve pas, il est quelqu'un que je pourrai trouver. Soit à Milan ou dans sa criminelle demeure, soit à l'extrémité du monde ou dans les enfers, je le découvrirai le scélérat qui nous a séparés ; sans sa persécution, Lucie m'appartiendrait depuis vingt mois ; et si nous étions destinés à mourir, du moins nous serions morts ensemble. S'il existe encore, lui, je saurai bien le trouver... »

« Renzo ! » dit le religieux en le saisissant par un bras et en le regardant avec plus de sévérité encore.

« Et si je le trouve, continua le jeune homme entièrement aveuglé par la colère, si la peste n'en a pas déjà fait justice.... Il n'est plus ce temps où un lâche, entouré de ses braves, pouvait réduire les faibles au désespoir et s'en rire : un temps est venu où les hommes se rencontrent face à face,

et.... je me ferai justice moi-même! »

« Malheureux! » s'écria le père Cristofore, d'une voix qui avait repris toute sa force, « malheureux! » et sa tête, penchée sur sa poitrine, s'était relevée, ses joues s'étaient animées de leur ancienne vie, et le feu de ses yeux avait je ne sais quoi de terrible. « Regarde, malheureux! » et tandis que d'une main il secouait fortement le bras de Renzo, il promenait l'autre devant lui en lui montrant la plus grande étendue possible du douloureux tableau qui l'environnait. « Vois quel est celui qui châtie, qui juge et qui n'est pas jugé! Celui qui flagelle et qui pardonne! Mais toi, être misérable, tu veux te faire justice! Sais-tu bien ce que c'est que la justice? Va, malheureux, éloigne-toi! J'espérais... oui, j'avais espéré qu'avant ma mort, Dieu m'accorderait la consolation d'apprendre que ma pauvre Lucie existait encore, de la voir peut-être et de l'entendre me promettre qu'elle viendrait prier sur ma tombe. Mais tu m'as ravi mon espérance. Dieu ne l'aura pas laissée pour toi sur la terre; et

certes tu n'auras pas l'audace de te croire digne qu'il songe à te consoler. Il aura pensé à elle, parce qu'elle est de ces âmes auxquelles sont réservées les consolations éternelles. Va, éloigne-toi, je ne veux plus t'écouter davantage. »

Et en prononçant ces mots, il repoussa le bras de Renzo, et se dirigea vers une cabane voisine.

« Ah! mon père! » dit Renzo en le suivant d'un air suppliant, « voulez-vous donc me chasser si cruellement? »

« Comment! reprit le capucin d'une voix non moins sévère, oserais-tu exiger de moi de te consacrer le temps que je dois à ces pauvres affligés qui attendent que je leur annonce la miséricorde de Dieu, pour entendre tes cris de rage, tes projets de vengeance? Je t'ai écouté quand tu me demandais des consolations et des conseils; je me suis arraché à la charité pour la charité; mais maintenant que la vengeance remplit ton cœur, que veux-tu de moi? Éloigne-toi; j'ai vu mourir ici des offensés qui pardon-

naient, des offenseurs qui gémissaient de ne pouvoir s'humilier devant leurs victimes; j'ai pleuré avec les uns et avec les autres; mais avec toi, que puis-je faire? »

« Ah! je lui pardonne! oui, je lui pardonne avec sincérité et pour toujours!... » s'écria le jeune homme.

« Renzo! dit le religieux avec une sévérité plus douce, réfléchis, et dis-moi un peu combien de fois tu lui as déjà pardonné. »

Et ayant un moment gardé le silence sans recevoir de réponse, tout à coup il pencha la tête, et d'une voix encore plus adoucie, il reprit: « Tu sais pourquoi je porte cet habit! »

Renzo hésitait.

« Tu le sais, » reprit le vieillard.

« Je le sais, » répondit Renzo.

« Moi aussi j'ai haï, moi qui t'ai réprimandé pour une pensée, pour une parole; l'homme que je haïssais, que je haïssais avec fureur et depuis longtemps, je l'ai tué. »

« Oui, mais c'était un de ces hommes

puissants, qui se mettent au-dessus des lois et de la justice, un de ceux... »

« Tais-toi, interrompit le religieux : crois-tu que, s'il y avait une bonne raison de me justifier, je ne l'eusse pas trouvée dans le cours de trente années? Ah! que ne puis-je maintenant faire passer dans ton cœur le sentiment que j'ai toujours éprouvé depuis pour l'homme que je haïssais! Mais Dieu seul en a la puissance; puisse-t-il t'accorder cette faveur! Écoute, Renzo; il veille sur tes intérêts plus que toi-même : tu as pu penser à la vengeance; mais il a assez de force et de miséricorde pour t'arrêter, et il te fait une grâce dont un autre s'était montré trop indigne. Tu sais, tu l'as dit bien souvent, qu'il peut arrêter la main de l'homme puissant; mais apprends qu'il peut arrêter encore la main de l'homme vindicatif. Et parce que tu es pauvre, parce que tu es offensé, crois-tu qu'il ne puisse pas défendre contre toi celui qu'il a formé à son image? Crois-tu qu'il te laissera exécuter tes criminels projets? Non! Mais sais-tu ce que tu peux faire?

Tu peux haïr et te perdre; tu peux, à cause du sentiment que tu éprouves, éloigner de toi sa bénédiction; car, quelle que soit l'issue des événements, tu devras n'y voir qu'un châtiment, tant que tu n'auras pas pardonné, pardonné de manière à ne pouvoir plus dire: Je lui pardonne. »

« Oui, oui, dit Renzo, ému et plein de confusion, je comprends que je ne lui avais jamais pardonné sincèrement; je comprends que j'ai parlé comme un homme aveuglé, et non comme un chrétien; et maintenant, avec la grâce du Seigneur, je lui pardonne du fond de mon cœur. »

« Et si tu le voyais? »

« Je prierais le Seigneur de me donner de la résignation et de lui toucher le cœur. »

« Te souviendrais-tu que le Seigneur ne nous a pas dit seulement de pardonner à nos ennemis, mais qu'il nous a dit encore de les aimer! Te souviendrais-tu qu'il l'a aimé au point de mourir pour lui? »

« Oui, avec son secours. »

« Eh bien! viens le voir. Tu me disais, il

n'y a qu'un moment, Je le trouverai ; eh bien, tu le trouveras. Viens, et tu verras l'infortuné contre qui voulait s'armer ta haine, sur lequel tu voulais attirer des malheurs. »

Puis, ayant pris la main de Renzo, et la serrant comme aurait pu le faire un jeune homme, il partit; et celui-ci le suivit sans oser lui adresser la moindre question.

Après un court intervalle, le religieux s'arrêta à l'ouverture d'une cabane, fixa les yeux sur le visage de Renzo avec un mélange de sévérité et de tendresse, et il le fit entrer.

La première chose qui frappait la vue dans cette cabane, était un malade assis sur de la paille, mais qui n'était pas en danger, et pouvait même paraître voisin de sa convalescence. En apercevant le père, il secoua la tête d'une manière négative, comme s'il eût répondu à une question : celui-ci baissa la sienne avec tristesse et résignation. Pendant ce temps-là, Renzo, promenant ses regards avec une curiosité inquiète sur les autres objets, vit trois ou quatre malades, et en distingua un sur un matelas, enveloppé dans

un drap, et recouvert d'une cape en guise de couverture : il le regarda fixement, reconnut Don Rodrigo, et fit un pas en arrière ; mais le frère, en lui faisant de nouveau fortement sentir la main dont il le tenait, l'entraîna au pied du lit, et de l'autre main il lui montra l'homme qui s'y trouvait étendu. L'infortuné était immobile, les yeux ouverts, mais sans voir ; son visage, parsemé de taches noirâtres, portait les empreintes de la mort ; ses lèvres étaient noires et enflées : on eût dit la figure d'un cadavre, si une contraction violente n'eût révélé en lui une forte existence. De temps en temps sa poitrine était soulevée par une respiration pénible ; il serrait son cœur avec force de la main droite, dont les doigts livides étaient noirs à leur extrémité.

« Tu vois, dit le religieux, d'une voix basse et solennelle. Sa destinée peut être un châtiment ; mais elle peut être une miséricorde. Le sentiment que tu éprouves en ce moment pour cet homme qui t'a offensé, Dieu que tu as offensé aussi l'éprouvera

pour toi au dernier des jours. Bénis-le donc, et sois béni avec lui. Depuis quatre jours, ce malheureux est dans l'état où tu le vois, sans donner le moindre signe de connaissance. Peut-être le Seigneur est-il prêt à lui accorder une heure de résipiscence; mais il voulait en être prié par toi : peut-être veut-il que tu l'en pries avec l'innocente Lucie; peut-être réserve-t-il cette grâce à ta seule prière, à la prière d'un cœur affligé et plein de résignation; peut-être le salut de cet homme et le tien dépendent-ils maintenant de toi, d'un mouvement de pardon, de pitié.... d'amour! » Alors il se tut; puis joignant les mains, il inclina sa tête comme pour prier, et Renzo l'imita.

Ils étaient depuis quelques instants dans cette posture, lorsqu'on entendit la cloche retentir pour la troisième fois. Ils se levèrent tous deux comme de concert, et sortirent. Ils ne se firent l'un à l'autre ni demandes ni protestations : leurs visages parlaient pour eux.

« Va maintenant, reprit le religieux; va,

préparé à faire un sacrifice, à louer Dieu même, quelle que soit l'issue de tes recherches, et reviens m'en apprendre le résultat, afin que nous puissions le louer ensemble. »

Alors, sans ajouter un seul mot, ils se séparèrent : l'un alla reprendre ses pieux travaux; l'autre se dirigea vers la chapelle, qui ne se trouvait qu'à une petite distance de la cabane.

CHAPITRE XXXVI.

Qui aurait dit à Renzo, quelques heures auparavant, qu'au milieu d'une pareille recherche, dans les moments les plus incertains et les plus décisifs, son cœur se trouverait partagé entre Lucie et Don Rodrigo? Et cependant il était dans cette situation. Cette figure venait se mêler à toutes les images chères et terribles que l'espérance ou la crainte faisait naître tour à tour dans son âme; les paroles qu'il avait entendues auprès de ce lit de misère retentissaient encore au milieu des douloureuses incertitudes qui agitaient son esprit, et il ne pouvait achever une prière pour l'heureuse issue de son entreprise sans y rattacher celle qu'il avait commencée dans la cabane, et que le son de la cloche avait interrompue.

Le petit temple octogone qui s'élève au milieu du lazaret était, dans sa construction primitive, ouvert sur toutes ses faces, sans autre soutien que des pilastres et des colonnes, et se trouvait, pour ainsi dire, à jour. Chacun des côtés présentait un arceau sur deux entre-colonnes. Dans l'intérieur régnait un portique à l'instar de celui d'une église, composé de huit arceaux supportés par des pilastres et surmontés d'une petite coupole, qui correspondaient à ceux des frontons, de manière que l'autel, placé dans le centre, pouvait être aperçu des fenêtres de toutes les loges de l'enceinte, et presque de tous les points du lazaret. Aujourd'hui cet édifice a été approprié à un tout autre usage; les vides des côtés sont murés; mais l'ancienne disposition, restée intacte, indique encore très-distinctement et son ancien état et sa primitive destination.

A peine Renzo avait-il fait quelques pas, qu'il vit le père Félix paraître sous le portique du temple et s'avancer sous l'un des arceaux faisant face à la ville, au devant du-

quel s'était placée l'assemblée. Il s'aperçut bientôt, à l'attitude du religieux, qu'il avait commencé à prêcher.

Il se glissa entre les cabanes, de manière à atteindre l'extrémité de la foule, comme le bon frère le lui avait conseillé. Lorsqu'il y fut arrivé, il s'y tint en silence, et la parcourut du regard dans toute son étendue; mais il ne distinguait que les têtes des assistants qui se pressaient pour entendre l'homme de Dieu. Dans le milieu, on en voyait un certain nombre couvertes de mouchoirs et de voiles : ce fut là qu'il porta les yeux le plus attentivement; mais comme il ne pouvait rien découvrir de plus, il les tourna lui-même vers l'orateur. Il resta touché, pénétré de respect à la vue de cette figure vénérable, et, rassemblant le peu d'attention qu'il pouvait conserver durant une si pénible attente, il entendit cette partie du discours solennel :

« Accordons un souvenir à ces milliers d'infortunés qui sont sortis par cette porte; » et il désignait du doigt la porte qui conduit

au cimetière de San-Gregorio, qui formait alors, on peut dire, une seule et vaste fosse : « jetons un regard sur ces milliers qui restent encore ici, pleins d'incertitude sur l'issue par laquelle ils doivent sortir ; jetons aussi un regard sur nous-mêmes, en si petit nombre, qui avons été préservés. Que le Seigneur soit béni ! Qu'il le soit dans sa justice et sa miséricorde ! dans la mort et dans la vie ! qu'il soit béni dans le choix qu'il a daigné faire de nous ! Et pourquoi l'a-t-il voulu, mes enfants, si ce n'est pour se conserver un petit peuple, rendu meilleur par l'affliction, et enflammé par la reconnaissance? si ce n'est afin que, sentant plus vivement que la vie est un de ses dons, nous y mettions le prix que mérite un bien que nous tenons de lui, et nous l'employions à des œuvres dignes de lui être offertes? si ce n'est pour que le souvenir de nos souffrances nous rende compatissants et secourables envers nos semblables ? Tâchons surtout que ceux au milieu desquels nous avons craint, souffert, espéré, parmi lesquels

nous laissons des amis, des parents, et qui sont tous nos frères, soient édifiés de notre conduite, en même temps que leurs peines seront adoucies par l'espoir d'une délivrance prochaine. Fasse le Seigneur qu'ils ne puissent découvrir en nous ni une joie bruyante, ni une joie mondaine d'avoir échappé à la mort contre laquelle ils luttent encore! Qu'ils voient que nous nous éloignons en rendant des actions de grâce pour nous et en priant pour eux; qu'ils puissent dire : Même hors de ces lieux, ils se souviendront de nous, ils ne cesseront de prier pour nous, pauvres infortunés! Commençons, dès les premiers pas que nous allons faire dans ce voyage, une vie toute de charité. Que ceux qui ont recouvré les forces qu'ils avaient perdues prêtent aux faibles l'appui d'un bras fraternel; jeunes gens, soutenez les vieillards; vous qui êtes demeurés sans enfants, voyez autour de vous combien d'innocents sont restés orphelins! Devenez des parents pour eux; et cette charité, en rachetant vos fautes, adoucira encore vos douleurs. »

Ici un sourd murmure de gémissements et de sanglots, qui allait toujours croissant dans l'assemblée, fut tout à coup suspendu lorsqu'on vit le prédicateur passer une corde autour de son cou et tomber à genoux ; puis on attendit dans un profond silence les paroles qu'il allait prononcer.

« Pour moi, dit-il, et pour mes compagnons, qui, bien qu'indignes, avons obtenu le glorieux privilége de servir le Christ en vous, je vous demande humblement pardon si nous n'avons pas dignement rempli ce sacré ministère. Si la paresse, si l'indocilité de la chair, nous a rendus moins attentifs à surveiller vos besoins, moins prompts à répondre à vos demandes ; si une injuste impatience, si une coupable répugnance nous ont fait quelquefois vous montrer un visage triste et sévère ; si quelquefois la misérable pensée que vous aviez besoin de nous, nous a conduits à ne pas vous traiter avec humilité ; si notre faiblesse nous a fait commettre quelques actions qui vous aient causé du scandale : pardonnez-nous ! Et puisse le

Seigneur vous remettre ainsi vos offenses et vous bénir! » Puis, ayant lui-même béni l'assemblée, il se leva.

Si nous n'avons pu rapporter les paroles formelles du vénérable frère, nous avons du moins fait connaître le sens de celles qu'il prononça; mais il serait impossible de décrire l'accent dont elles furent accompagnées. C'était l'accent d'un homme qui appelait privilége le triste devoir de servir les pestiférés, parce qu'il l'envisageait ainsi; qui s'accusait de ne l'avoir pas dignement exercé, parce qu'il croyait ne l'avoir pas rempli dignement; qui demandait pardon, parce qu'il était persuadé qu'il en avait besoin. Mais la population qui avait vu autour d'elle ces religieux sans cesse occupés à la servir, qui en avait vu mourir un si grand nombre, qui avait vu celui qui parlait au nom des autres toujours le premier dans les pénibles travaux comme il était le premier en autorité, excepté dans l'instant où il avait lui-même payé le tribut à la calamité; pensez par quels sanglots, par quelles larmes

elle répondit à une pareille demande! L'admirable religieux prit ensuite une grande croix qui était appuyée à un des pilastres ; il la plaça devant lui, ôta ses sandales, descendit les degrés du temple, et, traversant la foule qui lui ouvrait respectueusement un passage, il alla se mettre à la tête de ces pauvres réchappés.

Renzo, les yeux mouillés de larmes, comme s'il eût été un de ceux à qui l'homme vénérable avait demandé ce singulier pardon, s'éloigna comme les autres, et alla se placer auprès d'une cabane où, à demi caché, il attendit, l'œil attentif, avec un violent battement de cœur, mais aussi avec une nouvelle confiance, née sans doute de l'attendrissement que lui avaient fait éprouver le discours et le spectacle de l'attendrissement général.

Bientôt il voit arriver le père Félix, les pieds nus, la corde au cou, avec cette longue et pesante croix ; son visage, qui respirait à la fois la componction et le courage, était pâle et décharné : il s'avançait d'un pas lent, mais ferme, comme un homme qui veut

ménager la faiblesse des autres, et auquel ces fatigues et ces douleurs surabondantes ont donné la force de soutenir les travaux nombreux et inséparables de son emploi. Les enfants les plus grands suivaient immédiatement, pieds nus pour la plupart, bien peu entièrement vêtus, et quelques-uns en chemise. Venaient ensuite les femmes, donnant presque toutes la main à une petite fille, et chantant tour à tour le *miserere ;* et les accents affaiblis de ces voix, la pâleur et l'expression languissante de ces visages auraient pénétré de pitié le cœur de quiconque n'en eût été que simple spectateur. Mais Renzo, qui n'avait qu'une seule pensée, examinait d'un œil attentif chaque file, chaque figure, sans en laisser échapper une seule ; et la marche très-lente de la procession le lui permettait facilement. Il poursuit son examen avec la plus vive attention, mais toujours inutilement ; il jette un dernier regard sur la foule qui se trouve encore en arrière, et qui diminue à chaque instant ; il n'en reste plus que quelques files, et la der-

nière s'avance; elles ont toutes passé: ce n'étaient que des visages inconnus. Les bras tombants, et la tête penchée sur une épaule, il suit de l'œil la troupe des femmes, tandis que celle des hommes s'écoule devant lui. Son attention se ranime, une nouvelle espérance renaît dans son cœur, lorsqu'il voit paraître quelques chars qui transportent les convalescents trop faibles encore pour résister aux fatigues de la marche. Ici les femmes venaient les dernières, et le convoi s'avançait si lentement, que Renzo put également examiner toutes ces convalescentes sans qu'une seule lui échappât. Mais, hélas! il observe, sans plus de succès, les chars qui se succèdent, jusqu'au dernier, derrière lequel marchait un capucin d'un aspect sérieux, avec un bâton à la main, comme l'ordonnateur du convoi. C'était ce père Michel que nous avons dit avoir été donné pour compagnon au père Félix dans le gouvernement du lazaret.

Ainsi s'évanouit cette douce espérance; et, en s'évanouissant, non-seulement elle anéantit le soulagement qu'elle avait procuré

à Renzo, mais, comme il arrive toujours, elle le laissa dans une situation plus cruelle qu'auparavant. Désormais, ce qui pouvait lui arriver de plus heureux, c'était de trouver Lucie malade. Cependant, l'accroissement de la crainte prenant la place de l'espoir dont il était rempli naguère, il accueillit de toutes les puissances de son âme cette triste et faible consolation, et se dirigea vers le point d'où la procession était partie. Lorsqu'il fut parvenu au pied du temple, il s'agenouilla sur le dernier degré, et là il adressa à Dieu une prière, ou, pour mieux dire, un mélange de paroles sans suite, de phrases interrompues, d'exclamations, d'instances, de plaintes, de promesses, en un mot, un de ces discours que l'on n'adresse pas aux hommes, parce qu'ils n'ont ni assez de pénétration pour les comprendre, ni assez de patience pour les écouter, et n'ont pas assez de grandeur pour en ressentir, sans dédain, une généreuse compassion.

Il se releva moins découragé; il fit le tour du temple, et se trouva dans une autre

avenue qu'il n'avait point encore vue, et qui conduisait à l'autre porte. Peu d'instants après, il découvrit l'enceinte que lui avait indiquée frère Cristofore, et qui était toute dégradée; il pénétra par une des ouvertures et se trouva dans le quartier des femmes. A peine y était-il entré qu'il aperçut à terre une de ces sonnettes que les monatti portaient aux pieds, intacte, avec ses cordons, et il imagina qu'un pareil instrument pourrait lui servir comme de passeport; il s'en empara, regarda si personne ne l'observait, et il se l'attacha au pied. Aussitôt il commença sa recherche, cette recherche qui, par la seule multiplicité des objets, eût été extrêmement pénible, lors même qu'ils eussent été d'une tout autre nature: il dut recommencer à contempler de nouvelles scènes de douleur semblables à celles qui avaient déjà attristé ses regards ou qui n'en différaient que par la diversité des maux; car, sous le poids de la même calamité, c'était, pour ainsi dire, une autre manière de souffrir ou de se plaindre, de supporter la douleur ou

de s'attendrir sur celle des autres, de se secourir à l'envi; et ce spectacle excitait, pour ainsi dire, dans celui qui en était témoin, une autre pitié et une autre terreur.

Renzo avait déjà fait beaucoup de chemin sans fruit et sans accidents, lorsqu'il entendit derrière lui une exclamation qui paraissait lui être adressée. Il se retourna et vit à quelque distance un commissaire qui lui faisait signe de la main, et lui criait : « Rendez-vous dans ces loges, on y a besoin de vos services; ici à peine a-t-on fini de nettoyer. »

Renzo devina sur-le-champ qu'on le prenait pour un monatto, et que la sonnette avait causé cette méprise : il se reprocha de n'avoir songé qu'aux difficultés qu'elle pouvait lui faire éviter, et non à celles qu'elle pouvait faire naître; mais pensant aux moyens de se délivrer de cet homme au plus vite, il lui répondit, par un signe de tête, qu'il avait entendu et qu'il allait obéir, et il se déroba à sa vue, en se jetant au milieu des cabanes.

Lorsqu'il se crut assez loin, il chercha à se débarrasser de la sonnette, et, afin d'exécuter cette opération sans être observé, il alla se placer entre deux cabanes qui se trouvaient presque adossées l'une à l'autre. Il se baisse pour délier les cordons, et comme il appuyait la tête contre le mur de chaume de l'une de ces cabanes, une voix vient frapper son oreille... O Ciel! serait-il possible? Toutes les puissances de son âme sont attentives; il respire à peine... Oui! oui! ce sont ses accents... « Et pourquoi aurions-nous peur? disait cette douce voix : les maux auxquels nous avons résisté étaient bien plus terribles qu'un orage. Celui qui a veillé sur nous jusqu'à ce moment saura encore nous protéger. »

Si Renzo ne jeta pas un cri, ce ne fut pas dans la crainte d'être découvert, mais parce que la force lui manqua. Ses genoux se dérobèrent sous lui, sa vue se troubla, mais dans les premiers instants; bientôt il revient à lui, plus fort, plus agile que jamais; il fait le tour de la cabane, arrive devant la porte,

et voit celle qui a parlé : il la voit debout, penchée sur un lit. Elle-même se retourne au bruit; elle regarde, elle croit se tromper, être abusée par un songe; elle regarde plus attentivement, et s'écrie : « Dieu tout-puissant ! »

« Lucie, je vous ai donc retrouvée ! Est-ce bien vous? Vous existez encore ! » s'écria Renzo, qui s'avançait en tremblant.

« Dieu tout-puissant ! répéta Lucie, bien plus tremblante encore, vous ici? Par quel hasard êtes-vous donc venu? Et la peste? »

« J'en ai été atteint. Mais vous... ! »

« Ah ! je n'ai pas non plus échappé au fléau. Et ma mère? »

« Il ne m'a pas été possible de la voir, parce qu'elle est à Pasturo : je crois pourtant qu'elle se porte bien. Mais vous !... comme vous êtes encore pâle ! comme vous paraissez faible ! Vous êtes guérie, n'est-il pas vrai? »

« Le Seigneur a voulu me laisser encore sur la terre. Ah ! Renzo ! pourquoi êtes-vous ici? »

« Pourquoi? dit Renzo en s'approchant davantage; vous me demandez pourquoi? Et pourquoi devais-je venir ici? Est-il nécessaire que je vous le dise? A qui donc dois-je penser? Ne suis-je plus Renzo? N'êtes-vous plus Lucie? »

« Ah! que me dites-vous là? Mais ma mère ne vous a-t-elle pas fait écrire...? »

« Oui, elle ne l'a fait que trop. Mais devait-on écrire des choses si douloureuses à un pauvre malheureux persécuté, fugitif, à un homme qui ne vous a jamais causé le moindre chagrin? »

« Mais, Renzo, puisque vous en étiez instruit... pourquoi venir dans ces lieux? »

« Pourquoi j'y viens? Oh! Lucie! pouvez-vous me le demander? Après tant de promesses, avons-nous donc changé? Ne vous en souvient-il plus? Que manquait-il donc à notre bonheur? »

« Oh! mon Dieu! » s'écria douloureusement Lucie, en joignant les mains et en levant les yeux vers le ciel, « pourquoi ne m'avez-vous pas fait la grâce de m'appeler

à vous... ! O Renzo ! qu'avez-vous fait ! Hélas ! je commençais à espérer... qu'avec le temps... j'aurais pu chasser de ma mémoire... »

« Quelle cruelle espérance ! Avez-vous le courage de me tenir de semblables discours ? »

« Ah ! qu'avez-vous fait ? et dans ces lieux, au milieu de ces misères, de ces douloureux tableaux, dans ce séjour de la mort, vous avez pu... ! »

« Il faut prier Dieu pour les infortunés qui succombent, et espérer qu'ils seront les objets de sa miséricorde ; mais il n'est pas juste, même pour cette cause, que ceux qui existent encore soient livrés au désespoir... »

« Mais, Renzo ! vous ne songez pas aux paroles qui vous échappent ; une promesse à la Vierge... un vœu !... »

« Et moi je vous dis que ce sont des promesses qui n'engagent à rien. »

« Dieu ! qu'osez-vous dire ? Où avez-vous donc été depuis que nous sommes séparés ? Vos discours me surprennent. »

« Je parle comme un chrétien véritable. J'ai pour la Vierge plus de respect que vous-même, parce que je crois qu'elle n'accepte pas les promesses qui peuvent faire des malheureux. Si la Vierge avait parlé, oh! alors, ce serait différent; mais c'est vous seule qui avez pris cette résolution. Savez-vous ce que vous devez promettre à la Vierge? que nous donnerons le nom de Marie à notre première fille, et je me ferai aussi garant de cette promesse: ce sont là des choses qui honorent bien plus la Vierge, des dévotions bien plus raisonnables, et qui ne causent de douleur à personne. »

« Non, non, ne me parlez pas ainsi: vous ignorez quelle est la force d'un vœu; vous n'avez jamais été dans la nécessité de prendre un pareil engagement. Laissez-moi, laissez-moi, pour l'amour du Ciel! »

Et elle s'éloigna précipitamment de Renzo, et se retira vers le lit.

« Lucie, lui dit-il sans s'approcher, dites-moi du moins, je vous en conjure, si ce

n'était cette raison... seriez-vous la même pour moi? »

« Homme insensible, » répondit Lucie en retenant avec peine ses larmes, « lorsque vous m'aurez arraché des paroles inutiles, douloureuses pour moi et qui deviendront coupables, serez-vous satisfait? Partez, éloignez-vous, et tâchez de m'oublier. Nous n'étions pas destinés l'un à l'autre. Nous nous reverrons dans un monde meilleur, et nous avons si peu de temps à passer dans celui-ci! Partez: tâchez de faire connaître à ma mère que j'ai échappé au fléau; que, même dans ce séjour des douleurs, Dieu m'a toujours assistée; que j'ai trouvé une excellente femme qui me tient lieu de mère; dites-lui que j'espère qu'elle aura été préservée du danger, et que nous nous reverrons dès que Dieu le permettra. Partez, pour l'amour du Ciel, et ne vous souvenez plus de moi... si ce n'est lorsque vous adresserez vos prières au Seigneur. »

Et, comme une personne qui n'a plus rien à dire et ne veut plus rien entendre, comme

une personne qui veut se soustraire à un pressant danger, elle se rapprocha plus encore du lit où reposait la femme dont elle avait parlé.

« Écoutez, Lucie; écoutez! » dit Renzo, mais sans s'approcher davantage.

« Non, non; au nom du Ciel, éloignez-vous. »

« Écoutez-moi : le père Cristofore... »

« Eh bien? »

« Il est ici. »

« Ici! Et comment le savez-vous? »

« Je lui ai parlé tout à l'heure, je suis resté quelque temps auprès de lui; et un religieux aussi vénérable... me semble..... »

« Il est dans ces lieux! C'est sans doute pour assister les pauvres malades. Mais lui, a-t-il été épargné par la peste? »

« Ah! Lucie! je crains, je n'ai que trop sujet de craindre.... » Et tandis que Renzo hésitait ainsi à proférer une parole si douloureuse pour lui, et qui devait l'être également pour Lucie, elle avait de nouveau quitté

le lit et s'approchait de lui..... « qu'il n'en soit attaqué maintenant ! »

« Oh ! que je plains cet homme vénérable ! mais, que dis-je? c'est un malheur pour nous ! Est-il dans son lit ? quels soins lui donne-t-on ? »

« Il est sur pied, et se porte partout pour assister les autres. Mais si vous voyiez comme il est changé, comme il est faible ! Lorsqu'on a tant vu de ces infortunés, il est impossible de s'y méprendre ! »

« Il est donc ici ? »

« Ici même, à peu de distance : à peine aussi loin que de votre maison à la mienne... si vous vous en souvenez encore !... »

« Oh ! Vierge sainte ! »

« Et jugez si nous avons parlé de vous ! Il m'a dit des choses.... Et si vous saviez ce qu'il m'a fait voir ! vous l'entendrez vous-même; mais je veux commencer par vous répéter ce que j'ai entendu de sa propre bouche. Il m'a dit qu'il approuvait mes démarches, que le Seigneur bénirait mon entreprise, et qu'il m'aiderait à vous retrouver,

comme cela est arrivé en effet ; et c'est un saint homme. »

« Mais s'il a parlé de cette manière, c'est parce qu'il ne sait pas.... »

« Que voulez-vous qu'il sache de ce que vous avez fait de votre propre mouvement, et sans prendre conseil de personne? Un homme sage et respectable comme lui ne va pas imaginer des choses de cette espèce. Mais ce qu'il m'a fait voir !... » Et ici, il lui raconta sa visite à cette terrible cabane. Bien que Lucie, dans ce triste séjour, eût dû habituer ses sens et son âme aux impressions les plus fortes, elle ne put se défendre d'un sentiment d'horreur et de pitié.

« Et là encore, poursuivit Renzo, il a parlé comme un saint : il a dit que le Seigneur est peut-être disposé à faire grâce à cet infortuné..... (maintenant je ne pourrais lui donner un autre nom), qu'il attend un moment propice pour le ramener à lui ; mais il veut que nous priions ensemble pour lui... ensemble ! vous entendez ? »

« Oh ! oui ! nous le prierons, chacun de

nous dans le lieu où le Seigneur l'aura placé : il sait unir les prières, lui. »

« Mais si je vous répète ses propres paroles !... »

« Mais, Renzo, il ne sait pas... »

« Mais ne comprenez-vous pas que quand c'est un saint homme qui parle, c'est le Seigneur qui le fait parler, et qu'il n'aurait pas parlé de cette façon, si la chose ne devait pas être justement ainsi ?... Et l'âme de cet infortuné ? J'ai déjà prié du fond de mon cœur, et je prierai encore pour lui comme s'il était mon frère. Mais comment voulez-vous qu'il soit dans un monde meilleur, si dans celui-ci on ne fait pas quelque chose en sa faveur, si l'on ne répare pas les maux dont il est l'auteur ? Si vous reveniez à la raison, alors tout rentrerait dans l'ordre : il ne serait plus question du passé, et il aurait subi sa peine ici-bas... »

« Non, Renzo, non : Dieu ne peut nous commander une mauvaise action pour exciter sa miséricorde ; laissez-lui le soin de pardonner à ce malheureux : notre devoir,

à nous, c'est de le supplier. Si j'avais perdu la vie pendant cette nuit fatale, Dieu n'aurait donc pu lui faire grâce ! Et si je n'ai pas cessé d'exister, si j'ai été délivrée... »

« Et votre mère, cette bonne Agnès, qui m'a toujours aimé si tendrement, qui désirait tant de nous voir unis, ne vous a-t-elle pas dit aussi que c'était une résolution insensée ? elle qui vous a fait écouter la raison en d'autres circonstances, parce qu'elle a plus d'expérience que nous ?... »

« Ma mère ! vous voulez que ma mère me donne le conseil de manquer à un vœu ! mais, Renzo, je ne vous reconnais plus. »

« Oh ! voulez-vous que je vous le dise ? ce sont des choses que vous autres femmes vous ne pouvez savoir. Le père Cristofore m'a dit de retourner auprès de lui pour lui apprendre si je vous avais retrouvée. J'y vais : nous verrons ce qu'il dira, lui... »

« Oui, oui ; allez trouver ce saint homme : dites-lui que je prie pour lui et qu'il daigne prier pour moi, car j'en ai un pressant besoin ! mais, au nom du Ciel, ne revenez plus

ici pour me tourmenter, pour m'exciter à oublier mon devoir. Le père Cristofore saura vous expliquer les raisons qui me font agir, vous faire revenir à vous-même ; il fera rentrer la paix dans votre cœur. »

« La paix dans mon cœur ! oh ! renoncez à cette idée. Déjà vous me l'avez fait écrire cette cruelle parole, je sais ce qu'elle m'a fait souffrir ; et, dans ce moment, vous avez le courage de me la répéter. Et moi je vous déclare positivement que jamais je ne mettrai mon cœur en paix. Vous voulez m'oublier ; mais moi je ne vous oublierai jamais ; et je vous proteste même que, si vous m'ôtez la raison, je ne la recouvrerai plus : j'abandonnerai mon métier, et je sortirai de la bonne voie. Vous voulez me condamner à être toute ma vie misérable ; eh bien, je suivrai ma destinée... Mais ce malheureux ! le Seigneur sait si je lui ai pardonné dans la sincérité de mon cœur ; mais vous... voulez-vous donc me faire croire que, s'il n'en était pas la cause ?... Lucie, vous exigez que je vous oublie ? Et comment pourrais-je y

parvenir? Qui donc était l'objet de toutes mes pensées pendant que je me trouvais éloigné de vous?... et après tant d'événements, après tant de promesses ! Quel tort pouvez-vous me reprocher depuis que nous sommes séparés? Sera-ce d'avoir souffert, d'avoir éprouvé des malheurs, d'avoir été persécuté par des hommes puissants? d'avoir vu s'écouler tant de jours, exilé de mon pays, loin de vous, en proie à la douleur? enfin d'être venu vous chercher dès l'instant où je n'ai plus rencontré d'obstacles? »

Lorsque ses sanglots lui permirent de parler, Lucie s'écria, en joignant de nouveau les mains, et en levant vers le ciel ses yeux baignés de larmes : « O Vierge sainte ! venez à mon secours. Vous savez si, depuis cette nuit terrible, j'ai jamais passé un si douloureux moment ! Vous m'avez alors accordé votre puissante protection, daignez encore me secourir aujourd'hui. »

« Oui, Lucie, vous faites sagement d'invoquer la sainte Vierge ; mais pourquoi donc voulez-vous penser que la mère du Sau-

veur, si bonne, si miséricordieuse, puisse se plaire à nous faire souffrir!... moi du moins... pour une parole qui vous est échappée dans un moment où vous n'étiez plus maîtresse de vous-même? Pouvez-vous croire qu'elle vous ait alors secourue pour nous rendre ensuite malheureux le reste de nos jours?... Mais, si c'était une excuse, si je vous étais devenu odieux... Oh! dites-le-moi... ne me laissez pas dans cette cruelle incertitude. »

« Au nom du Ciel, Renzo, au nom des infortunés que vous avez perdus, ne me tenez pas de pareils discours, vous me feriez mourir... Allez trouver le père Cristoforo, recommandez-moi à lui; mais ne revenez plus ici, n'y revenez plus, je vous en conjure. »

« J'y vais; mais n'espérez pas que je consente à ne plus revenir. Je reviendrais quand je serais au bout du monde! » Et il disparut.

Lucie alla s'asseoir, ou plutôt elle se laissa tomber sur la terre, près du lit, et, y ayant posé sa tête, elle continua à répandre d'a-

bondantes larmes. La femme, qui jusque-là avait écouté cet entretien attentivement, mais en silence, demanda alors ce que signifiait cette apparition, ce débat, ces pleurs. Mais peut-être le lecteur demande-t-il, de son côté, quelle était cette femme ; c'est à quoi nous allons répondre en peu de mots.

C'était une riche marchande, d'environ trente ans. Dans l'espace de quelques jours elle avait vu mourir, dans sa maison, son mari et tous ses enfants : atteinte bientôt elle-même de la maladie commune, elle avait été transportée au lazaret, et déposée dans cette cabane au moment où Lucie, après avoir surmonté la force du mal et changé plusieurs fois de compagne sans s'en apercevoir, commençait à se rétablir et à recouvrer le sentiment qu'elle avait perdu dès les premiers accès de la maladie, et lorsqu'elle se trouvait encore dans la maison de Don Ferrante. Cette modeste demeure ne pouvait recevoir que deux personnes ; et, entre ces deux femmes, affligées, abandonnées, souffrantes, seules au milieu d'une si grande

multitude, il s'était promptement formé une intimité, une affection qu'une longue habitude n'aurait pu rendre ni plus tendre ni plus vive. Bientôt Lucie s'était trouvée en état de donner des soins à sa compagne, qui avait été sur le bord de la tombe. Maintenant que celle-ci était hors de danger, les deux amies se tenaient compagnie, se veillaient, s'encourageaient tour à tour; elles s'étaient promis de ne jamais sortir du lazaret l'une sans l'autre, et elles avaient formé des projets pour ne pas se séparer, même quand elles en seraient sorties. La marchande, qui avait laissé à son frère, commissaire de la santé, le soin de sa maison, de son magasin et de sa caisse, qui étaient également bien garnis, allait se trouver seule et maîtresse d'une fortune plus que suffisante pour vivre commodément. Elle voulait garder Lucie avec elle comme une fille ou une sœur; et la jeune villageoise y avait consenti avec une vive reconnaissance pour sa nouvelle amie et pour la Providence, mais seulement jusqu'au moment où elle pourrait avoir

des nouvelles de sa mère, et obtenir, comme elle l'espérait, son consentement. D'ailleurs, réservée comme elle l'était, elle ne lui avait jamais dit un mot, ni de sa promesse de mariage, ni de ses aventures extraordinaires. Mais maintenant, au milieu de l'émotion qu'elle venait d'éprouver, elle avait autant besoin de se soulager que sa compagne avait de curiosité de l'entendre, et, serrant dans les siennes la main de cette femme, elle s'empressa de satisfaire à sa demande sans autre réticence que celle que les sanglots venaient mettre à ses douloureuses paroles.

Cependant Renzo cheminait à pas précipités vers le quartier du bon religieux. Avec un peu d'attention, et non sans perdre quelques pas, il finit par y arriver. Il trouva la cabane, mais le frère en était absent. En promenant ses regards autour de lui, il le découvrit sous une tente, qui, courbé jusqu'à terre, prodiguait ses soins à un mourant. Renzo s'arrêta et attendit en silence. Peu d'instants après il le vit fermer les yeux à cet infortuné, puis se mettre à genoux,

prier un moment et se lever. Alors il se remit en marche pour aller à sa rencontre.

« Eh bien ! » dit le religieux en l'apercevant.

« Elle est ici : je l'ai trouvée ! »

« Et dans quelle situation? »

« Elle est guérie, ou du moins hors de danger. »

« Que le Seigneur soit béni ! »

« Mais... dit Renzo, lorsqu'il se trouva assez près pour lui parler à voix basse, il y a maintenant un autre embarras. »

« Que veux-tu dire? »

« Je veux dire que... Vous savez que cette pauvre Lucie est une fille excellente; mais quelquefois elle tient un peu trop à ses idées. Après tant de promesses, après tout ce que vous savez, elle vient me dire à présent qu'elle ne peut plus m'épouser, parce que, dans la nuit où elle a éprouvé une si grande frayeur, elle s'est monté la tête, et s'est comme qui dirait vouée à la sainte Vierge. N'est-il pas vrai que ce ne peut être un empêchement? Ce sont des choses bonnes pour

ceux qui sont instruits et savent comment il faut les faire; mais pour nous, qui sommes des gens simples, et qui ne savons pas bien comme elles doivent être faites, n'est-il pas vrai que ce sont des choses qui n'engagent à rien? »

« Mais est-elle bien loin d'ici? »

« Oh non! à une très-petite distance de l'église. »

« Attends-moi un instant, dit le père, et puis nous irons la trouver ensemble. »

« Vous voulez dire que vous lui ferez comprendre... »

« Je l'ignore, mon enfant: il faut d'abord que j'entende ce qu'elle aura à me dire. »

« Je comprends, » dit Renzo; et les yeux fixés sur la terre, les bras croisés sur la poitrine, son maintien annonçait que son incertitude n'avait pas diminué. Le religieux alla de nouveau trouver le père Victor, le pria de le suppléer encore, entra dans sa cabane, en sortit avec son panier sous le bras, se tourna vers Renzo et lui dit: « Partons; » puis il marcha devant lui, en se diri-

geant vers cette autre cabane où, quelque temps auparavant, ils étaient déjà entrés ensemble. Cette fois il laissa Renzo en dehors; il entra, et, un moment après, il reparut en disant: « Il n'y a rien encore! prions pour lui. » Puis il reprit: « Maintenant conduis-moi. » Et, sans rien ajouter, ils se mirent en marche.

Le temps s'était toujours plus obscurci, et tout annonçait un orage peu éloigné. De rapides éclairs venaient rompre l'obscurité, et répandaient une lumière instantanée sur les longs toits et les arcades des portiques, la coupole du temple et le faîte des cabanes; les coups répétés du tonnerre retentissaient en grondant de l'une à l'autre région du ciel. Le jeune homme marchait devant, attentif à reconnaître son chemin, le cœur rempli d'une secrète inquiétude, et ralentissant forcément le pas pour le mesurer aux forces du vieillard, qui, accablé de fatigue, tourmenté par la maladie, oppressé par la chaleur, cheminait péniblement en levant par intervalles vers le ciel son visage flétri, comme

pour chercher à respirer un air plus pur.

Lorsque Renzo fut parvenu devant la petite cabane, il s'arrêta, se retourna, et dit d'une voix tremblante : « Elle est là. »

Ils entrent... « Les voilà ! » crie la femme de son lit. Lucie se lève avec précipitation, et court à la rencontre du vieillard en s'écriant : « Est-ce bien vous? ô père Cristofore ! »

« Eh bien ! Lucie, le Seigneur vous a pré servée de bien des malheurs ! vous devez vous trouver heureuse d'avoir toujours espéré en lui. »

« Oh ! sans doute. Mais vous, mon père? oh ! mon Dieu, comme vous êtes changé ! Comment vous portez-vous à présent? »

« Comme il plaît à Dieu, et comme par sa grâce je le désire moi-même, » répondit le religieux d'un air calme. Et l'ayant tirée à l'écart, il ajouta : « Écoutez-moi, je ne puis rester ici que peu d'instants. Êtes-vous disposée comme autrefois à m'accorder votre confiance? »

« Ah ! n'êtes-vous pas toujours mon père? »

« Eh bien donc, ma fille, que signifie ce vœu dont Renzo m'a parlé ? »

« C'est un vœu que j'ai fait à la sainte Vierge de ne point me marier. »

« Mais avez-vous pensé alors que vous vous trouviez engagée par une autre promesse ? »

« Comme il s'agissait du Seigneur et de la sainte Vierge.... je n'y ai pas pensé. »

« Le Seigneur, ma fille, agrée les sacrifices, accepte les offrandes, quand nous les faisons sur ce qui nous appartient. C'est le cœur qu'il demande, c'est la volonté ; mais vous ne pouviez lui offrir la volonté d'un autre envers qui vous vous étiez déjà engagée. »

« Ai-je donc mal fait, mon père ?... »

« Non, ma pauvre amie, ne le craignez pas : je suis même porté à croire que la sainte Vierge aura agréé l'intention de votre cœur affligé et qu'elle l'aura offerte à Dieu pour vous. Mais, dites-moi, n'avez-vous jamais demandé conseil à personne au sujet de cette promesse ? »

« Je ne pensais pas que ce fût une faute,

et que je dusse m'en confesser ; vous savez que l'on ne doit pas parler du peu de bien que l'on est à même de faire. »

« N'avez-vous aucun autre motif qui vous empêche de remplir la promesse que vous aviez faite à Renzo ? »

« A cet égard... moi... quel motif... pourrais-je avoir ? Je ne pourrais... en alléguer aucun autre, » répondit Lucie avec une hésitation qui annonçait tout autre chose qu'une incertitude de la pensée ; et son visage, encore décoloré par la maladie, se couvrit tout à coup de la plus vive rougeur.

« Croyez-vous, reprit le vieillard en baissant les yeux, que Dieu ait donné à son Église l'autorité de remettre et de retenir, selon qu'il doit en résulter un plus grand bien, les dettes et les obligations que les hommes peuvent avoir contractées envers lui ? »

« Oui, je le crois. »

« Apprenez donc que, commis dans ces lieux à la conservation des âmes, nous avons,

pour tous ceux qui recourent à nous, les pouvoirs les plus étendus de l'Église, et que je puis, si vous le demandez, vous délier de toutes les obligations que vous avez contractées par ce vœu. »

« Mais ne deviendrai-je pas coupable en n'accomplissant pas une promesse que j'ai faite à la sainte Vierge? Je la lui ai faite du fond de mon cœur... » dit Lucie, violemment agitée par la découverte d'une espérance aussi inattendue, et par l'accroissement d'une terreur fortifiée par toutes les pensées qui, depuis si longtemps, étaient la principale occupation de son âme.

« Coupable, ma fille? dit le père; coupable de recourir à l'Église, et de demander à son ministre qu'il fasse usage de l'autorité qu'il a reçue d'elle et qu'elle a reçue de Dieu? J'ai vu combien vous étiez faits l'un pour l'autre; et certes, si jamais j'ai pu reconnaître que deux cœurs dussent être unis par la volonté du Seigneur, c'étaient, ce sont encore les vôtres, et je ne vois pas pourquoi Dieu voudrait vous séparer. Je le bénis de

ce qu'il m'a donné, indigne que j'en suis, le pouvoir de parler en son nom, et de vous remettre votre promesse. Si vous me demandez que je vous déclare relevée de votre vœu, je n'hésiterai pas à le faire, et je désire même que vous me le demandiez. »

« Puisqu'il en est ainsi... je le demande, » dit Lucie avec un visage qui n'était plus troublé que par la pudeur.

Le père Cristofore appela par un signe le jeune homme, qui se tenait à l'écart, et regardait attentivement (car il ne pouvait pas l'entendre) l'entretien auquel il était si intéressé ; et lorsqu'il se fut approché, le religieux dit à haute voix à Lucie : « En vertu de l'autorité que je tiens de l'Église, je vous déclare relevée du vœu de virginité que vous avez fait, annulant ce qu'il pouvait avoir d'inconsidéré, et vous remettant toutes les obligations que vous pouviez avoir contractées. »

Nous laissons à penser au lecteur l'effet que produisirent ces paroles sur l'oreille de Renzo. Il remercia vivement des yeux celui qui les avait proférées, et aussitôt il

chercha, mais en vain, à rencontrer ceux de Lucie.

« Revenez en paix et avec sécurité à vos premières pensées, poursuivit le religieux, en s'adressant toujours à elle; demandez de nouveau au Seigneur les grâces que vous lui demandiez pour être une épouse vertueuse, et soyez certaine qu'il vous les accordera plus abondantes après tant de malheurs. Et toi, dit-il en se tournant vers Renzo, souviens-toi, mon fils, que si l'Église te rend cette compagne, elle ne le fait pas pour te procurer une joie temporelle et mondaine, qui, lors même qu'elle serait sans mélange d'amertume, devrait toujours finir par une profonde douleur à l'heure commune de la séparation, mais qu'elle le fait pour vous mettre tous deux sur la voie d'une félicité qui n'aura pas de fin. Aimez-vous donc comme des compagnons de voyage, avec cette pensée que vous devez vous séparer un jour, et avec l'espérance de vous retrouver dans l'éternité. Rendez grâces au Ciel de ce qu'il vous a conduits à cet heureux état, non

pas au milieu des joies bruyantes et passagères, mais au milieu des dangers et des infortunes, pour vous disposer à un bonheur tranquille et durable. Si Dieu vous accorde des enfants, proposez-vous de les élever toujours pour l'honorer, de leur inspirer son saint amour et celui de tous les hommes, et alors vous les conduirez avec sagesse dans tout le reste de leurs actions. Lucie ! vous a-t-il dit, » et il désignait Renzo, « quel infortuné il a rencontré dans ces lieux ? »

« Oh ! mon père, il me l'a dit. »

« Priez sans cesse pour lui, sans jamais vous lasser ; priez aussi pour moi !.... Mes enfants, je veux que vous ayez un souvenir du pauvre frère » Et ici il tira de son panier une boîte faite de bois commun, mais tournée et polie avec ce soin particulier aux capucins, et il poursuivit : « Elle renferme le reste de ce pain.... le premier que j'aie sollicité de la charité, ce pain, dont vous avez entendu parler ! Je vous le laisse, conservez-le, montrez-le à vos enfants ! Ils

viendront dans un monde plein de tristesse, dans un douloureux siècle, au milieu des superbes et des oppresseurs : dites-leur qu'ils pardonnent toujours, et qu'ils prient pour le pauvre frère ! »

Et il présenta la boîte à Lucie, qui la reçut avec respect, comme si c'eût été une relique. Puis, d'une voix plus calme, il reprit : « Maintenant, dites-moi, quels appuis avez-vous dans Milan ? Où avez-vous l'intention de vous retirer en sortant d'ici ? Et qui vous conduira auprès de votre mère, que Dieu veuille avoir conservée ? »

« Cette excellente dame me tiendra lieu de mère : nous sortirons d'ici ensemble, et c'est elle qui prendra le soin de nous assurer une retraite. »

« Que Dieu la récompense, » dit le religieux en s'approchant de son lit.

« Je vous rends grâces aussi, lui dit la veuve, des consolations que vous avez procurées à ces pauvres enfants, quoique j'eusse espéré de conserver auprès de moi ma chère Lucie. Mais je veillerai sur elle, je l'accom-

pagnerai dans son pays, je la remettrai dans les mains de sa mère, et, ajouta-t-elle à voix basse, c'est moi qui me chargerai de son trousseau. J'ai beaucoup de fortune, et ceux qui devaient la partager avec moi n'existent plus. »

« Ainsi, répondit le religieux, vous pouvez faire un grand sacrifice au Seigneur et du bien à vos semblables. Je ne vous recommande pas cette jeune fille, car je vois que déjà vous la traitez comme la vôtre ; nous n'avons qu'à louer Dieu qui montre la bonté d'un père, même au milieu des maux dont il nous afflige, et qui, en vous réunissant ensemble, vous a donné à l'une et à l'autre un signe si visible de son amour. Mais nous, reprit-il ensuite, en se tournant vers Renzo, et en le prenant par la main, nous n'avons plus besoin ici, et nous y sommes peut-être restés trop longtemps ; retirons-nous. »

« Oh ! mon père, dit Lucie, vous verrai-je encore? Je suis guérie, moi qui suis inutile dans ce monde ; mais vous !... »

« Il y a longtemps déjà, répondit le vieillard, d'un ton sérieux et doux, que je demande au Seigneur une grâce particulière, celle de finir mes jours en secourant mes semblables. S'il lui plaît de me l'accorder aujourd'hui, j'ai besoin que tous ceux qui prennent intérêt à moi m'aident à lui en rendre grâce. Allons, donnez à Renzo vos commissions pour votre mère. »

« Racontez-lui ce que vous avez vu, dit Lucie à son fiancé; dites-lui comment j'ai rencontré ici une seconde mère; dites-lui que j'irai me jeter dans ses bras aussitôt que je le pourrai, et que j'espère qu'elle aura été préservée du fléau. »

« Si vous aviez besoin d'argent, dit Renzo, j'ai sur moi tout ce que vous m'en avez envoyé, et... »

« Non, non, interrompit la veuve, j'en ai plus qu'il ne nous en faut. »

« Partons, » dit de nouveau le religieux.

« Adieu, Lucie !... J'espère vous revoir bientôt, et vous aussi, excellente femme, » dit Renzo, ne trouvant pas d'expressions

pour rendre le sentiment qu'il éprouvait dans cet instant.

« Qui sait si le Seigneur nous fera la grâce de nous revoir encore tous réunis? » s'écria Lucie.

« Qu'il soit toujours avec vous, et qu'il vous bénisse! » dit frère Cristofore aux deux compagnes; et il sortit de la cabane avec Renzo.

Le soir n'était pas éloigné, et la crise du temps paraissait plus imminente encore. Le capucin offrit de nouveau au jeune homme un asile pour cette nuit dans sa modeste demeure. « Il ne me sera pas possible d'y rester avec toi, ajouta-t-il, mais tu pourras du moins reposer à l'abri. »

Renzo éprouvait un pressant besoin d'agitation, et il n'avait aucune envie de rester davantage dans des lieux où il ne lui serait pas permis de revoir Lucie, et où il ne pourrait pas se trouver avec le bon religieux. Quant à l'heure et au temps, on peut dire que la nuit ou le jour, le soleil ou la pluie, le froid ou la chaleur, lui étaient par-

faitement indifférents dans cet instant. Il remercia donc le frère, en lui disant qu'il voulait se rendre auprès d'Agnès le plus promptement qu'il lui serait possible.

Lorsqu'ils furent au milieu de l'enceinte, le religieux lui serra la main, et lui dit : « Si tu la retrouves, ce que Dieu veuille, cette bonne Agnès, salue-la aussi en mon nom, et dis-lui de prier pour moi, ainsi qu'à tous ceux qui auront conservé quelque souvenir de frère Cristofore. Que Dieu soit avec toi et te bénisse pour toujours ! »

« Oh ! mon père !... quand nous reverrons-nous ? »

« Là-haut, je l'espère. » Et à ces mots, il se sépara de Renzo, qui le suivit des yeux jusqu'au moment où il le vit disparaître ; puis il se dirigea vers la porte, en jetant autour de lui un dernier et douloureux regard sur ce séjour de deuil, où l'on remarquait un mouvement extraordinaire pour soustraire aux effets de l'orage qui allait éclater les malheureux qui l'habitaient.

CHAPITRE XXXVII.

A peine, en effet, Renzo eut-il dépassé le seuil du lazaret et pris la route à droite pour retrouver le sentier qu'il avait suivi le matin, qu'il commença à tomber de grosses gouttes d'eau, qui, rejaillissant sur la terre blanche et desséchée, en faisaient voler une poussière légère; bientôt elles se changèrent en une pluie qui tombait par torrents, avant qu'il pût atteindre le sentier. Loin d'en être chagriné, le jeune montagnard la recevait gaiement et trouvait une sorte de jouissance dans la fraîcheur qu'elle répandait, et dans l'agitation et le murmure des plantes et des feuilles mouillées, reverdies, brillantes et qui semblaient renaître; il respirait plus librement, et cette révolution de la nature lui

faisait sentir plus vivement celle qui venait de s'opérer dans sa destinée.

Mais combien plus ce sentiment aurait eu de force et de plénitude, s'il eût pu deviner l'heureux changement qui se manifesta quelques jours après ! Cette eau bienfaisante lavait, entraînait, pour ainsi dire, la contagion, et si le lazaret ne rendit pas à la société tous les vivants qu'il renfermait encore, du moins, à partir de ce jour, on ne le vit plus engloutir d'autres infortunés : dans l'espace d'une semaine, les maisons, les boutiques furent rouvertes; on ne parla presque plus de quarantaine, et il ne resta d'autres traces de l'épidémie que celles que chaque individu portait encore avec soi.

Notre voyageur cheminait donc gaiement sans avoir décidé dans quel lieu ni de quelle façon il s'arrêterait cette nuit, désireux seulement d'avancer, d'arriver promptement dans son village, d'y rencontrer quelqu'un à qui il pût parler et raconter ses aventures, et surtout de pouvoir bientôt se remettre en route pour Pasturo, afin d'y chercher Agnès.

Il marchait l'esprit agité par tout ce qu'il avait vu dans cette journée; mais à travers ces misères, ces horreurs, ces périls, se présentait toujours une pensée consolante: Je l'ai retrouvée! elle est hors de danger! elle est à moi! et alors il sautait de plaisir, se frottait les mains, et avançait avec plus d'ardeur. En promenant ses regards sur la route, il recueillait, pour ainsi dire, les souvenirs qu'il y avait laissés le matin et le jour précédent, et, avec une jouissance plus vive, ceux-là précisément qu'il avait alors cherché avec plus de soin à éloigner de son esprit; l'incertitude, la difficulté de la retrouver, de la retrouver vivante, au milieu de tant de morts et de mourants! Et pourtant elle existe encore! finissait-il par se dire. Puis il se reportait aux instants les plus pénibles, aux plus terribles obscurités de cette journée; il se voyait encore la main sur ce marteau: Y sera-t-elle, n'y sera-t-elle pas? Et il entendait cette réponse si peu rassurante, qu'il n'avait pas même eu le temps de commenter, parce que ces coquins

étaient tombés sur lui avec fureur. Et ce lazaret, monde immense, où il ne pouvait guère espérer de trouver sa Lucie; et pourtant il l'avait trouvée! Alors il se représentait le moment où avait fini de passer cette procession des convalescents. Quel moment! quelle douleur de ne pas la trouver! et maintenant il ne lui en restait plus rien. Et ce quartier des femmes; et là, derrière cette cabane, lorsqu'il s'y attendait le moins, il avait entendu cette voix dont les accents lui étaient si connus! et puis, voir hors de danger celle qui occupait toutes ses pensées! Mais hélas! il restait encore cette difficulté du vœu, obstacle bien plus puissant et qui n'existe plus! Et ce mouvement de fureur contre Don Rodrigo, cette haine funeste qui irritait toutes ses douleurs et empoisonnait toutes ses espérances! elle avait disparu également. En sorte qu'il lui aurait été difficile d'imaginer une situation plus heureuse, sans l'incertitude où il était sur le sort d'Agnès, sans les inquiétudes que lui causait le père Cristofore, et la peine qu'il

éprouvait à se trouver toujours entouré des funestes images de la calamité.

Il arriva à Sesto à la nuit tombante, et la pluie n'avait point diminué; mais comme il se sentait plus dispos que jamais, bien qu'il fût très-mouillé, et craignait de rencontrer de grandes difficultés pour se loger, il ne chercha pas même à découvrir une auberge. Le seul besoin qui se fît sentir était un excellent appétit, car un succès comme celui-ci lui aurait fait digérer un bien autre repas que celui très-modeste que lui avait fait faire le capucin. Il jeta un coup d'œil pour voir s'il ne découvrirait pas la boutique d'un boulanger, et il en trouva une où on lui vendit deux pains avec les cérémonies d'usage. Il en mit un dans sa poche, rompit l'autre, et se remit en marche.

Lorsqu'il passa par Monza, il était nuit close; cependant il trouva le moyen d'en sortir par le côté qui conduisait justement sur la route, ce qui n'était pas une petite difficulté. Mais à partir de ce point, le lecteur peut s'imaginer dans quelle situation était

cette route, et quels obstacles le pauvre voyageur devait y rencontrer à chaque instant. Ensevelie (comme elles l'étaient toutes, et nous devons l'avoir dit ailleurs) entre deux berges qui la rendaient presque semblable au lit d'une rivière, on aurait pu alors lui donner, si ce n'est le nom de rivière, au moins celui de canal, et, dans quelques endroits, il rencontrait de profondes ornières d'où il ne pouvait se tirer qu'avec la plus grande peine. Mais Renzo en sortait du mieux qu'il lui était possible, sans impatience, sans plaintes, sans repentir, en songeant que chaque pas qu'il faisait le rapprochait du terme de son voyage, que la pluie cesserait de tomber quand il plairait à Dieu, que le jour viendrait comme à l'ordinaire, et qu'en attendant, le chemin qu'il aurait fait ne lui resterait plus à faire.

On pourrait même dire qu'il ne pensait aux embarras de la route que dans les moments les plus difficiles, et c'était comme une distraction pour lui; car la principale occupation de son esprit était de repasser

l'histoire des tristes années qui venaient de s'écouler : tant d'événements, tant de traverses, tant de moments où il s'était vu sur le point de perdre jusqu'à l'espérance ; et il y opposait les images d'un avenir si divers, le retour de Lucie, son mariage, son établissement, et le plaisir de raconter ses infortunes passées et sa vie tout entière.

Mais comment faisait-il aux carrefours des routes (et ils étaient fréquents), avec le peu de connaissance qu'il en avait, au milieu de l'obscurité, pour deviner toujours la bonne ? C'est ce que je ne saurais dire ; car Renzo lui-même, qui avait coutume de s'étendre sur son histoire encore plus longuement que nous (et notre anonyme paraît la lui avoir entendu raconter plus d'une fois), lui-même, lorsqu'il en venait à ce point, disait qu'il ne se souvenait de cette nuit que comme d'un songe, et comme s'il l'eût passée dans son lit. Le fait est qu'au lever de l'aurore, il se trouva à peu de distance de l'Adda.

Il n'avait pas cessé de pleuvoir ; mais la pluie, qui d'abord avait tombé par torrents,

s'était changée en une pluie fine, douce, égale; les nuages, rares et élevés, formaient sur la surface du ciel un voile continu, mais léger et diaphane, et la lumière du crépuscule permettait à Renzo de reconnaître le pays qui l'environnait. Le sien s'y trouvait compris, et l'on ne saurait décrire l'impression qu'il en éprouva; ces montagnes, ce *Resegone* si voisin de lui, le territoire de Lecco, semblaient être devenus sa propriété. Il jeta un regard sur lui-même, et il se trouva dans un état plus étrange encore qu'il ne l'aurait imaginé : ses vêtements adhérents à son corps, son chapeau déformé, trempé; couvert de boue jusqu'à la ceinture, les cheveux en désordre et collés sur son visage. Quant à la fatigue, il devait en éprouver, mais il ne s'en apercevait pas; et la fraîcheur du matin, ajoutée à celle de la nuit et de ce bain, ne produisait d'autre effet sur lui que celui d'accroître l'envie et l'ardeur de marcher plus vite.

Il arrive à Pescate; il côtoie ce dernier trajet de l'Adda non sans jeter un regard

mélancolique sur Pescarenico ; il passe le pont, et arrive bientôt à travers les champs devant la maison de son ami. Celui-ci, qui venait de se lever et se trouvait sur sa porte à examiner le temps, jeta les yeux sur cette figure si singulière, si étrange, et, il faut bien le dire, si malpropre, mais si vive et si alerte : de ses jours il n'avait vu un homme ni plus mal équipé ni plus satisfait.

« Oh! dit-il, déjà de retour, et par un pareil temps! Eh bien, comment les choses se sont-elles passées? »

« Elle y est, dit Renzo, et je l'ai retrouvée. »

« Hors de danger? »

« Guérie, ce qui est mieux. J'en rendrai grâce à Dieu et à la sainte Vierge tant que je vivrai. Mais j'ai à te raconter des choses étonnantes, extraordinaires. »

« Mais comme te voilà fait! »

« Je suis beau, n'est-ce pas? »

« En vérité, tu pourrais employer le haut pour laver le bas. Mais attends un moment, je vais te faire un bon feu. »

« Ce n'est pas de refus. Sais-tu à quel endroit j'ai été pris par la pluie? Justement à la porte du lazaret. Mais ce n'est rien! Le temps fait son métier, et je fais le mien. »

L'ami sortit et revint avec deux brassées de sarment; il en mit une à terre et l'autre sur le foyer; puis, au moyen d'un peu de braise qui restait de la veille, il fit bientôt pétiller la flamme. Pendant ce temps-là, Renzo avait ôté son chapeau, et, après l'avoir secoué deux ou trois fois, il l'avait jeté à terre; mais il n'avait pas si facilement retiré son pourpoint. Il ôta ensuite de sa poche son couteau, dont la gaîne était toute trempée, et il le mit sur une petite table, en disant: « Celui-là aussi est joliment arrangé! Mais ce n'est que de l'eau, et j'en rends grâce au Seigneur... J'ai été au moment de commettre... Je te raconterai tout cela plus tard. » Et il se frottait les mains. « A présent, fais-moi encore un plaisir, ajouta-t-il, va me chercher ce petit paquet que j'ai laissé chez toi, afin que je puisse

changer, car avant que mes habits soient secs... »

En revenant avec le paquet, son ami lui dit : « Je pense que tu dois avoir bon appétit : car tu auras pu boire dans ta route ; mais pour manger... »

« J'ai trouvé à acheter deux pains, hier sur la brune ; mais, en vérité, ils n'ont servi qu'à m'aiguiser l'appétit. »

« Laisse-moi faire, » dit l'ami. Il versa de l'eau dans une marmite, qu'il suspendit à la crémaillère, et il ajouta : « Je vais traire la vache : quand je reviendrai avec le lait, l'eau sera suffisamment chaude, et nous ferons une bonne polenta. En attendant, je t'engage à te mettre à ton aise. »

Renzo, demeuré seul, ôta, non sans beaucoup de peine, le reste de ses vêtements, qui étaient comme collés sur son corps ; il s'essuya, et se rhabilla de la tête aux pieds. L'ami revint et se mit à faire la polenta : Renzo s'assit en attendant.

« Je commence à sentir que je suis fatigué, dit-il : c'est que j'ai fait une bonne

course! mais ce n'est rien. J'ai de quoi te raconter pendant une journée tout entière. Dans quel état se trouve ce pauvre Milan! Il y aurait de quoi se dégoûter de soi-même. Et le tour qu'on m'a voulu jouer dans cette ville! Ah! si tu voyais le lazaret, il y a de quoi se perdre au milieu des misères qu'il renferme; mais je te conterai tout cela... Elle y est; tu la verras ici, elle sera ma femme, tu seras mon témoin, et, malgré la peste, je veux que nous soyons joyeux au moins pour quelques heures. »

D'ailleurs, il fut fidèle à la parole qu'il avait donnée à son ami, et il resta toute la journée à lui raconter ses aventures; ce parti était d'autant plus sage, que la pluie n'ayant pas cessé, il la passa à l'abri, tantôt assis auprès de son ami, tantôt l'aidant à quelques travaux préparatoires pour la vendange. Il ne laissa pas de lui donner un bon coup de main; car, comme il le disait lui-même, il était de ceux qui se fatiguent plus à ne rien faire qu'à travailler. Cependant il ne put s'empêcher de faire une petite course

jusqu'à la maison d'Agnès, pour revoir une certaine fenêtre, et pour trouver l'occasion de se frotter encore une fois les mains. Il y alla, revint sans être aperçu, et se coucha de bonne heure. Le lendemain, il se leva de grand matin, et voyant que la pluie avait cessé, il se mit sur-le-champ en route pour Pasturo.

Il était encore de bonne heure quand il y arriva : car il n'était pas moins pressé d'en finir que ne peut l'être le lecteur. Il s'informa d'Agnès, et il apprit qu'elle se portait bien et habitait une maison isolée qu'on lui indiqua. Il y court, il l'appelle de la rue par son nom; au son de cette voix, elle se précipite à la fenêtre, et veut parler à Renzo, qui la prévient en lui disant : « Lucie est guérie, je l'ai quittée avant-hier; elle vous embrasse, elle viendra incessamment. Et puis, j'ai bien des choses à vous dire ! »

Partagée entre la surprise que lui causait cette apparition, et la joie que lui donnait cette nouvelle et le désir d'en savoir davantage, tantôt Agnès laissait échapper une ex-

clamation, tantôt elle faisait une demande, sans jamais rien achever. Puis, oubliant les précautions qu'elle avait coutume de prendre depuis si longtemps, elle lui dit : « Je vais vous ouvrir. »

« Attendez un moment : et la peste ? Vous ne l'avez pas eue, je crois. »

« Moi ? non ; et vous ? »

« Pour moi, je ne crains rien ; mais vous, il est nécessaire que vous preniez quelques précautions. Je viens de Milan, et, par conséquent, je me suis trouvé jusqu'au cou dans la contagion. Il est vrai que j'ai changé d'habits de la tête aux pieds. Mais cette maladie s'attache quelquefois à la chair comme un maléfice ; et puisque le Seigneur vous a préservée jusqu'à ce moment, je veux que vous preniez soin de vous tant que durera le fléau ; car vous êtes notre mère, et mon unique désir est que nous vivions longtemps et heureusement ensemble, en compensation des cruelles souffrances que nous avons éprouvées, moi du moins. »

« Mais... » commençait Agnès.

« Ah ! interrompit Renzo, il n'y a plus de mais qui tienne : je sais ce que vous voulez me dire ; mais vous comprendrez bientôt que maintenant il n'y a plus d'obstacles. Allons dans quelque endroit en plein air, où nous puissions causer à notre aise, sans danger, et puis je vous conterai tout cela. »

Agnès lui indiqua un jardin qui se trouvait derrière la maison, et ils s'y rendirent. Il s'assit sur un banc, Agnès sur un autre, qui était en face ; et je suis certain que si le lecteur, instruit comme il l'est des faits précédents, avait pu se trouver en tiers dans ce lieu, voir de ses propres yeux cet entretien si animé, entendre de ses propres oreilles ces récits, ces demandes, ces explications, ces plaintes, ces mouvements de surprise et de joie, et Don Rodrigo, et le père Cristofore, et le reste ; et ces descriptions de l'avenir, claires et positives comme celles du passé ; je suis certain, dis-je, qu'il y aurait trouvé beaucoup de plaisir, et eût été le dernier à s'en arracher. Mais nous croyons aussi qu'il se sent peu

d'envie de voir sur le papier cette conversation muette, sans couleur, et sans y rencontrer un seul fait nouveau, et nous aimons mieux la lui laisser deviner. La conclusion fut qu'ils iraient tous ensemble s'établir sur le territoire de Bergame, dans ce pays même où Renzo avait commencé à se faire connaître : quant à l'époque, on ne pouvait rien décider encore, parce qu'elle dépendait de la durée de l'épidémie et d'autres circonstances. Mais ils décidèrent que, dès l'instant où le danger serait passé, Agnès retournerait dans sa maison pour y attendre Lucie, ou que Lucie l'y attendrait; et que, jusqu'à ce moment, Renzo viendrait quelquefois à Pasturo pour voir sa bonne mère, et l'informer de tout ce qui pourrait arriver.

Avant de partir, il lui offrit aussi de l'argent, en lui disant : « J'ai encore là tous les écus d'or que vous m'avez envoyés : j'avais fait vœu, de mon côté, de ne jamais y toucher tant que je n'aurais pu obtenir d'éclaircissements. Maintenant, si vous en avez besoin, apportez-moi une écuelle rem-

plie d'eau et de vinaigre, et j'y jetterai ces cinquante beaux écus. »

« Non, non, dit Agnès; j'en ai encore plus qu'il ne m'en faut: conservez les vôtres; ils vous seront utiles pour votre établissement. »

Renzo s'en retourna avec cette nouvelle consolation, d'avoir trouvé en parfaite santé une personne qui lui était si chère. Pendant le reste de cette journée, et la nuit suivante, il resta dans la maison de son ami. Le lendemain, il se remit en route, mais dans une autre direction, c'est-à-dire vers la nouvelle patrie qu'il avait adoptée.

Il y trouva Bortolo également en bonne santé, et avec une crainte moins vive de la perdre, parce qu'en peu de jours les choses avaient pris rapidement un meilleur cours dans ce pays même. Les malades étaient devenus rares, et la maladie elle-même avait bien changé de nature; elle n'était plus accompagnée de ces symptômes violents et mortels, et s'était transformée en de légères fièvres, intermittentes pour la plupart. Déjà

le pays avait pris un autre aspect : les habitants qui avaient survécu commençaient à sortir, à se compter entre eux, à s'adresser réciproquement des condoléances et des félicitations. On parlait déjà de reprendre les travaux; les maîtres pensaient à rassembler des ouvriers, principalement dans les fabriques de soieries, où le nombre en était insuffisant, même avant que la peste se fût manifestée. Renzo, sans se montrer difficile, promit à son cousin (sauf à obtenir l'autorisation nécessaire) de se remettre au travail lorsqu'il reviendrait avec ses amies pour s'établir dans le pays. En attendant, il fit les dispositions provisoires les plus urgentes; il se pourvut d'un logement plus considérable, ce qui était une chose devenue facile et peu coûteuse, et il le meubla, en puisant, cette fois, dans son trésor, mais sans y produire un grand vide, parce que tout était en abondance et à bon marché.

Après je ne sais combien de jours, il retourna dans son pays natal, où il s'était

opéré également un changement aussi remarquable qu'heureux. Il courut aussitôt à Pasturo. Il y trouva Agnès entièrement rassurée et disposée à revenir dans sa maison, où il la conduisit : mais nous passerons sous silence les impressions qu'ils éprouvèrent, les paroles qui leur échappèrent en revoyant ensemble ces lieux. Agnès retrouva sa maison dans l'état où elle l'avait laissée. Elle ne put s'empêcher de remarquer que, cette fois, comme il s'agissait d'une pauvre veuve et d'une pauvre jeune fille, les anges avaient veillé sur leurs intérêts.

« La première fois, ajouta-t-elle, on aurait pu croire que le Seigneur avait détourné de nous ses regards, car il avait laissé enlever le peu que nous possédions ; mais il nous a bien fait voir le contraire, puisque d'un autre côté il m'a envoyé de beaux écus, au moyen desquels j'ai pu tout remplacer. Quand je dis tout, j'ai tort, puisque le trousseau de Lucie, qui était neuf et complet, avait été pillé, et qu'il manquait encore ; mais voilà qu'il nous en arrive un d'un autre

côté. Qui m'aurait dit, lorsque je me donnais tant de peine pour composer l'autre : Tu crois travailler pour ta fille, pauvre femme ! tu travailles pour des gens inconnus. Le Ciel seul sait à quelle espèce de créatures ce linge, ces vêtements sont destinés : quant au véritable trousseau de Lucie, c'est une personne généreuse qui s'en chargera, et dont tu ignores l'existence. »

Le premier soin d'Agnès fut de préparer, dans sa modeste maison, le logement le plus décent qu'elle put pour cette excellente femme ; puis elle se procura de la soie, et au moyen de son dévidoir, elle trompait l'ennui que lui causait l'absence de sa fille.

Renzo, de son côté, ne passa pas dans l'oisiveté des jours déjà si longs pour lui : heureusement il savait deux métiers, et il se remit à celui de laboureur. Tantôt il aidait son hôte, pour qui c'était un grand bonheur d'avoir, dans des moments si difficiles, un ouvrier à sa disposition, et surtout un pareil ouvrier ; tantôt il cultivait et remettait en état le petit jardin d'Agnès, resté en friche

pendant l'absence de la bonne femme. Quant à son propre champ, il ne s'en occupait pas le moins du monde, et disait que, dans la triste situation où il se trouvait, deux bras étaient insuffisants pour le restaurer. Il ne mettait jamais les pieds ni dans sa vigne ni dans sa maison, parce qu'il aurait trop souffert de les voir ainsi dégradées ; il avait d'ailleurs pris la résolution de les vendre, à quelque prix que ce fût, et d'employer dans sa nouvelle patrie la valeur qu'il pourrait en retirer.

Si les individus qui avaient survécu au fléau étaient l'un à l'autre comme des gens ressuscités, Renzo semblait l'être deux fois aux yeux de ses compatriotes : chacun lui montrait de la joie et lui adressait des félicitations ; chacun voulait l'entendre lui-même raconter son histoire. Vous allez peut-être dire : mais qu'était devenu le décret de prise de corps ? tout allait au mieux à cet égard : il n'y pensait presque plus, parce qu'il supposait que ceux qui auraient pu le mettre à exécution n'y pensaient pas davantage ; et

il ne se trompait pas. Et cette indifférence ne venait pas uniquement de la calamité qui avait fait oublier tant de choses; mais c'était, comme on a pu s'en convaincre par plus d'un passage de cette histoire, une chose ordinaire à cette époque, que les décrets généraux ou spéciaux rendus contre les individus, s'ils n'étaient soutenus par quelque vengeance particulière et puissante, demeuraient souvent sans effet, lorsqu'ils ne les avaient pas atteints dès les premiers moments : semblables à ces projectiles que lance un tube meurtrier, et qui, s'ils ne portent pas coup, restent dans la terre, où ils ne causent d'inquiétude à personne. C'était d'ailleurs une conséquence nécessaire de l'extrême légèreté avec laquelle on rendait de pareils décrets. L'activité de l'homme est limitée, et tout ce qui devient excessif dans le commandement, se trouve de moins dans l'obéissance.

Si le lecteur voulait aussi connaître de quelle façon, pendant ce temps, Renzo vivait avec Don Abondio, nous lui appren-

drions qu'ils se tenaient éloignés l'un de l'autre : celui-ci, dans la crainte de s'entendre demander quelque chose touchant le mariage, parce qu'à cette seule pensée son imagination lui représentait, d'un côté Don Rodrigo avec ses braves, et de l'autre le cardinal avec ses raisonnements : celui-là, parce qu'il avait résolu de ne lui en parler qu'au moment de le conclure, pour ne pas risquer de l'indisposer à l'avance, de le voir élever quelque difficulté nouvelle, et d'embrouiller les choses par des propos inutiles. C'était avec Agnès qu'il parlait librement de ses affaires. « Croyez-vous qu'elle vienne bientôt? demandait l'un. — Je l'espère, » répondait l'autre ; et souvent celui qui avait donné cette réponse faisait un moment après la même demande. Et avec de pareils entretiens, ils s'efforçaient de passer le temps, qui leur paraissait plus long, à mesure qu'il y en avait plus d'écoulé.

Nous ferons passer rapidement ce temps au lecteur en lui apprenant en peu de mots que, quelques jours après la visite de Renzo

au lazaret, Lucie en sortit avec la bonne veuve; qu'une quarantaine générale ayant été ordonnée, elles la firent ensemble dans la maison de cette dernière; qu'une partie de ce temps fut employée à composer le trousseau de Lucie, auquel, après avoir fait quelques cérémonies, elle se mit à travailler elle-même, et qu'une fois la quarantaine achevée, la veuve confia sa maison et son magasin à son frère, et fit les préparatifs de son voyage. Nous pourrions ajouter, sans faire de pause, qu'elles partirent, qu'elles arrivèrent, et raconter ce qui s'ensuivit; mais avec toute la bonne volonté que nous aurions de nous accommoder à cet empressement du lecteur, il existe trois circonstances appartenant à cet intervalle de temps, que nous ne voudrions pas passer sous silence; et il en est au moins deux, à l'égard desquelles nous espérons obtenir son assentiment.

La première, c'est que, lorsque Lucie vint à parler à la veuve de ses aventures, plus particulièrement et avec plus d'ordre qu'elle

n'avait pu le faire dans l'agitation de sa première confidence, et fit une mention plus expresse de la signora qui lui avait procuré un asile dans le monastère de Monza, elle en apprit des choses qui, en lui donnant la clef de beaucoup de mystères, lui remplirent l'âme de surprise, de douleur et d'effroi. Elle sut de la veuve que cette malheureuse, soupçonnée de crimes horribles, avait été, par ordre du cardinal, conduite dans un monastère de Milan ; que là, après s'être livrée à la fureur et au désespoir, elle s'était repentie et s'était accusée, et que sa vie actuelle était un supplice volontaire, tel, que personne, à moins de la lui ravir, n'en aurait pu imaginer un plus cruel. Quiconque serait curieux de connaître les particularités de cette douloureuse histoire, les trouverait dans l'ouvrage et à l'endroit que nous avons cités ailleurs à l'occasion de cette religieuse.

La seconde circonstance, c'est que Lucie, en s'informant du père Cristofore auprès de tous les capucins qu'elle avait pu rencontrer dans le lazaret, y apprit avec plus de

douleur que d'étonnement comment il était mort frappé par la contagion.

Enfin, avant de partir, elle aurait bien désiré apprendre quelque nouvelle de ses anciens protecteurs, et remplir, comme elle le disait, un pieux devoir, s'ils avaient payé le tribut à la calamité. La veuve l'accompagna jusqu'à leur hôtel, où elles apprirent que l'un et l'autre n'y étaient plus depuis longtemps. Lorsque nous aurons dit de donna Praxède qu'elle n'existait plus, il ne nous restera plus rien à ajouter; mais pour Don Ferrante, comme c'était un savant, notre anonyme a jugé qu'il méritait qu'on s'étendît un peu plus sur son compte, et nous allons, à nos risques et périls, transcrire à peu près ce qu'il nous a laissé à cet égard.

Il nous apprend donc qu'aux premiers bruits qui se répandirent que la peste s'était déclarée, Don Ferrante fut un des plus résolus à en nier l'existence, et que, dans la suite, il soutint constamment la même opinion, non pas avec des cris de fureur

comme le peuple, mais par des raisonnements auxquels personne ne pourra reprocher le défaut d'enchaînement.

« *In rerum naturâ*, disait-il, il n'y a que deux genres de choses, les substances et les accidents ; et si je prouve que la contagion ne peut être ni l'un ni l'autre, j'aurai prouvé qu'elle n'existe pas, que c'est une chimère : et je le prouve. Les substances sont ou spirituelles ou matérielles. Que la contagion soit une substance spirituelle, c'est une absurdité que personne ne voudrait soutenir, et il est inutile d'en parler. Les substances matérielles sont ou simples ou composées. Or la contagion n'est pas une substance simple, et je le démontre en deux mots. Elle n'est point une substance aérienne, parce que, si elle l'était, au lieu de passer d'un corps dans un autre, elle s'échapperait rapidement pour rentrer dans sa sphère. Elle n'est point une substance aqueuse, parce qu'elle mouillerait, et serait absorbée par les vents. Elle n'est point une substance ignée, parce qu'elle enflammerait les corps. Elle

n'est point une substance terreuse, parce qu'elle serait visible. Elle n'est pas davantage une substance composée, parce que, dans cette supposition même, elle devrait être sensible à l'œil et au toucher; et cette contagion, qui l'a vue? qui l'a touchée? Il ne reste donc plus qu'à examiner si elle peut être un accident, et c'est la proposition la moins soutenable. Ces messieurs les docteurs prétendent qu'elle se communique d'un corps à l'autre, et c'est là leur grand cheval de bataille; c'est un prétexte qu'ils emploient pour ordonner tant de mesures inutiles. Or, en supposant qu'elle soit un accident, ce serait un accident transporté, expressions qui impliquent contradiction, parce qu'il n'y a pas, dans toute la philosophie, une chose plus claire, plus évidente que cette proposition, qu'un accident ne peut passer d'un sujet dans un autre. Que si, pour éviter cette difficulté, ils se réduisent à dire qu'elle est un accident produit, ils fuient Scylla pour tomber dans Charybde; car s'il est produit, il ne peut donc pas se communi-

quer, se propager, comme ils le répètent sans cesse. Ces principes une fois posés, à quoi peut servir de nous parler des divers caractères de cette maladie?... »

« Ce ne sont que des sottises, » laissa un jour échapper un de ceux qui l'écoutaient.

« Non, non, reprit don Ferrante, je ne dis pas cela : la science est toujours la science; mais il faut savoir en faire une juste application. Toutes les expressions qu'emploient les docteurs pour caractériser la maladie ont une belle et bonne signification, et sont toutes respectables; mais je dis qu'elles ne font rien à la question. Quel est l'homme qui nie qu'il puisse exister de pareils symptômes, et même qu'ils existent en effet? le tout est de reconnaître comment ils sont produits. »

C'est ici que commençaient les chagrins pour Don Ferrante. Tant qu'il ne faisait que déclamer contre l'opinion commune touchant la contagion, il trouvait partout des oreilles bénévoles, attentives et respectueuses; car il n'est pas nécessaire de dire combien est

puissante l'autorité d'un savant de profession, alors qu'il veut prouver aux autres des choses dont ils sont déjà convaincus. Mais quand il venait à distinguer, et à vouloir démontrer que l'erreur de ces médecins ne consistait pas à affirmer qu'il existât une maladie terrible et générale, mais à prétendre en déterminer la cause et les modes, alors (c'est-à-dire dans les premiers moments, où l'on ne voulait pas entendre parler d'épidémie), alors, au lieu d'oreilles dociles, il trouvait des langues rebelles, intraitables; alors il n'y avait plus moyen d'exposer sa doctrine, et il ne pouvait plus la répandre que par lambeaux.

« C'est là que se trouve la véritable cause, disait-il; et ceux mêmes qui soutiennent l'autre, si peu fondée, sont forcés de le reconnaître.... Qu'ils nient un peu, s'ils le peuvent, cette fatale conjonction de Saturne avec Jupiter. Et depuis quand ont-ils entendu dire que les influences se propageaient?... Et ces messieurs voudraient-ils me nier les influences? me nieront-ils qu'il y ait des

astres ? ou bien viendront-ils me dire qu'ils sont placés à la voûte du ciel pour n'exercer aucune action, comme autant de têtes d'épingles fichées dans une pelote ?... Mais ce que je ne saurais supporter, c'est d'entendre ces médecins avouer que nous nous trouvons sous une conjonction pleine de malignité, et nous dire ensuite avec assurance : Ne touchez pas à ceci, ne touchez pas à cela, et vous ne courrez aucun danger ! comme si, en évitant le contact matériel des corps terrestres, on pouvait empêcher l'effet virtuel des corps célestes ! Et se donner tant de peine pour brûler des guenilles ! Pauvres gens ! brûlerez-vous Jupiter ? brûlerez-vous Saturne ? »

His fretus, c'est-à-dire dans cette confiance, il n'usa d'aucune précaution contre la peste ; il en fut atteint, alla se mettre au lit, et mourut, comme un héros de Métastase, en accusant les étoiles de son malheur.

Et cette fameuse bibliothèque ? Les livres en sont peut-être encore aujourd'hui dispersés sur les étalages des bouquinistes.

CHAPITRE XXXVIII.

Un soir Agnès entend une voiture s'arrêter devant la porte de sa maison. « C'est elle, il n'en faut pas douter! » C'était elle en effet, accompagnée de la bonne veuve. Le lecteur peut aisément se représenter avec quel plaisir la mère et la fille se retrouvèrent ensemble.

Le lendemain matin, Renzo vient de bonne heure sans être instruit de ce qui s'était passé, et sans autre dessein que d'adoucir dans l'entretien d'Agnès la peine que lui causait ce long retard de Lucie. Nous laissons encore à l'imagination du lecteur à se peindre les mouvements et les expressions de sa joie, en trouvant la jeune fille d'une manière si inespérée. Les démonstrations de Lucie furent si simples, qu'il serait

presque inutile d'en parler : « Bonjour, comment vous portez-vous? » lui dit-elle en baissant les yeux, et sans se troubler. Mais ne croyez pas que Renzo trouvât de la froideur dans cet accueil, et qu'il en conçût de la crainte; il prit parfaitement la chose, et comme entre gens bien élevés on sait quel rabais il faut faire sur les compliments, il comprit à merveille tout ce qu'il y avait de sous-entendu dans ces paroles. D'ailleurs il était facile de s'apercevoir qu'elle avait deux manières de les prononcer; l'une pour Renzo, et l'autre pour toutes les personnes qu'elle pouvait connaître.

« Je me porte toujours bien quand je vous vois, » répondit le jeune homme, en se servant d'une phrase banale, mais qu'il aurait inventée en ce moment.

« Notre pauvre père Cristofore n'est plus, dit Lucie, priez pour le repos de son âme, car il doit lui-même, en ce moment, prier pour nous dans le ciel. »

« Je ne m'y attendais que trop, » dit Renzo; et ce ne fut pas la seule corde mélanco-

lique qui résonna dans cet entretien; mais quel que fût le sujet de la conversation, elle lui paraissait toujours délicieuse. Comme on voit ces coursiers capricieux s'agiter et frémir en faisant mille mouvements avant de s'élancer dans la carrière, puis partir rapides comme l'éclair, ainsi voyait-il le temps s'écouler pour lui; naguère les minutes lui semblaient des heures, maintenant les heures lui semblaient des minutes.

La bonne veuve non-seulement ne déparait pas la petite société, mais elle y faisait encore une figure très-agréable; et lorsque Renzo l'avait vue sur son lit de douleur, il n'aurait jamais pu s'imaginer qu'elle fût douée d'une humeur si aimable et si enjouée. Mais le lazaret et la campagne, la mort et le mariage, ont des aspects bien différents. Déjà elle s'était liée d'amitié avec Agnès; avec Lucie, c'était un plaisir de la voir, tendre et agaçante à la fois, la plaisanter doucement et avec grâce, mais seulement autant qu'il le fallait pour donner plus de vivacité à ses mouvements et à ses expressions.

Finalement Renzo dit qu'il allait trouver Don Abondio, afin de s'entendre avec lui pour la célébration du mariage. Il y alla en effet, et avec le ton d'une plaisanterie respectueuse : « Eh bien, monsieur le curé, lui dit-il, cette douleur de tête qui vous empêchait de nous marier est-elle dissipée? Maintenant nous sommes en mesure, la fiancée est ici, et je viens prendre vos ordres; mais cette fois, je vous prierai d'être plus expéditif. »

Don Abondio ne répondit pas précisément qu'il ne le voulait pas; mais il commença à montrer de l'hésitation, à alléguer certaines excuses, à faire certaines insinuations; à représenter qu'il était dangereux d'attirer les regards sur soi, de faire retentir son nom lorsqu'on était menacé d'une prise de corps; à dire que l'on pourrait également célébrer le mariage ailleurs, et à donner beaucoup d'autres raisons semblables.

« Je comprends, monsieur le curé, dit Renzo; vous avez encore un peu de ce mal de tête; mais écoutez-moi. » Et il se mit à

lui décrire la position désespérée dans laquelle il avait vu ce pauvre Don Rodrigo, qui certainement, à cette heure, ne devait plus être au nombre des vivants. « Espérons, ajouta-t-il, que le Seigneur lui aura fait miséricorde. »

« Cette circonstance n'a rien de commun avec votre mariage, dit Don Abondio; vous ai-je refusé formellement? Si je vous fais ces représentations, c'est par des motifs de prudence. Du reste, voyez-vous, tant que l'homme a un léger souffle de vie... Tenez, moi, par exemple, je suis un pauvre vase fêlé; j'ai été sur le bord de la tombe, et cependant me voici rétabli; et... si quelques nouveaux malheurs ne viennent pas fondre sur moi... je puis espérer de rester encore quelque temps sur la terre. Figurez-vous ensuite qu'il y a de certains tempéraments... mais, comme je vous le disais, tout cela n'a rien de commun avec votre mariage. »

Après quelques autres pourparlers qui n'amenèrent aucun résultat, Renzo fit au pasteur une profonde salutation, alla re-

joindre sa société et lui faire son rapport, qu'il termina en disant : « Je l'ai quitté précipitamment, car je ne pouvais plus y tenir, et je craignais, en perdant patience, de risquer de lui manquer de respect. Dans de certains moments, c'était absolument le même homme qu'autrefois ; il me donnait les mêmes raisons, m'alléguait les mêmes excuses, et je suis persuadé que, si j'étais resté plus longtemps avec lui, il m'aurait encore décoché quelques mots de latin. Je vois qu'il ne manquera pas d'apporter des délais, et qu'il vaut mieux suivre son conseil et aller nous marier où nous devons nous établir. »

« Savez-vous ce que nous devrions faire, nous autres femmes ? dit la veuve ; ce serait d'aller trouver le curé, et d'essayer de le rendre plus traitable. Je serais d'ailleurs très-curieuse de connaître cet homme, et de juger par moi-même s'il est véritablement tel qu'on le dépeint. Mais je crois que nous ferons bien de n'y aller qu'après dîner, pour ne pas l'assaillir coup sur coup. Main-

tenant, monsieur le futur, conduisez-nous un peu à la promenade, Lucie et moi; pendant qu'Agnès s'occupera de ses affaires, je tiendrai sa place auprès de la fiancée; j'éprouve un extrême désir d'examiner de près ces montagnes, ce lac dont j'ai tant de fois entendu parler, et dont le peu que j'ai vu m'a déjà paru si beau et si majestueux. »

Renzo les conduisit d'abord à la maison de son hôte, où ce fut une nouvelle fête; et on lui fit promettre que, non-seulement ce jour-là, mais chaque fois qu'il le pourrait, il viendrait dîner avec la petite société.

Après la promenade et le dîner, Renzo sortit précipitamment, sans dire où il allait. Les femmes demeurèrent quelques moments à s'entretenir et à concerter les moyens de surprendre Don Abondio; puis elles partirent pour exécuter leur projet.

— Ah! les voici, — se dit en lui-même le curé; mais il leur fit l'accueil le plus gracieux. Il montra beaucoup de joie de revoir Lucie, fit de grandes salutations à Agnès

et quelques compliments à l'étrangère ; puis les ayant fait asseoir, il fit aussitôt tomber la conversation sur les malheurs qu'avait enfantés l'épidémie. Il voulut apprendre de Lucie comment elle avait résisté à ces douloureuses épreuves, et le lazaret lui fournit l'occasion de faire parler la bonne veuve qui avait été sa compagne ; puis, comme il était juste, Don Abondio parla de ses propres souffrances, et du plaisir qu'il éprouvait à voir qu'Agnès avait eu le bonheur d'échapper au fléau destructeur. La chose traînait en longueur : dès les premiers moments, les deux femmes s'étaient tenues sur leurs gardes, afin de saisir l'occasion favorable d'aborder le point essentiel ; finalement, l'une des deux, nous ne saurions dire laquelle, rompit la glace. Mais que voulez-vous ? Don Abondio se montrait sourd à de pareils discours. Ce n'est pas qu'il dît positivement non ; mais il en revenait toujours à ses tergiversations, à ses doutes, comme un oiseau qui saute de branche en branche. « Il faudrait, disait-il,

pouvoir faire rapporter ce maudit décret de prise de corps ; vous, madame, qui êtes de Milan et devez avoir l'expérience des choses, vous ne pouvez pas manquer de connaître quelque homme puissant, d'avoir quelque bonne protection ; c'est le meilleur moyen à employer pour cicatriser toutes les plaies. Si d'ailleurs on voulait arriver au but par le plus court chemin, et sans se créer tant de difficultés, il me semble que l'on pourrait, puisque les jeunes gens et la bonne Agnès ont l'intention de s'expatrier (la patrie est partout où l'on se trouve bien), célébrer le mariage dans un lieu où ce décret ne serait plus un obstacle. Il me tarde de voir former cette heureuse alliance ; mais je voudrais la voir conclue d'une manière agréable et tranquille. Je vous le dis sincèrement ; dans ce village, avec cette malheureuse prise de corps que personne n'ignore, il m'en coûterait beaucoup de proférer du haut de l'autel ce nom de Lorenzo Tramaglino ; je lui veux trop de bien ; j'aurais peur de lui rendre un dangereux

service. Voyez, jugez-en vous-même. »

Alors Agnès et la veuve se mirent tour à tour à combattre ces raisons, et Don Abondio à les reproduire sous une autre forme : c'était toujours à recommencer, lorsque Renzo entra d'un pas ferme, avec l'air d'un homme qui apporte une nouvelle, et dit : « Monsieur le marquis de *** est arrivé. »

« Qu'est-ce que cela signifie? demanda Don Abondio en se levant; où est-il arrivé? »

« Il est arrivé dans son palais, qui était celui de Don Rodrigo, parce que ce seigneur en est l'héritier par fidéi-commis, comme ils le disent, et en ce moment il n'y a plus de doute. Quant à moi, je serais heureux d'apprendre que ce pauvre homme fût mort en bon chrétien; jusqu'à présent, j'avais dit pour lui les prières des vivants, désormais je lui dirai des *De profundis*. On dit que ce nouveau seigneur est un excellent homme. »

« Assurément, dit Don Abondio : je l'ai souvent entendu vanter comme un brave seigneur, un homme de la vieille roche. Mais est-il bien vrai que...? »

« Aurez-vous de la confiance dans votre sacristain? »

« Pourquoi? »

« Parce qu'il l'a vu de ses propres yeux. J'ai été seulement dans les environs, et, à vrai dire, j'y suis allé avec intention, parce que j'ai pensé qu'on devait y savoir quelque chose, et je ne me suis pas trompé. Ensuite, j'ai rencontré Ambroise, qui venait justement du palais, et qui l'a vu, comme je vous le dis, prendre possession de son héritage. Voulez-vous interroger Ambroise? Je l'ai fait rester tout exprès. »

« Je le veux bien, » dit Don Abondio.

Renzo alla chercher le sacristain, qui confirma la nouvelle de point en point, y ajouta quelques particularités, dissipa tout les doutes, et puis s'en retourna.

« Ah! il est donc mort! il a réellement quitté ce monde! s'écria Don Abondio. Vous voyez, mes enfants, qu'enfin la Providence montre sa puissance à l'égard de certaines gens. Savez-vous que c'est un grand événement, un grand soulagement pour ce

pauvre pays? car il était impossible d'y vivre avec cet homme-là. L'épidémie a été un cruel fléau ; mais elle a aussi produit un grand bien : elle a emporté certains mauvais sujets dont nous n'aurions jamais pu nous délivrer, et qui étaient si jeunes, si frais, si dispos, que l'on aurait pensé que le prêtre destiné à faire leurs obsèques était encore au séminaire à faire ses études ; et, en un clin d'œil, on les a vus disparaître par centaines. Nous ne le verrons plus courir les champs suivi de bandits, avec cette contenance arrogante, la tête haute, regardant les villageois d'un air dédaigneux, comme s'ils n'eussent été sur la terre que pour son plaisir. En attendant, il n'y est plus, et nous y sommes encore. Il n'enverra plus de ces messages aux honnêtes gens. Il nous a fait passer de bien cruels moments, à tous tant que nous sommes ; et voyez-vous, maintenant nous pouvons le dire hautement. »

« Je lui ai pardonné de tout mon cœur, » dit Renzo.

« Et tu as bien fait; tu as rempli un devoir, répondit Don Abondio; mais l'on peut aussi remercier le ciel de nous en avoir délivrés. Maintenant, pour en revenir à vos affaires, je ne puis que vous dire : Faites ce que vous croirez convenable. Si vous voulez que je vous marie, je suis à votre disposition; si vous connaissez un moyen plus commode, faites comme vous l'entendrez. Quant à la prise de corps, comme il n'y a plus personne qui vous observe et vous persécute, il me semble qu'il ne faut pas s'en inquiéter, surtout depuis qu'on a publié ce décret d'amnistie pour la naissance du sérénissime infant. Et puis d'ailleurs, la peste a effacé tant de choses! Ainsi donc, si vous voulez... c'est aujourd'hui jeudi... dimanche, je vous annoncerai au prône; car ce qui a pu être fait il y a si longtemps, ne compte plus pour rien; et puis j'aurai le plaisir de vous marier. »

« Vous savez, dit Renzo, que nous étions venus justement dans cette intention. »

« C'est très-bien; je veux vous être utile,

et en donner avis sur-le-champ à Son Éminence. »

« De quelle éminence voulez-vous parler ? » demanda Agnès.

« Cette éminence, répondit Don Abondio, est monseigneur le cardinal archevêque, que Dieu veuille conserver. »

« Oh ! je vous demande pardon ; et, quoique je ne sois qu'une pauvre ignorante, je puis vous assurer qu'on ne l'appelle point ainsi, parce que, la seconde fois que nous sommes allées pour lui parler, comme je vous parle à vous-même, un des ecclésiastiques qui l'accompagnaient me prit à l'écart, et m'apprit qu'on devait l'appeler monseigneur, et votre seigneurie illustrissime. »

« Et maintenant, s'il se trouvait dans le cas de vous instruire de nouveau, il vous dirait qu'on le traite d'éminence, parce que le pape, que Dieu conserve aussi, a décidé, depuis le mois de juin, que l'on donnerait ce titre aux cardinaux. Et savez-vous pourquoi il aura pris cette résolution ? c'est

parce que la qualification d'illustrissime, qui leur était commune avec certains princes, a été depuis donnée à tout le monde. Que fallait-il faire alors? la retirer à tout le monde? ce parti eût fait naître des réclamations, des haines, des troubles, des malheurs, sans que les choses eussent cessé d'aller comme auparavant. Sa Sainteté a donc trouvé un excellent remède. Peu à peu on donnera de l'éminence aux évêques; puis les abbés en voudront, puis les chanoines, parce que les hommes sont faits de cette façon, et qu'ils cherchent toujours à s'élever. »

« Et les curés? » dit la veuve.

« Oh! pour les curés, » reprit don Abondio, « ce sont eux qui tirent la charrette: n'ayez pas peur qu'on leur laisse prendre de mauvaises habitudes, ils auront du révérend jusqu'à la fin du monde. Mais je ne serais pas étonné que les gentilshommes qui sont habitués à s'entendre donner de l'illustrissime, à être traités comme les cardinaux, ne voulussent un beau jour avoir

aussi de l'éminence ; si une fois ils en veulent, voyez-vous, ils trouveront quelqu'un qui leur en donnera. Et alors, le pape qui règnera imaginera quelque autre titre pour les cardinaux. Mais revenons à nos affaires : dimanche donc, je publierai votre mariage ; et, en attendant, savez-vous à quoi j'ai pensé pour vous mieux servir? En attendant, je demanderai une dispense pour les deux autres publications. Ils doivent avoir de belles occupations à l'archevêché, pour donner les dispenses, si les choses vont partout comme ici. Pour dimanche, j'ai déjà..,. un.... deux.... trois mariages, sans compter le vôtre, et il peut encore m'en arriver d'autres ; car désormais personne ne voudra plus vivre seul. Perpétue elle-même a eu bien tort de mourir, parce que, cette fois, elle n'aurait pas manqué de trouver un mari. Et à Milan, madame, je me figure que ce doit être de même. »

« Absolument la même chose : imaginez-vous que, dans ma paroisse seule, dimanche dernier, on a célébré cinquante mariages. »

« Quand je vous le dis, le monde ne veut pas finir. Et vous, madame, n'avez-vous pas vu quelques papillons voltiger autour de vous? »

« Pas un seul : je n'y songe pas, et ne veux pas du tout y songer. »

« Et pour quelle raison? Voulez-vous donc être la seule? Agnès elle-même, voyez-vous... »

« Oh! monsieur le curé, vous voulez rire, » dit celle-ci.

« Certainement, et il me semble qu'il en est temps. Nous avons essuyé de cruels revers, n'est-il pas vrai, mes bons amis? et il faut bien espérer que le peu de jours qui nous restent encore seront moins tristes. Mais heureux ceux qui, comme vous, s'il ne leur arrive pas de nouveaux malheurs, ont encore longtemps à parler des malheurs passés! Pour moi, pauvre vieux.... les bandits peuvent mourir, on peut guérir de la peste; mais il n'y a point de remède aux années, et, comme on dit, *senectus ipsa est morbus.* »

« Oh ! maintenant, dit Renzo, vous pouvez parler latin tant qu'il vous plaira : cela ne me fait plus rien. »

« Tu en veux encore au latin, toi ? je suis bien aise de le savoir, et je ne te manquerai pas. Lorsque tu te présenteras à l'autel avec cette bonne Lucie, précisément pour m'entendre prononcer certaines paroles latines, je te dirai : « Tu ne veux pas de latin ? eh bien ! retourne en paix dans ta chaumière. »

« Ah ! que je sais bien ce que je dis, répliqua le jeune homme. Ce n'est pas ce latin-là qui me fait peur, parce qu'il est sincère, sacré comme celui de la messe, et puis, qu'il faut bien que vous lisiez ce que renferment les livres ; c'est ce latin trompeur, qui n'est pas à l'usage de l'Église, qui vous prend en traître, au milieu d'un discours. Par exemple, à présent que nous sommes réunis, que tout est arrangé, expliquez-moi donc un peu ce latin que vous me citiez, précisément dans cette salle, pour me faire entendre que vous ne pouviez pas me marier, qu'il y avait

des empêchements et quelques nouvelles formalités à remplir. »

« Tais-toi, mauvais plaisant, et ne me rappelle pas ces choses-là ; car, si nous devions régler nos comptes, je ne sais pas lequel de nous deux se trouverait redevable envers l'autre. J'ai tout pardonné, ainsi n'en parlons plus. Mais ne m'avez-vous pas joué assez de tours ? De ta part, cela ne m'étonne pas, parce que tu es un rusé compère ; mais je parle de cette eau calme, de cette petite sainte si douce, si modeste, qu'on aurait cru l'offenser en s'en méfiant : au surplus, je sais de qui elle avait reçu des instructions, je le sais, moi. » En prononçant ces mots, il tournait vers Agnès le doigt qu'il avait d'abord dirigé vers Lucie ; et l'on ne saurait dépeindre avec quelle bienveillance, avec quelle affabilité il faisait ces reproches. L'annonce de l'arrivée du nouveau seigneur lui avait donné une joie, une envie de parler dont il avait perdu l'habitude depuis longtemps ; et nous serions loin d'avoir fini, si nous voulions rapporter la suite

de cette conversation, qu'il prolongea, autant qu'il lui fut possible, en retenant plus d'une fois la petite société au moment où elle se disposait à partir, et en l'arrêtant encore sur le seuil de la porte, pour lui dire quelques bagatelles.

Le jour suivant, il reçut une visite aussi agréable qu'inattendue, de ce marquis dont on avait parlé : c'était un homme d'un âge mûr, dont l'aspect confirmait tout ce que la renommée disait de lui; il avait l'air ouvert, bienveillant, calme, modeste, plein de noblesse, et quelque chose qui annonçait une tristesse adoucie par la résignation.

« Je viens, monsieur le curé, lui dit-il, vous présenter les salutations du cardinal archevêque. »

« Vous avez l'un et l'autre une extrême bonté. »

« Lorsque je suis allé prendre congé de cet homme excellent, qui m'honore de son amitié, il m'a parlé de deux jeunes fiancés de cette paroisse, qui ont eu à souffrir à cause de ce pauvre Don Rodrigo. Son Émi-

nence désire en avoir des nouvelles. Vivent-ils encore? et leurs affaires sont-elles arrangées? »

« Tout est arrangé. Je m'étais même proposé d'en écrire à Son Éminence; mais maintenant que j'ai l'honneur.... »

« Se trouvent-ils ici? »

« Ils y sont; et, le plus tôt qu'il sera possible, ils deviendront mari et femme. »

« Je vous prie, monsieur le curé, de vouloir bien me dire de quelle manière je pourrais les dédommager, et quel serait le moyen le plus convenable. Dans cette calamité, j'ai perdu mes deux seuls enfants et leur mère, et j'ai fait trois héritages considérables : j'avais déjà du superflu avant cet événement; ainsi, vous voyez que me fournir une occasion de l'employer, et surtout une occasion semblable, c'est me rendre un véritable service. »

« Que le Ciel vous récompense! Je vous rends aussi mille grâces du fond de mon cœur pour ces enfants, et puisque votre Seigneurie m'encourage à lui suggérer un

expédient, je lui en indiquerai un qui peut-être ne lui déplaira pas. Je dois donc lui apprendre que ces bonnes gens ont résolu d'aller s'établir dans un autre pays et de vendre les petites propriétés qu'elles possèdent dans celui-ci, et qui consistent en une petite maison et une vigne de neuf ou dix perches environ, appartenant au jeune homme, mais abandonnée et entièrement en friche, et en une autre petite maison appartenant à la jeune fille. Votre Seigneurie ne peut juger de la perte que font ces pauvres gens lorsqu'ils veulent vendre ce qui leur appartient. La nouvelle de la vente finit toujours par arriver aux oreilles de quelque rusé, qui, depuis longtemps, a des vues sur la modeste propriété, et quand il s'est assuré que le possesseur a besoin de s'en défaire, il se retire, montre de l'indifférence, en sorte qu'il faut le prier afin de la lui faire prendre pour un morceau de pain, principalement dans des circonstances comme celles-ci. Vous avez déjà deviné, monsieur le marquis, le but où tend ce dis-

cours. La meilleure charité que votre Seigneurie puisse donc leur faire est de les tirer de cette extrémité, en acquérant leur modeste propriété; et puis je dois vous avouer que j'y trouve un intérêt particulier, celui de vous compter au nombre de mes paroissiens. Mais votre Seigneurie fera ce qu'elle jugera convenable, et je n'ai parlé que pour lui obéir. »

Le marquis loua beaucoup l'idée de Don Abondio; il l'en remercia, et le pria de fixer lui-même le prix des modestes propriétés, en l'élevant d'une manière extraordinaire; et il mit le comble à sa surprise, en lui proposant de se rendre aussitôt ensemble à la maison de la fiancée, où se trouverait probablement aussi le jeune homme.

En chemin, Don Abondio, rempli de joie, comme le lecteur peut se l'imaginer, proposa un nouveau projet. « Puisque votre Seigneurie, dit-il au marquis, se sent une si vive inclination à faire du bien à ces braves gens, elle pourrait leur rendre en-

core un autre service. Le jeune homme est sous le poids d'un décret de prise de corps pour une petite escapade qu'il a faite à Milan, il y a deux ans, le jour de ce grand mouvement dans lequel il s'est trouvé pris sans malice, par ignorance, comme une souris dans un trébuchet : il n'y a là-dedans rien de sérieux, voyez-vous ? ce ne sont que des étourderies, des folies de jeunesse ; car il est incapable d'une mauvaise action, et je puis le certifier, moi qui l'ai baptisé, et qui l'ai vu croître sous mes yeux. Et d'ailleurs, si votre Seigneurie veut avoir le plaisir, comme cela arrive quelquefois aux personnes de sa qualité, d'entendre ces pauvres gens causer familièrement, elle pourra lui faire raconter son histoire, et juger elle-même de sa situation. Maintenant, comme il s'agit de choses anciennes, personne ne l'inquiète ; et, comme je vous l'ai dit, il songe à sortir du duché ; mais comme, avec le temps, il pourrait y rentrer, il vaut mieux qu'il soit affranchi de cette condamnation. Votre seigneurie, qui, par son rang

et l'éclat de son nom, jouit de tant d'influence à Milan, comme cela est trop juste... Laissez-moi achever, il faut toujours rendre hommage à la vérité... sa recommandation, un seul mot de sa part, suffirait pour lui faire obtenir une bonne absolution. »

« Mais n'existe-t-il pas quelque accusation grave contre ce jeune homme? »

« Oh! ne le croyez pas. Dans les premiers moments, on a fait beaucoup de bruit à ce sujet; mais à présent, je crois que ce n'est absolument qu'une simple formalité. »

« S'il en est ainsi, la chose me sera facile, et je me charge volontiers de la faire réussir. »

« Et puis votre Seigneurie ne veut pas que je dise qu'elle a un caractère supérieur? Je le dis, et je veux le répéter, lors même qu'elle le désapprouverait. D'ailleurs, si je consentais à me taire, cela ne servirait à rien, car tout le monde parle : et *vox populi, vox Dei.* »

Ils trouvèrent justement les trois femmes et Renzo. Nous laissons à penser au lecteur

quelle fut la surprise de ces bonnes gens à l'arrivée d'une pareille visite! Le seigneur anima la conversation en parlant du cardinal et des autres choses avec une franchise parfaite, mais en même temps avec une mesuré délicate, et bientôt il la fit tomber sur sa proposition. Don Abondio, prié par lui d'estimer la valeur des petites propriétés, s'en défendit quelque temps, fit quelques excuses, dit qu'il était peu propre à décider une affaire de ce genre, que s'il parlait, c'était pour obéir; et il fixa un prix très-élevé. L'acquéreur, de son côté, se montra très-satisfait; et, comme s'il eût mal entendu, il le porta au double; il ne voulut pas admettre de rectification, et termina l'entretien en invitant la compagnie à venir, le lendemain des noces, dîner dans son palais, où l'on passerait le contrat en règle.

— Ah! se disait ensuite à lui-même Don Abondio, en retournant au presbytère, si la peste arrangeait toujours et en tous lieux les choses de cette manière, on serait vraiment coupable d'en dire du mal; on ferait

plus, on souhaiterait qu'il en arrivât une à chaque génération, lors même que l'on devrait lui payer son tribut. —

Enfin arriva la dispense, puis l'amnistie, puis le jour heureux des noces : les deux fiancés se rendirent d'un air triomphant à cette église, où ils furent unis de la bouche même de Don Abondio. Un triomphe plus remarquable et plus solennel fut, le jour suivant, leur entrée au palais du seigneur; et nous laissons à penser au lecteur quelles durent être, selon le caractère de chacun d'eux, les réflexions qu'ils firent en parcourant cette route, en touchant le seuil de ce palais ! Nous remarquerons seulement qu'au milieu de leur allégresse, ils donnèrent de tendres regrets au pauvre père Cristofore, dont la présence eût complété cette fête. « Mais, ajoutaient-ils, il jouit sans doute maintenant d'un bonheur plus durable. »

Le seigneur leur fit un accueil plein de bienveillance; il les conduisit dans une des salles de son palais, fit asseoir à table les deux époux avec Agnès et la veuve, et,

avant de se rendre dans une autre salle pour y dîner avec Don Abondio, il voulut quelques instants assister au repas, et il aida même à le servir. Il ne passera sans doute par l'esprit d'aucun de nos lecteurs d'imaginer qu'il eût été plus simple de ne faire qu'une seule table. Nous avons représenté le marquis comme un excellent homme, mais non comme un original, ainsi qu'on le dirait aujourd'hui; nous avons dit qu'il était humble, mais non un prodige d'humilité. Il en avait suffisamment pour se placer au-dessous de ces bonnes gens, mais pas assez pour se mettre à leur niveau.

Lorsque les deux repas furent achevés, on passa le contrat, et il fut dressé par les soins d'un homme de loi qui n'était pas le docteur Azzecca-Brouillon. Celui-ci, c'est-à-dire sa dépouille mortelle, était alors et se trouve encore à Canterelli. Mais je pense que, pour les personnes qui ne sont pas de ce pays, ceci a besoin d'une légère explication.

A un demi-mille environ au-dessus de

Lecco, et près d'un autre village appelé Castello, se trouve un site que l'on nomme Canterelli, où deux chemins viennent se croiser; et non loin du point de jonction, on distingue une petite éminence surmontée d'une croix, et qui est formée par l'amas des morts que l'on y a déposés par suite de l'épidémie. La tradition, il est vrai, dit simplement les morts de l'épidémie; mais il ne peut être question que de celle-ci, qui fut la dernière et la plus douloureuse dont on ait conservé le souvenir. Et le lecteur sait que les traditions sont toujours un peu insignifiantes lorsque l'imagination ne vient pas à leur aide.

Durant le retour, il ne se présenta pas d'inconvénient, si ce n'est que Renzo se trouva un peu incommodé par le poids de l'argent qu'il emportait. Mais le jeune homme, comme vous le savez, avait éprouvé bien d'autres désagréments. Je ne parle pas du travail de son esprit, qui ne laissait pas d'être considérable, sur les moyens qu'il pourrait employer pour faire fructifier sa

petite fortune. A voir les projets qui lui roulaient dans la tête, ses fantaisies, ses incertitudes ; à entendre les opinions contrâires en faveur de l'agriculture et de l'industrie, on aurait cru voir la rencontre de deux académies du siècle dernier. Et pour lui, l'affaire était bien plus pressante et plus embarrassée, parce que, se trouvant seul, on ne pouvait pas lui dire : Mais quel besoin avez-vous de choisir? Il faut embrasser à la fois l'une et l'autre, parce que les moyens sont les mêmes, et que ce sont deux choses qui, comme les jambes, marchent mieux ensemble qu'isolées.

Depuis ce moment, on ne s'occupa plus que des dispositions nécessaires pour se mettre en route, la famille Tramaglino pour sa nouvelle patrie, et la veuve pour Milan. On répandit beaucoup de larmes ; on se fit mille remercîments, mille promesses de se revoir. La séparation de Renzo et de l'ami qui lui avait donné l'hospitalité, sans coûter autant de larmes, ne fut pas moins tendre ; et ne supposez pas qu'avec Don Abon-

dio les choses se soient passées froidement. Nos trois pauvres villageois avaient toujours conservé un attachement respectueux pour leur pasteur, et celui-ci, dans le fond, leur avait toujours voulu beaucoup de bien. C'est ce bienheureux intérêt personnel qui vient refroidir les affections.

Le lecteur demandera peut-être s'ils n'éprouvèrent pas aussi de la douleur à s'éloigner de leur pays natal, de leurs montagnes, et nous lui répondrons qu'ils en ressentirent certainement, parce qu'elle se trouve mêlée à toutes les actions de la vie. Il faut croire pourtant qu'elle ne fut pas violente, car ils auraient pu se l'épargner en y demeurant, maintenant que les deux grands obstacles, Don Rodrigo et la prise de corps, n'existaient plus. Mais depuis quelque temps déjà ils étaient habitués tous trois à regarder comme le leur ce pays où ils allaient s'établir. Renzo l'avait beaucoup fait valoir aux yeux de ses amies en leur vantant les avantages qu'y trouvaient les fileurs de soie, et ceux qu'on y rencontrerait pour vivre commodé-

ment. D'ailleurs ils avaient tous passé des moments bien amers dans celui qu'ils abandonnaient, et les souvenirs mélancoliques finissent toujours par rendre désagréables à l'esprit les lieux qui les rappellent ; et quand ces lieux sont ceux qui nous ont vus naître, il y a peut-être encore dans ces souvenirs quelque chose de plus vif et de plus douloureux. L'enfant même, dit le manuscrit, repose volontiers dans les bras de sa nourrice, cherche avec avidité, avec confiance, le sein qui l'a tendrement alimenté jusqu'alors ; mais si la nourrice le mouille d'absinthe pour sevrer cet enfant, celui-ci en détourne les lèvres, puis y revient, mais enfin il s'en éloigne, en pleurant, il est vrai, mais il ne s'en éloigne pas moins.

Que diriez-vous maintenant si je vous apprenais qu'à peine arrivés et établis dans ce nouveau pays, Renzo y rencontra beaucoup de désagréments ? Ce n'étaient que des bagatelles sans doute ; mais il faut si peu de chose pour troubler le bonheur ! Voici en peu de mots ce qui lui arriva.

Les discours que l'on avait tenus sur Lucie dans ce pays, longtemps avant qu'elle y arrivât, la constance que Renzo avait montrée, sa persévérance, sa fidélité, peut-être aussi les louanges de quelque ami dévoué à ses intérêts, avaient donné une idée avantageuse de la beauté de la jeune fille, et fait naître une certaine curiosité de la voir. Or, vous savez ce que c'est que l'attente : elle est capricieuse, légère, crédule ; puis à l'épreuve, elle devient difficile, dédaigneuse, elle ne trouve jamais la perfection qu'elle avait imaginée, parce qu'elle ne savait pas au juste ce qu'elle désirait, et fait payer sans pitié les douces faveurs qu'elle avait accordées sans raison. Lorsque Lucie parut, beaucoup de gens qui s'étaient sans doute imaginé qu'elle devait avoir des cheveux d'or, des joues de rose, deux yeux plus beaux l'un que l'autre, et mille autres agréments, commencèrent à lever les épaules et à dire sans trop de ménagement : « Dieu ! est-ce là cette beauté dont on parle depuis si longtemps ? Il faut convenir qu'après tant

d'éloges, on devait s'attendre à tout autre chose ! Qu'est-ce après tout ? une villageoise comme tant d'autres ; et l'on peut assurer qu'on trouve partout des femmes comme celle-ci, et même de beaucoup plus jolies. » Puis on en venait à l'examen détaillé de sa personne : celui-ci remarquait un défaut, celui-là en indiquait un autre, et il y en eut même qui allèrent jusqu'à la trouver laide.

Cependant, comme personne ne tenait en face ces propos à Renzo, il n'y avait pas grand mal jusque-là. Mais ce qui fit le mal, ce qui aggrava le délit, ce fut l'indiscrétion de ceux qui les lui rapportèrent ; et Renzo ne put s'empêcher d'en prendre du chagrin. Ils devinrent pour lui un grave sujet de réflexion, et quelquefois même de dispute, avec ceux qui lui en parlaient, et plus longuement avec lui-même. — Et que vous importe ? Qui vous a prié de compter sur une jolie femme ? Suis-je jamais allé vous en parler ? vous dire qu'elle était belle ? et lorsque vous me le disiez vous-même, vous

ai-je jamais répondu autre chose sinon que c'était une bonne fille ? C'est une villageoise ? mais vous ai-je jamais promis que je vous amènerais une princesse ? Elle vous déplait ? ne la regardez pas, et puisque vous possédez de si belles femmes, contentez-vous de les voir. —

Et remarquez un peu comme souvent une bagatelle décide du bonheur d'un homme pour toute sa vie. Si Renzo avait dû passer la sienne dans ce pays suivant son premier projet, il l'eût fait d'une manière très-désagréable. A force d'être chagriné, il était devenu fâcheux. Il se montrait maussade envers tous ses voisins, parce que chacun d'eux pouvait être un des critiques de Lucie : non pas qu'il manquât directement à la politesse ; mais vous savez combien de petites méchancetés on peut faire sans blesser d'une manière sensible les règles de la bienséance ; il avait je ne sais quoi de sardonique dans ses manières, et il trouvait le moyen de tout critiquer à son tour, au point que s'il faisait mauvais temps deux jours de

suite, il disait aussitôt : « Il faut avouer que nous sommes dans un beau pays. » Enfin je dois confesser qu'il était devenu insupportable à un grand nombre de personnes, même de celles qui, dans le principe, étaient disposées en sa faveur; et avec le temps, d'une chose à l'autre, il se serait trouvé, pour ainsi dire, en état d'hostilité avec presque toute la population, sans pouvoir peut-être lui-même assigner la première cause, connaître la racine d'un mal aussi étendu.

Mais on dirait que la peste avait pris soin de réparer toutes les maladresses du pauvre montagnard. Elle avait enlevé le maître d'une autre filature située presque aux portes de Bergame, et son héritier, jeune étourdi qui n'avait rien trouvé d'amusant dans cet établissement, avait une extrême envie de le vendre, fût-ce même à moitié de sa valeur; mais il voulait de l'argent comptant, afin de pouvoir bientôt le dissiper en des dépenses improductives. Le bruit en étant parvenu aux oreilles de Bortolo, il courut

le trouver, et il traita. On ne pouvait rien espérer de plus avantageux; mais la condition de payer comptant dérangeait tout, parce que son pécule, amassé lentement au moyen de longues économies, était bien loin de s'élever à la somme demandée. Il manifesta l'intention de s'arranger avec le vendeur, et revint promptement communiquer l'affaire à son cousin, en lui proposant de faire en société l'acquisition de la fabrique. Une association aussi avantageuse mit un terme aux doutes économiques de Renzo, qui se décida aussitôt en faveur de l'industrie, et donna son consentement. Ils allèrent ensemble trouver le propriétaire, et le marché fut conclu. Lorsque les nouveaux maîtres vinrent prendre possession de leur établissement, Lucie, qui n'était pas attendue dans ces lieux, non-seulement ne devint l'objet d'aucune observation critique, mais on peut même dire qu'elle ne déplut pas; il arriva même à Renzo d'apprendre que plus d'un voisin avait dit : Avez-vous vu cette belle sotte qui nous est arrivée? et le

substantif passait à la faveur de l'épithète.

Il avait même retiré des contrariétés qu'il avait éprouvées dans l'autre pays un utile enseignement. Jusqu'à ce moment, il avait toujours été un peu prompt à émettre son opinion, et il se laissait aller volontiers à critiquer la femme de son voisin ou ses manières : il comprit alors que les paroles produisent sur l'oreille un effet différent de celui qu'elles ont dans la bouche, et il contracta l'habitude de peser un peu plus les siennes avant de les laisser échapper.

N'allez pas supposer cependant qu'il n'éprouvât pas aussi dans ce lieu quelques désagréments. L'homme (dit notre anonyme, et vous savez qu'il avait un goût étrange en fait de similitudes; mais il faut encore lui passer celle-ci, qui sera la dernière), l'homme, tant qu'il reste sur la terre, est un malade qui se trouve sur un lit plus ou moins commode, et voit autour de lui d'autres lits faits avec un grand soin, et qu'il croit beaucoup meilleurs que le sien. Mais s'il parvient à en changer, il est à peine

dans un autre, qu'il commence à y trouver des incommodités, et à désirer d'en changer encore; en un mot, nous ne savons jamais nous contenter de notre sort. Et pour cette raison, ajoute-t-il, nous devrions nous attacher beaucoup plus à faire bien qu'à être commodément, parce qu'en suivant ce procédé, on finirait par être mieux. Cette observation est un peu recherchée, et sent l'écrivain du siècle, mais dans le fond elle est juste. D'ailleurs, poursuit-il encore, nos amis n'éprouvèrent plus des malheurs et des chagrins comme ceux que nous leur avons connus, et depuis ce moment, ils menèrent une vie si tranquille et si douce, qu'on ne pourrait en mettre la description sous les yeux du lecteur sans lui causer un ennui mortel.

Les affaires allaient parfaitement bien : dans les commencements, ils éprouvèrent un peu d'embarras, à cause de la rareté des ouvriers et des prétentions excessives du petit nombre de ceux qui étaient restés dans le pays. On publia des règlements qui limi-

taient le prix du travail, et, malgré ce secours, les choses s'arrangèrent, parce qu'il faut bien avec le temps qu'elles finissent par s'arranger. Un ordre un peu plus sage fut expédié de Venise, lequel accordait pour dix années consécutives une exemption de toute contribution mobilière et personnelle aux étrangers qui viendraient s'établir sur le territoire de la république. Pour nos amis, ce fut un véritable pays de cocagne.

Avant que la première année de mariage fût entièrement écoulée, Lucie mit au monde une jolie petite créature; et comme si sa naissance eût dû fournir à Renzo l'occasion d'accomplir sa magnanime promesse, ce fut une fille. Il ne faut pas demander si on lui donna le nom de Marie. Avec le temps, il vint je ne sais combien d'autres enfants de l'un et de l'autre sexe; et Agnès, tout occupée d'en prendre soin, les appelait petits méchants et les couvrait de baisers. Ils montrèrent tous du penchant à se bien conduire, et Renzo voulut qu'ils apprissent à lire et à écrire, disant que, puis-

que cet art plein de malice existait, ils devaient au moins en profiter comme les autres.

C'était une chose vraiment curieuse que de l'entendre raconter ses aventures; et il finissait toujours par récapituler les acquisitions importantes qu'il avait faites pour se mieux conduire dans la suite. « J'ai appris, disait-il, à ne pas me mêler dans les émeutes populaires, à ne pas faire l'orateur sur la place publique, à ne pas boire au delà du besoin, à ne pas mettre la main sur le marteau d'une porte lorsqu'elle est environnée de gens soupçonneux, enfin à ne pas m'attacher une sonnette au pied avant d'avoir réfléchi aux inconvénients qui pourraient en résulter, » et cent autres choses aussi instructives.

Cependant, sans trouver cette doctrine fausse en elle-même, Lucie n'en était point satisfaite : elle croyait entrevoir qu'il y manquait quelque chose. A force d'entendre répéter les mêmes raisons et d'en faire le sujet de ses méditations : « Et moi, dit-elle un

jour à son moraliste, que pensez-vous que j'aie appris ? Je ne suis point allée chercher les malheurs : ce sont eux qui se sont précipités sur moi ; à moins que vous ne regardiez comme des torts, ajouta-t-elle en souriant avec douceur, le désir que j'éprouvais de vous voir heureux et la promesse que j'avais faite de me donner à vous. »

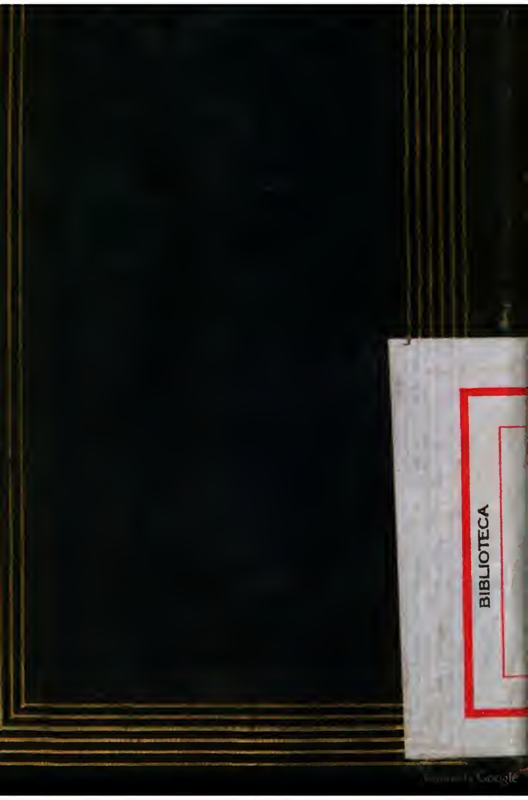
Dans le premier moment, Renzo resta embarrassé. Après avoir longtemps examiné la chose ensemble, ils finirent par conclure que les malheurs viennent bien souvent d'une cause étrangère ; mais que la conduite la plus sage et la plus innocente ne saurait toujours en préserver, et que, lorsqu'ils arrivent, quelle qu'en soit la source, la confiance en Dieu les adoucit et les rend utiles pour une vie meilleure. Cette conclusion, bien qu'elle ait été trouvée par des personnes simples, nous a semblé si juste, que nous avons cru devoir la consigner ici, comme la pensée de toute notre histoire.

Si cette histoire a pu vous procurer quelque plaisir, sachez-en gré à l'anonyme et

un peu aussi à son arrangeur; mais si au contraire elle vous a causé de l'ennui, soyez bien persuadés que ce malheur est arrivé contre leur intention.

FIN DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.




BIBLIOTECA